

Les chefs-d'œuvre de l'Étranger. Volume I.

J. P. JACOBSEN

NIELS LYHNE
ROMAN DANOIS
EN FRANÇAIS
PAR STEN BYELKE
& SÉBASTIEN VOIROL

Il a été tiré de cet ouvrage

Douze exemplaires

numérotés, sur papier de Hollande.



PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

J. MAISONNEUVE, EDITEUR

6, Rue de Mézières et Rue Madame, 26.

—
1898

NIELS LYHNE

CHAPITRE PREMIER

Des Blider, Elle avait les yeux noirs et brillants avec les sourcils droits finement estompés; d'eux encore Elle tenait son menton saillant, son nez fortement développé et ses lèvres un peu épaisses. Héritage héréditaire aussi, le port inquiet de la tête ainsi que l'étrange plissement des lèvres qui donnait à sa bouche une expression de si douloureuse sensualité.

Mais ses joues étaient pâles et ses cheveux aussi fins que la soie, enserraient comme un casque de caresse les contours de sa tête.

Cependant ce n'était point là ce qui caractérisait les Blider; leur teint était rose et coloré; lourde comme une crinière leur chevelure se soulevait en boucles abondantes; leur voix grave et profonde prenait parfois d'étranges inflexions lorsqu'étaient évoquées les traditions de la famille, aventures de chasse, solennelles prières matinales ou épopées d'amour qui avaient rempli l'autrefois de la race.

Sa voix à Elle était faible et presque blanche.

Ce portrait nous la dépeint lorsqu'Elle était dans sa dix-septième année, car quelques années plus

tard, après son mariage, sa voix avait pris plus d'assurance, ses joues étaient devenues plus fraîches et si ses yeux avaient perdu un peu de leur éclat, plus profond était devenu leur Erèbe.

A dix-sept ans déjà, elle ne ressemblait plus à ses frères ni à ses sœurs et le lien d'intimité qui d'ordinaire unit les enfants à leurs parents n'existait pour ainsi dire pas. Les Blider en effet étaient des gens doués au plus haut point de ce sens pratique qui ne fait accepter la vie que pour ce qu'elle vaut dans la réalité. Courageux au travail, ils donnaient au sommeil l'intégrité de leurs nuits et jamais dans leur esprit n'eût germé l'idée qu'il pût y avoir des plaisirs plus intenses et plus fréquents que ceux qu'ils prenaient à la fête des vendanges et aux quelques jours de réjouissances de la Noël.

Ce n'était certainement pas par religion, mais ne pas payer leurs impôts leur eût semblé aussi coupable que de ne pas rendre à Dieu ce qu'en toute justice chacun lui doit; aussi, n'oubliaient-ils jamais leur prière du soir, pas plus qu'ils ne manquaient d'aller à l'église les jours de fête, de chanter les psaumes la veille de Noël et de s'approcher deux fois par an de la Sainte-Table. Ils étaient naturellement peu curieux : point ne les tourmentait le désir de s'instruire. Pas la moindre aspiration ne les poussait vers le Beau mais malgré tout, leur cœur palpitait d'émotion aux couplets de quelque romance sentimentale et aux approches de l'été, lorsque dans les prairies, l'herbe met son épais tapis et qu'au loin dans les plaines se balancent les blés, alors ils se disaient qu'il faisait vraiment un temps admirable pour aller à la campagne. Il n'est pas difficile de voir que les Blider n'étaient pas des natures essentiellement poétiques; l'ivresse du « beau » leur était

inconnue comme aussi les transports éperdus et les rêves berceurs des réalités de la vie.

Mais « Elle » Bartholine, était une tout autre nature; la ferme et les champs n'avaient pour elle le moindre attrait; elle n'avait pas le moindre goût aux choses de la maison et aux soins du ménage; oh! bien loin de là.

Sa passion, à elle, était la poésie.

Pour Elle, la vie, c'était les vers où elle mettait tous ses rêves comme dans la plus sûre des réalités.

Ses parents, ses frères, ses sœurs et aussi ses voisins et toutes les personnes qu'elle connaissait, jamais ne prononçaient une seule parole qui valût la peine d'être écoutée, car à tous, leurs pensées étaient sans cesse terre-à-terre, jamais ne s'élevaient au-dessus des faits matériels de la vie pas plus que leurs yeux ne cherchaient à regarder l'au-delà à travers leur terrestre vision.

Bien autre chose était la poésie! Pour Elle, les vers étaient le pilote qui lui servait de guide dans la vie de ce monde lointain où les chagrins apparaissent couleur de deuil et où flamboient les pourpres de la joie; devant Elle, ils se dressaient en tableaux magnifiques, bondissaient en vagues écumantes avec leurs rythmes et leurs rimes et ruisselaient en cascades éblouissantes; c'étaient toujours des jeunes filles nobles et belles, si nobles et si belles, qu'elles-mêmes ne connaissaient tout ce qu'elles avaient de noblesse et de beauté; préférables infiniment à toutes les richesses de l'univers étaient leurs cœurs débordants d'amour et sur leurs mains tendues, pieusement, les hommes tenaient ces jeunes filles et les élevaient dans une atmosphère éthérée jusque dans la splendeur ensoleillée du bonheur; ils avaient pour elles du respect et de l'adoration, trop heureux si

elles daignaient accepter la moitié de leurs pensées, de leurs espoirs, de leur gloire et de leurs triomphes et après tout cela ils disaient encore que c'étaient ces si heureuses jeunes filles qui avaient nourri toutes leurs espérances et que c'étaient elles, les véritables triomphatrices.

Pourquoi ne serait-elle pas elle-même une de ces jeunes filles ? elles sont ainsi et c'est sans le savoir qu'elles sont ainsi ; est-ce qu'elle savait elle-même ce qu'elle était ? puis d'ailleurs, les poètes affirmaient que c'était là la vie et que ce n'était pas véritablement vivre que de passer son temps à coudre ou à broder, à vaquer aux ouvrages domestiques et à faire des visites stupides.

Après tout, peut-être qu'au fond de tout cela il n'y avait que le désir secret et un peu maladif de pénétrer son être intime ; peut-être qu'après tout ce n'était que l'ardente curiosité de se connaître elle-même, sentiment qui souvent s'éveille chez une jeune fille dont les dons naturels sont supérieurs à ce qu'ils sont d'ordinaire. Ce n'était peut-être que cela ; et il y avait pis encore ; dans son entourage ne se trouvait aucune nature d'élite dont la comparaison avec son propre mérite eût pu l'instruire, il n'y avait même personne qui sympathisât avec elle, si bien qu'elle avait fini par se considérer comme un être curieux, une sorte de phénomène ; elle se voyait comme une plante tropicale poussée sous des cieux inclements et n'ouvrant que difficilement ses feuilles étiolées tandis que dans une atmosphère plus chaude et sous un soleil plus puissant elle eût poussé des tiges vigoureuses pour s'épanouir en un opulent bouquet de fleurs miraculeuses. Ainsi, pensait-elle, était son être véritable, ainsi serait pour elle un milieu favorable et elle faisait mille rêves de ces pays pleins

de soleil. Elle se consumait du désir de son être véritable dont elle pressentait l'inépuisable richesse et elle oubliait ce qu'on oublie avec tant de facilité que même les rêves de plus pure beauté et les désirs les plus ardents sont impuissants à agrandir ne serait-ce que d'un seul pouce l'âme humaine.

C'était ainsi, lorsqu'un beau jour se présenta un prétendant. Le jeune Lyhne de Lønborggaard, c'était son nom, était le dernier héritier mâle d'une famille qui depuis plus de trois générations comptait parmi une des plus intelligentes de la province. Comme maires, préfets ou commissaires royaux, souvent gratifiés du titre honorifique de conseillers judiciaires, les Lyhne arrivés à la puissance de l'âge, servaient utilement et avec honnêteté leur roi et leur pays ; leurs jeunes années se passaient à voyager pour leur instruction en France et en Allemagne ; grâce à ces voyages, dont l'itinéraire était choisi avec le plus grand soin et dont ils s'efforçaient de tirer le plus de fruits possibles, leurs esprits naturellement ouverts et déliés s'enrichissaient de connaissances de toutes sortes, jouissances artistiques ou impressions de vie, toutes choses que les pays étrangers offrent en si grand nombre. Mais de retour dans leurs foyers, ils ne mettaient pas de côté parmi les vieux souvenirs ces années passées ainsi à l'étranger comme l'on met de côté le souvenir de quelque fête dont la dernière bougie vient de s'éteindre et dont l'orchestre vient de faire entendre son dernier accord. Bien au contraire, ils arrangeaient leur vie dans leur intérieur d'après ces années-là et loin de laisser s'évanouir les intérêts artistiques qui s'étaient éveillés en eux au contact de tant de choses, ils s'efforçaient de les continuer et de les développer par tous les moyens possibles ; les estampes rares, les

bronzes précieux, les œuvres de poésie allemande et les ouvrages de droit et de philosophie français étaient en honneur chez les Lyhne et faisaient dans leur maison des sujets de conversation fréquents.

L'aisance de leurs manières rappelait celle des gens d'autrefois et leur affable distinction faisait un contraste remarquable avec la gauche importance et la raideur solennelle de leurs pareils. Ils s'exprimaient en phrases amples, élégamment apprêtées et il fallait bien en convenir aussi, avec une sorte de rhétorique affectée qui cependant allait bien à la haute et puissante stature de ces hommes. Ils avaient le front haut et bombé, largement découvert; leur chevelure était épaisse et frisée et un calme sourire brillait dans leurs yeux clairs; leur nez mince et droit décrivait une imperceptible courbe, mais malgré tout, ils avaient le bas du visage trop massif, la bouche trop large et leurs lèvres aussi étaient trop charnues.

Ces mêmes traits se retrouvaient très atténués chez le jeune Lyhne dont l'intelligence aussi avait subi comme un affaissement; les occupations intellectuelles aussi bien que les pures jouissances artistiques qu'il avait trouvées sur son chemin n'avaient éveillé en lui aucune espèce de curiosité et aucun germe d'enthousiasme; malgré cela il s'y était livré et avait essayé de les goûter avec application, avec la conscience d'un devoir à accomplir; cependant jamais, comme adoucissement à sa peine, il ne connut la joie de sentir ses facultés prendre leur essor, jamais il ne connut l'intime fierté d'amour-propre de constater que ses efforts n'avaient pas été inutiles et qu'ils avaient atteint leur but. Non, la seule satisfaction qu'il pût avoir était l'accomplisse-

ment de ce qu'il avait eu devoir faire, c'était là, sa seule et unique récompense.

Sa propriété de Lonborggaard lui était échue en héritage d'un oncle récemment décédé; cet événement l'avait même obligé d'interrompre le séjour traditionnel que les Lyhne faisaient à l'étranger, car il voulut en personne diriger l'exploitation de sa propriété qui était contigüe à celle des Blider; comme son oncle avait vécu sur un pied d'intimité avec cette famille, il fit une visite, vit Bartholine et en devint amoureux.

Que Bartholine s'en éprit à son tour était presque fatal.

Enfin c'était lui! l'unique! le pèlerin de ce monde inconnu! celui qui avait vécu dans les grandes villes lointaines où des forêts de flèches et de tours se détachent sur le ciel clair ensoleillé, où l'air tressaille du son des cloches, du grondement des orgues et des notes grèles des mandolines, où par les larges rues bordées de palais de marbre lumineux, demeures des antiques familles dont les écussons accouplés sont sculptés au dessus des portails gigantesques en traits multicolores, se déroulent les plis de pourpre et d'or des somptueux cortèges, tandis qu'en haut, sur les balcons pareils à d'ovales corbeilles et ornés de lions de granit, au vent flottent les voiles et s'agitent les éventails. C'était celui qui avait foulé le sol où avaient passé des armées victorieuses, qui avait visité les endroits où s'étaient livrées les batailles géantes dont maintenant les villages et les plaines portent le nom glorieux à tout jamais; c'était celui qui s'était arrêté devant les campements de bohémiens dont la fumée en s'étendant s'élève au-dessus de la cime des arbres; c'était celui qui avait contemplé les ruines

grises qui du sommet des côteaux plantés d'une ceinture de vignes, semblent regarder les riantes vallées où l'on entend mugir la roue du moulin et où l'on voit les troupeaux aux clochettes argentines regagner le bercail en passant sur des ponts aux voûtes larges et hautes.

Il parlait de tout cela, non à la façon des poètes mais avec une infinie précision de détails et très familièrement comme eux-mêmes parlaient entre eux des villes de leur province ou des cantons voisins. Il parlait aussi de peintres et de poètes et il y avait des noms qu'il portait aux nues qu'elle n'avait jamais entendu prononcer. Il lui montrait leurs portraits et il lisait avec elle leurs poésies; ils aimaient s'asseoir dans le jardin, sur une petite colline d'où d'un côté ils pouvaient voir l'eau miroitante du golfe et de l'autre se dérouler l'étendue sombre de la plaine. Son amour le rendait poétique, le paysage s'emplissait de beauté, les nuages devenaient les nuages qui flottaient dans les œuvres des poètes et les arbres du jardin se paraient du feuillage qui murmurait dans les ballades avec une si douce mélancolie.

Bartholine était heureuse, car grâce à son amour elle vivait ses jours et ses nuits dans un monde de poésie; poésie était la promenade qu'elle faisait en allant à sa rencontre et poésie était encore leur rendez-vous et aussi le moment de la séparation. C'était aussi de la poésie lorsqu'elle se trouvait en haut de la colline au moment où les derniers rayons du soleil couchant allaient se perdre à l'horizon et qu'elle lui envoyait un dernier adieu avant de remonter pleine de mélancolie, malgré tout son bonheur, dans sa chambre de jeune fille dont le calme et la solitude lui permettaient encore de penser à lui; quand

venait l'heure de la prière du soir et qu'elle mêlait son nom à sa prière, c'était toujours de la poésie!

Ses désirs d'autrefois et ses vagues langueurs avaient disparu. L'existence nouvelle avec ses sensations changeantes lui suffisait, ses pensées et ses idées étaient devenues plus nettes par le seul fait qu'elle avait désormais quelqu'un à qui elle pouvait se confier tout entière et sans crainte de ne pas être comprise.

Ce n'était pas l'unique changement qui s'était opéré en elle; son bonheur la rendait plus aimante envers ses parents et ses frères et sœurs; elle se disait qu'ils avaient certainement plus de cœur et d'intelligence qu'elle ne l'avait soupçonné autrefois.

Ils se marièrent.

La première année se passa pareille au temps où ils n'étaient encore que fiancés, mais lorsque la vie commune eut duré davantage, Lyhne fut forcé de s'avouer sa fatigue aux démonstrations d'amour toujours nouvelles; le plumage de poésie qu'il avait revêtu lui pesait; il était las d'avoir continuellement les ailes étendues, pour le vol à travers les cieux de toutes les sensations, au-dessus des plus profonds abîmes de la pensée; il souhaitait rester assis sur sa branche dans le calme bienfaisant et en fermant les yeux, cacher douillettement sous son aile sa tête fatiguée. D'ailleurs, il ne se figurait pas l'amour comme une flamme toujours vive et toujours jaillissante portant sa lumière éclatante en jets éblouissants jusque dans les plus calmes coins de l'existence et fantastiquement fait voir les choses plus grandes que nature et sous un tout autre aspect qu'elles ne sont dans la réalité. Pour lui, l'amour était plutôt comme une braise qui

couve sous la cendre répandant autour d'elle une douce chaleur toujours égale et qui dans la silencieuse lueur du crépuscule fait oublier ce qui est loin mais rend ce qui est proche doublement proche et doublement intime.

Sa fatigue allait jusqu'à l'épuisement ; il lui était impossible de supporter plus longtemps toute cette poésie et il languissait du désir de s'appuyer enfin sur la terre ferme de la vie quotidienne, tel un poisson qui étouffe dans l'air tiède a besoin de la froideur fraîche et claire de la vague. Il fallait que cela finisse et cela portait en soi son germe de mort ; en effet, Bartholine n'était plus sans expérience devant la vie, elle connaissait tous ses livres et elle les connaissait aussi bien que lui ; il lui avait appris tout ce qu'on lui avait enseigné autrefois et maintenant il n'avait plus rien, absolument rien à lui apprendre ; son seul espoir était que Bartholine se sentît mère.

Depuis longtemps déjà, Bartholine avait remarqué de son côté et non sans une certaine tristesse, que peu à peu elle s'était mise à considérer Lyhne avec de tout autres yeux ; elle ne le voyait plus sur les hauteurs vertigineuses où elle l'avait placé avant leur mariage. Certes, elle était bien sûre encore qu'il était ce qu'elle appelait une nature poétique, mais elle avait peur cependant, car à plusieurs reprises le prosaïsme avait commencé à montrer le bout de l'oreille.

C'est alors qu'avec une nouvelle ardeur elle se replongea dans la poésie ; elle essaya de retrouver l'autrefois disparu, en s'efforçant de faire renaître leur ancienne vie toute emplie de poésie et elle montra pour les vers un enthousiasme encore plus grand qu'auparavant. Mais elle rencontra si peu de réciprocité qu'elle finit par se trouver elle-même d'un

sentimentalisme affecté ; quelque temps encore elle tenta d'entraîner Lyhne qui se déroba, ne voulant pas encore en croire ses pressentiments. A la fin, l'inutilité de ses efforts arriva jusqu'à la faire douter elle-même de la sincérité de la richesse de son cœur et de l'élévation de son âme auxquelles elle avait cru jusqu'alors ; elle s'écarta de Lyhne tout d'un coup ; elle devint froide, silencieuse, réservée et se mit à rechercher la solitude afin de pouvoir regretter dans le calme ses illusions perdues.

Elle s'apercevait à cette heure qu'elle était amèrement déçue et que dans son être intime Lyhne ne différait pas de son ancien entourage ; ce qui l'avait trompée était simplement cette chose si commune, que son amour l'avait entouré durant quelques pauvres instants d'une fugitive auréole d'esprit et de noblesse d'âme ; cela arrivait bien souvent et même chez des natures plus ordinaires que la sienne. Lyhne fut douloureusement surpris de ce changement dans leurs rapports ; par des essais répétés, il tenta de faire renaître l'ancienne intimité, mais tous ses efforts ne servirent qu'à prouver plus clairement à Bartholine la gravité de son erreur. Telle était la situation des époux, lorsque Bartholine mit son premier enfant au monde ; c'était un garçon et ils l'appelèrent Niels.

CHAPITRE II

L'enfant opéra un rapprochement entre les parents; autour de son petit berceau ils se réunissaient dans les mêmes espérances, les mêmes joies et aussi les mêmes craintes; toutes leurs pensées allaient à cet enfant, souvent ils en parlaient ensemble et c'était pour tous les deux un égal plaisir, et puis aussi ils étaient reconnaissants l'un à l'autre de la venue de cet enfant, du bonheur qu'ils avaient de l'avoir et de l'amour qu'ils avaient pour lui.

Cependant un abîme les séparait toujours.

L'agriculture et les affaires communales absorbaient toute l'existence de Lyhne; il ne se posait certes pas en chef de file ou en réformateur en quoi que ce soit, mais il étudiait consciencieusement les choses établies, les observait avec des yeux pleins d'intérêt et très volontiers se prêtait aux améliorations raisonnables qui lui étaient proposées après mûre et longue réflexion par son premier garçon de ferme ou par le doyen de la commune.

Jamais il ne lui vint à l'esprit d'utiliser les connaissances qu'il avait acquises autrefois; certes, il avait pour cela une trop mince confiance dans ce qu'il appelait la théorie et il portait un trop grand respect aux axiomes de l'expérience, rendus encore plus vénérables par la tradition et que d'ailleurs tout le monde s'accordait à trouver seuls pratiquement vrais. En somme rien en lui qui montrât qu'il n'avait pas toujours vécu à l'endroit où il était né et

toujours de la même façon ; une seule chose à la rigueur aurait pu faire croire le contraire ; parfois il lui arrivait de s'asseoir sur une porte, entre deux haies ou sur une borne et rester là des demi-heures entières plongé dans une rêverie étrangement contemplative, les yeux perdus sur l'immensité luxuriante des champs de seigle verdoyant ou d'avoine dorée aux lourds épis ; c'était le retour d'une chose lointaine, cela rappelait le Lyhne d'autrefois, le jeune Lyhne.

Bartholine ne s'orientait pas dans son monde à elle, aussi rapidement et avec la même facilité, et ce ne fut pas sans révoltes et sans tâtonnements. Ce furent d'abord des plaintes à travers les vers de centaines de poètes, ensuite des lamentations sur la vulgarité sans bornes de son siècle et sur les mille entraves, les mille liens et les mille chaînes qui accablent la vie humaine. Sa plainte tantôt s'exaspérait en la rage furieuse qui rugit et lance sa bave empoisonnée vers les trônes des empereurs et dans les cachots des tyrans ; tantôt c'était la douleur sereine, empreinte de pitié devant l'incomparable rayonnement de la beauté qu'on voit se détourner d'une race aveugle, à l'âme d'esclave opprimé et exténué par le travail quotidien, sans aucune pâture intellectuelle ; parfois aussi sa plainte s'exhalait en un soupir vers le vol libre de l'oiseau ou vers le nuage léger qui s'enfuit comme une voile dans le lointain.

La plainte même finissait par lui devenir intolérable ; la vanité de ses lamentations l'irritait et la conduisait à l'amertume du doute et ainsi que les fidèles qui parfois se mettent à frapper leur divinité et à la fouler aux pieds pour la punir de ne pas montrer son pouvoir, elle en arrivait à railler cette poé-

sie à qui elle avait dressé un autel ; elle se demandait ironiquement si un jour ou l'autre elle n'allait pas voir le Phénix s'abattre dans le jardin sur le carré de concombres, ou si le plancher de la laiterie n'allait pas s'entr'ouvrir sur la caverne d'Aladin ; avec un cynisme enfantin elle éprouvait un certain plaisir à voir le monde sous un jour exagérément prosaïque ; elle appelait la lune un fromage de gruyère et les roses, de simples feuilles utiles pour la fabrication d'un parfum, et tout cela avec la vague conscience et l'attrait excitant d'un sacrilège. Elle essayait vainement de s'affranchir complètement. De nouveau, elle s'enfonçait dans ses pensées, elle repassait en ses rêves ses jours de jeune fille, mais ce n'était plus comme autrefois ; aujourd'hui ne brillait plus aucun rayon d'espoir, car elle savait maintenant que ce n'étaient que des songes, des mirages lointains et décevants, qu'aucun désir n'avait le pouvoir de faire descendre à sa portée ; et lorsqu'elle se laissait aller à rêver, elle sentait une angoisse s'emparer d'elle et une voix intérieure lui reprocher d'être comme l'ivrogne qui sait combien sa passion est funeste et qui n'ignore pas que chacun de ses excès est un peu de force dérobée à sa faiblesse allant s'ajouter encore à la puissance de sa passion ; mais c'est bien en vain que se faisait entendre cette voix, une vie vécue froidement sans le doux vice de la rêverie, valait-elle la peine d'être vécue ? La vie avait-elle une autre valeur que celle que lui donnaient les rêves ? Il était bien évident que non.

Telle était l'énorme différence qui existait entre le père et la mère du petit Niels, ces deux puissances rivales qui inconsciemment allaient se disputer cette jeune âme dans laquelle étaient à peine écloses les premières lueurs d'intelligence. De jour en jour,

l'enfant grandissait et cette lutte devenait plus sérieuse à mesure qu'augmentait le choix des armes.

La faculté dont la mère essayait de se servir pour prendre de l'influence sur son fils était l'imagination dont il était remarquablement doué; cependant, dès sa plus tendre enfance, il montra qu'il existait une différence absolue entre le monde légendaire qu'évoquaient les paroles de sa mère et le monde qui existait réellement; il arriva plus de cent fois que pendant que sa mère lui contait des histoires dépeignant les tourments innombrables de quelque héros et que Niels ne pouvait rien trouver pour mettre un terme à son malheur ou un moyen capable d'éloigner les souffrances dont le cercle infranchissable l'enserrait de plus en plus étroitement, le cœur angoissé, il appuyait sa joue contre celle de sa mère et murmurait avec des larmes dans les yeux et un tremblement sur les lèvres: « N'est-ce pas que ce n'est pas tout à fait vrai ce que vous dites? » Et après avoir reçu la parole consolatrice qu'il cherchait, il poussait un long soupir de soulagement et sans émotion écoutait patiemment la fin de l'histoire. Ceci était comme une désertion du drapeau de l'idéal et la mère n'en était que médiocrement satisfaite.

Quand il fut devenu trop grand pour s'intéresser encore à ces contes et que d'autre part sa mère se fut lassée d'en inventer, elle se mit à lui raconter en y joignant quelques commentaires l'histoire des héros de la guerre et des grands citoyens. La vie de ces hommes, pensait-elle, pouvait montrer la puissance que peut acquérir l'âme d'un homme dont le seul but est d'atteindre ce qui est grand, sans jamais connaître la peur ou le découragement, nés du doute

de l'existence, et sans succomber aux attirances de l'inactive mollesse.

Ainsi se succédaient les récits, toujours dans le même ordre d'idées, mais quand elle ne trouva plus dans l'histoire de héros assez appropriés à sa manière de voir, elle se décida à en choisir un dont tous les actes dépendraient d'elle; c'était un héros d'après son cœur, en quelque sorte l'âme de son âme, la chair de sa chair et le sang de son sang. Quelques années après la naissance de Niels, elle avait mis au monde un petit garçon qui n'avait pas vécu; ce fut cet enfant qu'elle choisit, et tout ce qu'il aurait pu devenir, tout ce qu'il aurait pu accomplir, c'est cela qu'elle se mit à montrer à son frère avec une grande profusion de détails; c'étaient de prométhéens désirs, des traits de courage dignes du Messie, des actions gigantesques absolument herculéennes et tout cela dans une fabulation naïve, avec une multitude d'aventures dans un monde fantastiquement puéril; et tout cela n'avait de réalité que juste la réalité de ce pauvre squelette d'enfant qui était en train de tomber en poussière et de se réduire en cendres là-haut dans le cimetière de Lonborg.

Niels ne se méprenait en aucune façon sur la morale de tous ces récits et il comprenait parfaitement qu'il était méprisable de devenir ce que deviennent la plupart des hommes; il était tout prêt à accepter la triste et dure destinée des héros; son imagination se plaisait à penser aux luttes accablantes auxquelles le contraindrait l'implacable adversité et, avec résignation, il se soumettait au martyre de rester incompris et aux luttes sans trêves. Cependant il éprouvait un immense soulagement à la pensée que tout cela était encore bien loin dans l'avenir et n'arriverait que lorsqu'il serait grand.

Il arrive parfois que les visions et les musiques d'un rêve d'une nuit, persistent à l'éveil et requièrent les pensées comme de nuageuses visions et de vagues musiques fantomatiques, si bien que l'on écoute quelques instants de tout son être et qu'en se frottant les yeux on se demande si réellement il n'y a personne. Ainsi cet avenir dont il avait la vision prophétique pénétrait tout entière l'enfance de Niels Lyhne et, avec douceur mais aussi sans trêve ni répit, lui faisait voir que cet heureux temps avait une limite et qu'un jour viendrait où il serait révolu.

Avec sa fatale certitude cet avenir faisait à Lyhne un impérieux besoin de jouir pleinement de son enfance, d'en extraire tout le suc, sans en laisser perdre une seule goutte, aussi mettait-il dans ses jeux une ardeur qui devenait parfois une véritable folie ; avec une inquiétude pénible, il sentait que le temps marchait et que lui, il restait en arrière, sans avoir pu tirer de la richesse de ses ondes, tout ce qu'il amenait vague par vague. Il lui arrivait de se rouler par terre en sanglotant comme un désespéré lorsqu'un jour de congé se passait dans l'ennui, soit qu'il lui manquât des camarades pour jouer, ou que les jeux devinssent monotones ou que le temps ne fut pas beau. Pour les mêmes raisons, il n'aimait pas non plus à dormir, le sommeil étant l'opposé de l'action et la négation de la vie. Cependant il n'en était pas toujours ainsi ; quelquefois il tombait dans un abattement profond en voyant son imagination perdre un peu de la vivacité de ses couleurs ; il était alors vraiment très malheureux car il se sentait trop petit et trop misérable pour ses rêves de gloire et se considérait comme un ignoble imposteur qui effrontément s'était fait l'illusion de comprendre et

d'aimer ce qui est grand tandis qu'en réalité le banal était son seul amour, que sa seule prédilection allait à ce qui est petit et qu'il n'était en résumé que l'expression vivante de tous les bas appétits ; il en venait jusqu'à s'imaginer avoir la haine instinctive des âmes reptiliennes, pour tout ce qui est noble et il croyait être sûr d'éprouver de la jouissance à lapider ces héros qui avaient un sang meilleur que le sien et qui en étaient fiers.

Dans les jours comme ceux-là, il évitait sa mère et très conscient de son abandonnement à des goûts dépourvus de noblesse, il recherchait la société de son père et prêtait une oreille attentive et un esprit bienveillant à tout le terre-à-terre de ses pensées et aux trivialités de ses conversations. Il se trouvait si bien de la fréquentation paternelle et il était si heureux de leur intime ressemblance qu'il en arrivait presque à oublier que c'était ce même père qu'il avait naguère regardé avec pitié du faite de son château de rêve. Evidemment tout ceci n'apparaissait pas à son intelligence d'enfant avec la clarté et la précision que donne à la chose, le nom dont on la revêt, mais tout était bien là, un peu vague encore, avec des contours indécis, avec la forme confuse, encore insaisissable, de ce qui est en train de naître ; c'était comme les étranges végétations qui poussent au fond de la mer et qu'on aperçoit à travers la transparence trouble de la glace, que l'on casse la glace ou que l'on tire ce qui vit dans les ténèbres pour l'élever dans la lumière des paroles — c'est toujours la même chose qui arrive — ce qu'on peut voir alors ou ce qu'on peut toucher n'est plus dans la lumière la même chose que la faisait l'obscurité où elle était plongée auparavant.

CHAPITRE III

Les années s'enfuyaient; Noël s'ajoutait à Noël, emplissant l'air de sa brillante splendeur de fête qui allait se prolongeant pendant plusieurs jours après les Rois; les uns après les autres passaient les congés de la Pentecôte au milieu des champs émaillés des mille fleurs printanières, puis c'étaient les approches des grandes vacances qui, une à une, s'écoulaient joyeusement avec des orgies de plein air, où il se grisait de soleil et où il buvait à pleines coupes le vin nouveau; un jour venait où les vacances finissaient dans un soleil couchant, ne laissant après elles qu'un souvenir; sa joue mordue par le soleil gardait un peu de hâle, ses yeux restaient un peu éblouis et dans ses veines son sang bouillait quelque temps encore.

Les années s'enfuyaient et le monde n'était plus ce monde de fantômes auquel il avait cru; la terreur des légendes n'habitait plus dans les coins sombres, derrière les sureaux aux branches délabrées, dans les cabanes mystérieuses et près de la pierre sépulcrale qui se trouvait sur la route de Klastrup; les longs talus, aux premiers chants de l'alouette printanière cachaient toujours leur herbe sous les étoiles bordées de pourpre des pâquerettes, et sous les cloches jaunes des renoncules; la petite rivière avec ses trésors fantastiques de bêtes et de plantes coulait toujours et la sablonnière était toujours là avec ses bords escarpés, ses cailloux noirs comme du jais

et ses petits fragments de granit aux éclats argentins ; mais tout cela n'était plus que de pauvres fleurs, de pauvres bêtes et de simples pierres ; encore une fois l'or radieux de la fée s'était changé en feuilles sèches.

Les uns après les autres, les jeux vieillissaient, devenaient absurdes, stupides et ennuyeux comme les images d'un abécédaire et pourtant un temps avait été où ils furent si nouveaux, toujours si inouïment nouveaux. A cet endroit, Niels avait joué au cerceau avec Frithiof, le fils du pasteur, et le cerceau était un navire échoué lorsqu'il tombait, mais s'ils réussissaient à le saisir avant qu'il ne touchât la terre, cela voulait dire qu'ils avaient jeté l'ancre. L'étroit passage pratiqué entre les bâtiments des dépendances et qui était si difficile à franchir s'appelait Bab-el-Mandeb ou la porte de la mort ; ils avaient écrit à la craie sur la porte de l'étable le mot « Angleterre » et sur la porte du grenier le mot « France » ; le portillon du jardin était Rio-Janeiro et la petite maison du forgeron représentait le Brésil. Il y avait aussi le jeu d'être Holger Dansk qu'on pouvait jouer parmi les grands glouterons, là-bas, derrière la grange, et dans le champ du meunier, il y avait quelques trous aux terres éboulées qu'ils appelaient « Knakkerne ». Là habitait en personne le prince Burmand lui-même avec ses terribles Sarrazins aux turbans d'un rouge grisâtre, aux panaches jaunes que leur faisaient les glouterons et les molènes gigantesques. C'était là seulement que se trouvait la véritable Mauritanie et cette végétation si puissamment exubérante, cette multitude de fleurs qui s'agitait d'une vie si luxuriante, éveillait l'instinct de la destruction et enivrait les sens de la volupté de l'anéantissement ; alors les épées de bois

revêtaient l'éclat étincelant de l'acier ; le jus verdâtre des plantes couvrait les lames d'une teinte de sang et ils broyaient sous leurs talons les tiges décapitées comme auraient été sous les sabots des chevaux des corps de musulmans, avec le bruit des os qui se brisent dans la chair.

Ils avaient aussi joué sur les bords du golfe ; ils lançaient des coquilles de moule comme des navires et quand elles s'accrochaient à quelque lambeau de varech ou accostaient sur un banc de sable, c'était alors Colomb sur la mer de Sargasse ou la découverte de l'Amérique. Des ports étaient construits avec de puissantes digues ; le Nil fut creusé dans le sable uni de la plage et une fois, ils bâtirent le donjon Gütre avec des pierres très dures, un petit poisson mort dans une coquille d'huitre jouait le rôle de la défunte Tove et eux-mêmes figuraient le roi Valdemar assis à ses côtés, accablé de tristesse.

Tout cela était fini maintenant.

Niels était devenu un grand garçon de douze ans, il entra dans sa treizième année et il n'avait plus besoin pour nourrir ses idées chevaleresques de fondre sur les chardons et les glouterons ; il n'éprouvait plus le besoin de faire naviguer sur une coquille ses rêves d'explorateur ; un livre et un coin de canapé lui suffisaient maintenant ; mais il arrivait quelquefois que ce n'était point assez, son livre était parfois impuissant à le transporter jusqu'au rivage aimé, il allait alors à la recherche de Frithiof et se mettait à lui conter l'histoire qu'il n'avait pu trouver dans son livre.

Bras dessus, bras dessous, ils s'en allaient le long du chemin ; l'un parlait pendant que tous les deux attentivement écoutaient ; quand ils voulaient jouir complètement et donner le plus libre essor à leur

imagination, ils allaient se réfugier dans l'odorante obscurité du grenier à foin. Bientôt cependant ces contes qui s'arrêtaient juste au moment où ils s'y intéressaient le plus, devinrent une sorte d'histoire qui n'avait jamais de fin et qui se poursuivait à travers plusieurs générations car lorsque le héros était devenu trop vieux ou qu'imprudemment ils l'avaient fait mourir, on lui donnait un fils qui était tout le portrait de son père et qu'ils dotaient en plus de toutes les autres qualités que le moment présent faisait trouver les plus appréciables.

Tout ce qui l'avait impressionné dans les choses, dans ce qu'il comprenait clairement comme dans ce qu'il comprenait mal, aussi bien que ce qu'il admirait et ce qu'il savait devoir être admiré, tout cela, Niels le mettait dans son histoire.

Comme les eaux courantes, sensibles à chaque objet qui approche de leur miroir rendent tantôt les images avec une parfaite netteté, tantôt les rendent renversées et confuses ou les renvoient avec des lignes hésitantes, dansantes et mal assurées, ou bien encore les absorbent entièrement dans leurs propres couleurs et leurs propres lignes, ainsi dans son histoire le petit Niels saisissait-il toutes les pensées et tous les sentiments aussi bien les siens propres que ceux des autres, hommes et choses, sans oublier la vie et les livres, et tout cela aussi bien qu'il lui était possible de le saisir.

C'était comme une vie jouée à côté de la vie réelle, comme un asile confortable et secret où on pouvait rêver paisiblement des courses les plus fougueuses ; c'était comme un jardin de fée qui s'ouvrait au moindre geste et qui vous recevait avec toute sa magnificence et où personne ne pouvait entrer, fermé qu'il était par en haut par des palmiers au murmure

feuillage ; ou par en bas, entre des fleurs de soleil et sous des feuilles pareilles à des étoiles, sur des dalles de corail s'ouvraient des milliers de routes qui menaient dans tous les pays, à travers tous les temps ; une de ces routes conduisait à un endroit, une autre conduisait à un autre, chez Aladin et chez Robinson Crusoë, chez Vaulunder et Henrick Magnard, chez Niels Klim et Mungo Park, chez Peter Simple et chez Ulysse ; et un simple souhait suffisait pour qu'à l'instant même on se retrouvât tranquillement chez soi.

Environ un mois après la fête du douzième anniversaire de la naissance de Niels, deux visages nouveaux s'étaient montrés à Lonborggaard. L'un était celui du nouveau précepteur et l'autre était celui d'Edèle Lyhne.

Le précepteur, M. Bigum, était un ancien étudiant en théologie qui approchait de la quarantaine. Il était d'une taille plutôt petite mais robuste cependant ; il y avait dans sa structure quelque chose de la bête de trait avec sa poitrine large, ses épaules hautes et son cou de taureau. Il avait de longs bras, des jambes courtes et fortes sur de larges pieds. Sa démarche était lente, lourde, mais énergique et il avait de vagues mouvements de bras qui n'exprimaient rien mais en revanche prenaient beaucoup de place. Sa barbe rouge ressemblait à celle d'un sauvage indien et il avait le teint des blonds qui ont des taches de rousseur.

Son grand front faisait penser à une muraille haute et droite avec deux rides verticales entre les deux sourcils ; il avait le nez court, d'un dessin grossier, la bouche grande avec des lèvres épaisses et fraîches.

Ce qu'il y avait de plus beau chez lui étaient ses yeux purs et clairs, pleins de douceur. Au mouvement de ses prunelles on pouvait deviner qu'il était un peu dur d'oreille ; cela d'ailleurs ne l'empêchait pas d'être un grand amateur de musique et un violoniste passionné ; les notes disait-il n'étaient pas entendues seulement avec les oreilles mais aussi avec toutes les parties du corps, les yeux, les doigts, les pieds et même si parfois les oreilles faisaient défaut, les mains savaient bien avec une étrange et instinctive génialité trouver la note juste sans le secours de l'oreille. D'ailleurs toutes les notes perceptibles étaient en somme fausses mais celui qui avait reçu le don de la musique avait intérieurement un instrument invisible à côté duquel le plus extraordinaire stradivarius ressemblait au violon fait d'unealebasse des sauvages ; sur cet instrument, c'était l'âme qui jouait, et sur ses cordes vibraient des notes idéales ; c'était sur cet instrument que tous les grands compositeurs avaient composé leurs œuvres immortelles. Quant à la musique extérieure, celle qui tressaillait à travers l'éther de la réalité et que les oreilles entendaient, ce n'était qu'une misérable tentative, un essai bégayant d'exprimer l'inexprimable ; à côté de la musique de l'âme, cette musique-là était comme la statue pétrie avec les mains, sculptée avec la hoquette et mesurée avec le compas, comparée au grandiose rêve de marbre du sculpteur, le rêve qu'il ne fut accordé à nuls yeux de voir et qu'aucune lèvre jamais n'a pu louer.

La musique n'était cependant pas pour M. Bigum la chose capitale ; c'était avant tout un philosophe mais non pas un de ces philosophes qui produisent, qui découvrent des lois ou bâtissent des théories nouvelles ; toutes ces théories le faisaient sourire, il les comparait à des coquilles d'escargot qu'on traînerait après soi sur les champs immenses de la pensée avec la naïve croyance que là-dedans, dans cette coquille d'escargot, les champs sont contenus. Et ces lois, lois idéales, lois naturelles ! comme si le fait de découvrir une loi était autre chose que de trouver le terme précis pour marquer la limite assignée à son être propre ? « On peut voir jusque-là mais pas plus loin, cela est l'horizon ! » c'était tout simplement ce que voulait dire la découverte et pas autre chose car n'y avait-il pas un autre horizon derrière le premier et puis un autre et encore un autre, toujours horizon derrière horizon, toujours loi derrière loi et cela jusqu'à l'infini. Ce n'était pas ainsi qu'il était philosophe. Il ne se sentait pas la moindre vanité et ne croyait pas s'illusionner sur sa propre personne, mais cependant il ne pouvait pas fermer les yeux à cette indéniable vérité que son intelligence embrassait un domaine plus vaste que celui des autres mortels. Quand il se plongeait dans la lecture des œuvres des grands penseurs, il lui semblait s'avancer au milieu d'un peuple de combattants de la pensée ensevelis dans le sommeil mais qui, baignés dans la lumière de son esprit, s'éveillaient et prenaient conscience de leur force.

C'était partout de même ; toutes les pensées, les sensations ou les impressions étrangères qui arrivaient jusqu'à lui portaient lui semblait-il dans leur résurrection sa marque sur leurs fronts ; elles se trouvaient ennoblies, purifiées avec une ampleur

d'ailes, une puissance et une intime grandeur auxquelles leurs auteurs n'avaient jamais pensé. Combien de fois n'avait-il pas, avec même au cœur un peu d'humilité, été étonné lui-même de la richesse miraculeuse de son esprit, de sa source divine et de la certitude de la force de son âme ; chaque jour en effet, pouvait le voir juger le monde et les choses de ce monde sous des points de vue tout opposés ; chaque jour pouvait le voir regarder le monde et ses choses à travers des suppositions aussi dissemblables entre elles que le sont entre eux le jour et la nuit ; et malgré tout, ces suppositions et ces points de vue qu'il avait fait siens ne l'absorbaient jamais, ne fût-ce qu'un instant. Il ressemblait en cela au Dieu qui se métamorphosait tour à tour en taureau et en cygne sans devenir un seul instant taureau ou cygne et cesser d'être Dieu.

Personne au monde ne se doutait du trésor qu'il portait en lui, tous passaient devant lui pareils à des aveugles, mais cette cécité lui était chère car il méprisait les hommes. Un jour viendrait où ses yeux se fermentaient et alors le grandiose édifice construit par son esprit se briserait dans ses piliers et tout s'écroulerait et tout cela serait pareil à une chose qui ne serait jamais sortie du néant ; mais il n'exécuterait aucune œuvre, sa main ne tracerait aucun signe car il ne voulait pas qu'il restât un seul témoignage du trésor qu'il emportait avec lui dans sa tombe. Son génie ne serait pas couronné d'épines par la méconnaissance du monde pas plus qu'il n'aurait accepté la souillure du manteau de pourpre de l'admiration.

C'était pour lui un intime triomphe de penser que les générations allaient se succéder, naître et mourir et que l'élite de ces hommes se préparait durant

des temps indéfinis à sacrifier leurs vies, pour tenter la possession de ce que « lui » aurait pu leur donner, rien qu'en ouvrant la main. Il éprouvait une jouissance spéciale à vivre dans son obscure condition, à faire servir avec une si extravagante prodigalité son esprit à l'instruction des enfants, à donner son temps à lui en échange du pain quotidien. Cette si folle disproportion lui était chère comme aussi cette phénoménale absurdité qui ne lui avait permis de gagner son pain que grâce à la recommandation de quelques pauvres gens d'esprit très ordinaire qui avaient bien voulu se porter garants de sa capacité d'assumer la misérable tâche de précepteur. Et il avait même été refusé à ses examens ; oh ! quelle étrange volupté lui venait à l'âme à la vue de la brutale incompréhension de l'existence qui le rejetait comme une inutile balle de blé et en revanche appréciait comme précieux froment ce qui était vide et stérile et, cependant, il savait bien que la plus infime d'entre ses pensées valait tout un monde. Malgré tout il y avait des moments où lui était lourde et l'oppressait, la solitude de sa grandeur. Hélas ! combien de fois après des heures silencieusement solennelles passées à écouter ses pensées il redevenait lucide et attentif en face de la vie autour de lui, mais il la trouvait étrangère dans sa misère et sa petitesse ; combien alors il était semblable à ce moine qui un jour dans le jardin de son couvent avait prêté l'oreille quelques instants, juste assez pour entendre la trille que perlait l'oiseau de paradis, mais à qui cela avait suffi pour apprendre la mort de tout un siècle. C'est que ce moine était seul au milieu de ce monde inconnu vivant parmi la certitude des tombes. Mais sa solitude à lui n'était-elle

pas plus complète, lui dont les véritables contemporains n'étaient pas encore nés.

En ces moments de défaillance, parfois le lâche désir de descendre parmi la foule des vulgaires mortels s'emparait de lui, il souhaitait partager leur heureuse médiocrité, devenir un citoyen de leur vaste terre, un simple citoyen sous leur ciel exigü ! Mais cela passait vite et bientôt renaissait son lui-même.

Mademoiselle Edèle Lyhne, la sœur de Lyhne, était le second hôte de la maison ; elle avait vingt-six ans ; sa vie s'était passée à Copenhague, d'abord chez sa mère qui était venue habiter la capitale après la mort de son mari, puis après la mort de sa mère, Edèle était venue chez son oncle, le riche conseiller d'Etat Neergaard. La famille du conseiller menait grand train et était très mêlée à toute la haute société ; avec elle, Edèle commença une existence qui n'était qu'une longue suite de fêtes et de bals.

Edèle fut très admirée et la jalousie, compagne inséparable de l'admiration, ne l'épargna pas non plus. On parlait d'elle autant qu'il est permis de parler d'une personne dont la conduite est à l'abri de tout reproche ; lorsqu'entre hommes, il était question des trois beautés de la ville, quantité de voix s'élevaient pour effacer un des noms et le remplacer par celui d'Edèle Lyhne, et lorsqu'il s'agissait de savoir la plus belle on ne pouvait se mettre d'accord sur les deux premières, tandis que pour la troisième régnait une indiscutable unanimité. Elle n'avait cependant pas l'admiration des tout jeunes gens car elle les effrayait un peu ; dans sa société, ils se sentaient deux fois plus bêtes qu'ils ne l'étaient réellement car son regard prenait en les écoutant une expression de patience méprisante, et cette

patience un peu cruelle disait clairement qu'elle savait par cœur tout ce qu'ils pouvaient dire et que tous les efforts qu'ils faisaient pour arriver à monter dans son opinion ou se rehausser à leurs propres yeux, en paraissant blasés et en émettant d'insoutenables paradoxes, lui étaient connus ; elle ne s'étonnait pas non plus des imprudentes déclarations d'amour qui leur échappaient aux jours de profond désespoir ; toutes ces tentatives qui se heurtaient et se bousculaient au cours des conversations, alimentées avec la maladresse ordinaire à la jeunesse inexpérimentée étaient saluées d'un sourire légèrement esquissé, de ce sourire en quelque sorte familier de la part de celui qui entend toujours la même chose ; et les malheureux rougissaient et cela leur faisait bien voir qu'ils étaient la mille et unième mouche prise dans le filet de la même inexorable araignée.

D'ailleurs sa beauté n'avait ni cette douceur ni cette fulgurance qui enivrent si fort les cœurs jeunes. Elles exerçait au contraire sur les cœurs plus mûrs et sur les têtes plus froides une attraction spéciale.

Elle était grande.

Ses cheveux lourds et épais étaient blonds avec la leur mate et rubescente du froment mûrissant ; très bas sur la nuque ils poussaient en deux mèches qui allaient en s'amincissant et bouclaient en frisons fous d'un blond plus ardent. Sur son front haut, aux tempes saillantes, se dessinait la ligne imprécise, sans contours définis des sourcils pâles. Ses yeux d'un gris clair étaient grands et limpides, mais les sourcils ne les faisaient pas ressortir et les paupières minces et légères ne leur donnaient pas le jeu d'opposition des ombres. Ils avaient dans leur expression quelque chose de vague et d'indéfinissable et vous regardaient

fixement avec franchise, mais ils n'avaient rien de ces regards obliques aux nuances si variées, ni de ces coups d'œil rapides et furtifs; ils étaient au contraire d'une extraordinaire vivacité et paraissaient indomptablement impénétrables. Toute l'expression de la physionomie s'était concentrée dans le bas du visage, sur les ailes du nez, la bouche et le menton. Les yeux semblaient assister en témoins impassibles. La bouche surtout était très expressive avec une forte dépression aux angles, ses contours très marqués en une courbe très séduisante. Mais il y avait dans le port de la lèvre inférieure quelque chose de dur qui tantôt disparaissait dans le sourire, tantôt s'endurcissait dans une presque brutale expression.

La ligne du dos violemment cambrée et l'exubérance exagérée des seins lui donnaient, par le contraste avec les formes sévères des épaules et des bras, quelque chose de provoquant en leur tropicale attirance; cette impression était encore augmentée par la blancheur éblouissante de son teint et la couleur malade d'un rouge foncé de sang des lèvres et l'impression d'excitante qu'elle était, devenait inquiétante.

En somme, il y avait quelque chose de raffiné et d'élégant dans toute sa personne grande et la longueur de sa taille svelte et ce quelque chose elle savait le souligner surtout dans ses toilettes de bal, avec un art résolu et sûr de l'effet produit; tout cela témoignait hautement de son savoir et de la connaissance parfaite d'elle-même, mais au premier coup d'œil cela faisait penser à du mauvais goût, bien que cet art fût au contraire d'un goût très raffiné.

Dans tout cela on ne voyait qu'un nouveau charme.

Cependant rien n'était moins sujet à blâme ni plus correct que sa façon d'être. Dans toutes les paroles qu'elle prononçait et dans celles qu'elle permettait qu'on lui adressât, jamais n'étaient franchies les bornes de la prudence la plus rigide et sa coquetterie consistait à ne point se montrer coquette, si peu que ce fût, et à ne paraître jamais s'apercevoir le moins du monde de l'impression qu'elle produisait; aussi ne distinguait-elle en aucune façon aucun de ses adorateurs. C'était précisément pour cela que tous en l'ivresse de leurs rêves croyaient voir le vrai visage qui certainement devait se trouver derrière ce masque; ils croyaient à un feu caché sous la neige et soupçonnaient dans toute cette innocence une certaine dépravation. Aucun d'eux n'eût été étonné, en apprenant qu'elle avait quelque secret amant mais personne n'aurait osé, quant à son nom, aventurer la moindre conjecture.

C'était ainsi qu'on regardait Edèle Lyhne.

Elle avait quitté la capitale pour venir à Lonborggaard car l'agitation continuelle de la vie mondaine avec sa suite ininterrompue de bals et de mascarades avait ébranlé sa santé et, vers la fin de l'hiver, s'étaient produits les symptômes d'une grave affection de poitrine; le médecin avait prescrit l'air de la campagne, le calme et le lait; elle pouvait trouver tout cela à Lonborggaard. Mais elle y trouva aussi un insupportable ennui et une semaine s'était à peine écoulée qu'elle commençait déjà à regretter Copenhague et à être envahie par une affreuse nostalgie. Elle écrivait lettre sur lettre pour supplier qu'on mit une fin à son exil et elle laissait entendre que son désir lui faisait plus de mal que l'air ne lui faisait de bien. Mais le médecin avait tellement effrayé la famille du conseiller d'État que celle-ci

croyait de son devoir de faire la sourde oreille à ses plaintes les plus amères.

Ce n'est pas précisément aux plaisirs eux-mêmes qu'allaient ses plus vifs regrets, c'était surtout à la sensation de sa vie qu'elle entendait vibrer à son oreille dans la bruyante atmosphère de la grande ville, tandis que là, à la campagne, régnait un tel calme dans les pensées, dans les paroles, dans les yeux, partout, qu'on s'entendait soi-même avec la même inexorable précision que celle du tic-tac de la pendule qu'on perçoit durant les nuits sans sommeil. Et puis sachant que ceux que l'on avait laissés là-bas, vivaient, continuaient à vivre comme autrefois ! C'était comme d'un mort qui dans la nuit calme entendrait les accords d'un orchestre de bal agoniser dans l'air au-dessus de sa tombe. Et il n'y avait personne là avec qui elle pût parler, car tous ces gens-là ne saisissaient pas les paroles avec cette nuance qui justement leur insuffle la vie ; évidemment ils les comprenaient, puisque c'était du danois, mais ils les comprenaient d'une façon lointaine et obscure comme on comprend une langue étrangère qu'on n'a pas l'habitude d'entendre. Ils ne se doutaient même pas de l'intention qu'on pouvait avoir en appuyant sur une phrase, ne comprenaient pas que tel mot était emprunté à une citation ou que tel autre employé de telle ou telle façon était une nouvelle acception de quelque locution populaire. Eux-mêmes parlaient avec une rigidité de syntaxe qui faisait en quelque sorte sentir les côtes de la grammaire à travers leurs phrases ; et leur façon d'employer les mots dans leur signification littérale faisait croire qu'ils venaient de les cueillir dans les colonnes d'un dictionnaire. Rien que la façon dont ils disaient le mot « Copenhague » la choquait ; c'é-

tait tantôt avec un air mystérieux comme si c'eût été un endroit où l'on mangeait les petits enfants, tantôt avec un accent lointain dans la voix comme s'ils avaient voulu parler de quelque ville de l'intérieur de l'Afrique ; c'était quelquefois aussi avec solennité, avec ce tremblant respect des choses historiques, tout comme ils auraient pu dire Ninive ou Carthage. Le pasteur prononçait toujours le nom d'Axelstadt avec une ferveur emplie de souvenirs comme si c'était le nom d'une de ses anciennes amours. Personne ne pouvait dire « Copenhague » de façon à faire comprendre que c'était bien de la ville qui va de Vesterport jusqu'à la Douane, des deux côtés d'Ostergade et de Kongens-Nytorv dont ils voulaient parler. C'était toujours la même chose pour toutes leurs paroles et toutes leurs actions ; c'était toujours, toujours la même chose. Il n'y avait pas à Lonborggaard jusqu'à la plus petite chose qui ne lui déplût ; les heures des repas qu'on réglait sur le soleil, l'odeur de lavande dans les tiroirs et dans les armoires, les chaises en sparterie et tous ces meubles de province qui se pressaient le long des murs comme par crainte des visiteurs, tout lui était antipathique ; l'air lui-même la faisait souffrir, car on ne pouvait faire la moindre promenade sans rentrer chez soi les cheveux et les vêtements imprégnés d'un fort parfum de foin coupé et de fleurs des champs comme si l'on avait été enfermé dans une boutique d'herboriste.

C'était aussi une chose charmante, n'est-ce pas ? que ce nom de tante, de tante Edèle comme on l'appelait.

Comme cela sonnait !

Elle s'y habituaient cependant, mais au début cela avait mis un froid entre elle et Niels.

Mais Niels s'en souciait bien !

Or, il arriva qu'un dimanche, dans les premiers jours d'août, Lyhne et sa femme partirent en voiture faire des visites ; Niels et Mademoiselle Edèle se trouvèrent seuls à la maison ; dans la matinée Edèle avait prié Niels de lui cueillir un bouquet de bluets mais celui-ci l'avait oublié et n'y pensa que dans l'après-midi comme il vagabondait avec Frithiof. Il cueillit son bouquet et regagna la maison en courant. Le silence était partout, qui lui fit croire que sa tante dormait ; sans bruit il pénétra dans l'appartement et s'arrêta sur le seuil du salon pour arriver tout doucement jusqu'à la porte de la chambre d'Edèle. La pièce était pleine de soleil et un grand laurier-rose couvert de fleurs alourdissait l'air de sa suave odeur d'amandes. Le seul bruit perceptible venait de la table qui supportait les fleurs et était causé par les poissons rouges qui faisaient clapoter l'eau sourdement en se mouvant dans leur bocal de verre. Niels, la langue entre ses dents glissa doucement sur le plancher en balançant les bras. Avec précaution il saisit le bouton de la porte qui, chauffé par le soleil, lui brûla presque la main, le tourna lentement et avec prudence, le front plissé et les yeux à moitié fermés. Il ne fit qu'entr'ouvrir la porte, se pencha en dedans dans l'entrebâillement et posa le bouquet sur une chaise. La chambre était sombre comme si les rideaux avaient été tirés et dans l'air flottait une humide vapeur d'eau de rose. Dans sa position courbée il vit seulement la claire natte de paille sur le plancher, la boiserie au-dessous de la fenêtre et le pied de laque d'un guéridon, mais en se redressant pour se retirer il aperçut sa tante.

Elle était étendue sur le satin vert d'eau du long

divan, en une fantastique robe de bohémienne. Elle était là, couchée sur le dos, le menton en l'air, le cou renversé, le front en bas et ses longs cheveux dénoués laissaient couler leurs flots sur le coin du divan et sur le tapis qui couvrait le plancher. Une artificielle fleur de grenadier avait échoué sur l'ilot formé par un soulier de cuir mordoré au milieu des ondes d'or mat de sa chevelure. Son vêtement était fait d'étoffes bigarrées aux teintes lasses ; son corsage taillé dans un épais tissu était sans aucun éclat malgré les broderies multicolores qui le rehaussaient de flammes bleu-sombre, rose-pâle, grises et orange ; il recouvrait une chemisette de soie blanche aux manches très bouffantes tombant plus bas que le coude. La soie était d'un rose tendre mêlé de quelques rares fils d'or rouge.

Sa robe de velours couleur d'auricle, tout unie, n'était pas serrée autour de son corps mais l'enveloppait et faisait des plis en biais en retombant sur le divan. Ses jambes étaient nues à partir du genou et elle avait entouré ses chevilles croisées d'un grand collier de corail pâle. Près d'elle gisait un éventail ouvert sur lequel était tracé un cercle formé de cartes à jouer et un peu plus loin avait été jetée une paire de bas de soie couleur de feuille sèche, l'un était entièrement rentré sur lui-même tandis que l'autre était étendu tout à plat gardant la forme de la jambe et montrant la baguette rouge qui partait de la cheville.

Au moment même où Niels jetait les yeux sur elle, elle l'aperçut aussi. Inconsciemment elle fit un léger mouvement comme pour se relever mais elle se retint et resta couchée dans la même position, elle se contenta de tourner imperceptiblement la tête

pour regarder le jeune garçon avec un sourire interrogateur.

« C'était pour ces fleurs, » répondit Niels, et il s'avança vers elle avec son bouquet.

Elle tendit la main pour le prendre et d'un regard rapide elle compara les couleurs de ses fleurs avec celles de sa robe, puis le laissa tomber en murmurant d'une voix fatiguée : « C'est impossible ! » Elle fit un signe de la main pour empêcher Niels de le ramasser. « Donne-moi cela », fit-elle, en montrant à ses pieds un flacon rouge sur un mouchoir chiffonné. Niels s'approcha de l'objet le sang aux joues et il faillit se trouver mal en se baissant sur la mate blancheur des jambes fuselées terminées par des pieds étroits et sveltes qui avaient dans leurs formes délicatement potelées l'intelligence d'une main et, lorsque une crispation brusque abaissa un des orteils, il manqua tomber.

« Où as-tu cueilli ces bluets », demanda Edèle.

Niels fit appel à tout son courage et se tournant vers elle : « Je les ai cueillis dans le champ de seigle du pasteur », dit-il, avec une voix dont le timbre l'étonna lui-même ; et sans lever les yeux il lui tendit le flacon. Edèle remarqua son émotion et le regarda d'un air tout surpris ; tout d'un coup elle rougit, se releva un peu pour s'accouder et replia ses jambes sous sa robe. « Va-t-en, va-t-en, va-t-en », s'écria-t-elle d'un air moitié fâché, moitié rieur et, à chaque mot, elle aspergeait Niels d'essence de rose.

Niels sortit.

Dès qu'il eut franchi la porte elle laissa ses jambes glisser doucement en bas du divan et se mit à les contempler curieusement. Quant à Niels, d'un pas rapide et mal assuré il se hâta de gagner sa chambre située dans les étages supérieurs. Il était

complètement bouleversé ; il éprouvait une étrange faiblesse dans les genoux et une suffocation lui serrait la gorge. Il se jeta sur un sofa et ferma les yeux, mais il ne put trouver de repos. Une indéfinissable inquiétude le poignait, son haleine était oppressée comme lorsqu'on a peur et la lumière le faisait souffrir malgré ses paupières fermées. Peu à peu ses sensations changèrent, c'était maintenant un souffle chaud et lourd qui s'appesantissait sur lui et le plongeait dans un irrémédiable anéantissement. Il ressentait ce que parfois l'on ressent dans les rêves : quelque chose est là qui vous appelle, le désir d'obéir vous étreint mais vous ne pouvez bouger un pied et cette impuissance vous énerve, vous devenez malade du désir que vous avez de marcher et jusqu'à la folie vous souffrez de cet appel qui ne peut comprendre que vous êtes enchaîné. Et il poussait de longs soupirs comme un malade et regardait d'un air vague autour de lui dans la chambre ; jamais il ne s'était senti aussi malheureux, aussi abandonné et aussi délaissé. Ensuite il alla s'asseoir auprès de sa fenêtre, en plein soleil et se prit à pleurer. A partir de ce jour la présence d'Edèle emplissait Niels d'un bonheur plein d'angoisse. Ce n'était plus une créature humaine pareille à toutes les autres créatures mais bien un être doué d'une élévation idéale, divinisé en quelque sorte par la mystique influence de la beauté ; son cœur battait de joie à la contempler et il y avait du bonheur à mettre toute son âme à genoux devant elle et à se traîner à ses pieds dans une humilité si parfaite que l'on disparaissait soi-même ; mais parfois ce besoin d'adoration devenait si impérieux qu'il exigeait d'extérieures preuves de soumission ; Niels épiait alors le moment favorable pour se glisser dans la chambre d'Edèle et là il em-

brassait un nombre de fois fixé d'avance et cependant presque incalculable, sa descente de lit, son soulier ou telle autre relique qui s'offrait à son fanatisme. Il regardait comme une chance inespérée que juste à cette époque l'état d'usure de son veston de cérémonie lui permit de le porter tous les jours car il gardait encore ce parfum d'eau de rose, pour lui, puissant talisman, lui montrant comme dans un miroir magique Edèle telle qu'il l'avait vue, reposant sur le divan vert, parée de sa robe de fée. Dans l'histoire que Niels et Frithiof se racontaient, ce tableau revenait sans cesse et le pauvre Frithiof était condamné à l'éternel assaut des princesses aux jambes nues, aussi lorsqu'il s'avavançait à travers les inextricables forêts vierges, ces princesses l'appelaient de leurs hamacs de lianes ; se trouvait-il chassé par la tempête et se réfugiait-il dans quelque caverne de montagne, elles se dressaient de leurs lits de mousse, moelleux comme du velours, pour lui souhaiter la bienvenue ; noir de poudre et couvert de sang enfonçait-il d'un formidable coup de sabre la porte de la cabine du pirate, il les trouvait encore couchées sur le vert sofa du capitaine.

Toutes ces princesses ennuyaient beaucoup Frithiof et il ne pouvait pas comprendre la raison qui les avait rendues tout d'un coup si nécessaires à leurs héros préférés.

Un enfant des hommes peut ériger son trône sur un sommet inaccessible, il peut avec un lien de fer

attacher à son front l'exceptionnel diadème du génie, mais rien ne l'assure qu'il ne se verra pas quelque jour saisi comme le roi Nabuchodonosor par l'étrange envie de marcher à quatre pattes et par celle de brouter l'herbe des champs, mêlé à quelque troupeau de pauvres animaux. C'est ce qui arriva à M. Bigum qui tout simplement s'éprit de Mademoiselle Edèle. Et pour trouver quelque excuse à son amour, il faussait en vain l'histoire du monde, en vain il revêtait Edèle de noms de Béatrice, de Laura ou de Victoria Colonna ; toutes les artificielles auréoles dont il couronnait son amour s'évanouissaient sitôt jaillies de l'ombre car indéniable se dressait la vérité que c'était bien de la beauté d'Edèle qu'il était épris et que ce qui l'avait conquis n'était ni ses qualités d'esprit et de cœur mais bien l'élégante aisance de sa tournure et de son maintien, sa consciencie puissance séductrice et jusqu'à sa provocante grâce. En tout cas cet amour pouvait certainement lui causer un honteux étonnement de l'inconstance humaine.

Mais en somme qu'est-ce que cela faisait ?

Toutes ces vérités éternelles et toutes ces erreurs éphémères qui dansaient la ronde en se donnant la main pour venir se fondre en la lourde cuirasse qu'il appelait sa conviction, tout cela avait-il la moindre importance ? Quelle importance tout cela avait-il à côté de son amour ? Il était possible après tout que ces vérités et ces erreurs fussent la force, la moëlle et le nerf de la vie, mais alors il était bien en droit d'exiger une preuve de leur vertu et si tant de faiblesse était leur lot, elles devaient accepter leur défaite tout comme si elles avaient eu plus de puissance...

Et tout cela s'était distendu, puis s'était brisé comme un tissu de fils fragiles que c'était. Edèle pre-

nait-elle le moindre intérêt à ces vérités éternelles ? En quoi l'avancait la grandeur de ses vues ? Pouvait-il la gagner avec ses pensées exploratrices pourtant de la profondeur de l'infini ? Non ! Tout son trésor était sans nulle valeur. Son âme pouvait briller d'une magnificence cent fois plus radieuse que celle du soleil, à quoi cela servait-il sous la pauvre enveloppe de bure de son misérable manteau de philosophe diogénien ?

C'est la beauté qu'il lui fallait, de la beauté pour sa futile guenille et pour cette beauté il offrait de vendre son âme, de changer son âme immortelle contre le corps d'Alcibiade, le manteau de Don Juan et le rang de Chambellan.

Tout cela lui manquait et Edèle ne se sentait aucune sympathie pour cette nature fruste et philosophique qui avait toujours considéré la vie seulement dans la froide nudité des abstractions ; toutes ses démonstrations faisaient preuve de son agressif absolutisme et ses tranchantes affirmations choquaient comme un tambour mal placé dans un orchestre harmonieux. Son intérieure supériorité faisait que sa pensée en face de chaque petit problème se mettait immédiatement en garde, les muscles tendus comme un lutteur de foire qui s'apprête à jongler avec des poids ; tout cela le rendait ridicule aux yeux d'Edèle. Il lui déplaisait lorsque, mû par un sentiment de franchise et de vérité, il arrachait le voile de toute sensation délicieusement vague et brutal, lui appliquait son nom au moment où elle allait s'enfuir dans le cours de la conversation.

Bigum savait très bien la mauvaise impression qu'il produisait et il n'ignorait pas non plus l'espérance de son amour.

Mais il savait tout cela comme on peut le savoir

lorsque de toute la force de son âme on espère se tromper encore. Il ne croyait pas un miracle impossible et cependant il savait qu'il ne se produit pas de miracle, mais il pouvait cependant s'en produire un. Puis, qui sait ? on peut se tromper. L'intelligence, les sens, toutes les facultés sont là, toutes tenant leur clair flambeau mais, en somme, toute cette lumière peut être trompeuse ; peut-être s'agit-il simplement d'avoir le téméraire courage de suivre le feu-follet d'espoir qui brille, flottant au-dessus de la fermentation pleine de désirs de nos passions. Mais lorsque soudain retentit le coup sec de l'irrévocable qui claque comme une porte bruyamment fermée, alors les griffes de froid acier de la certitude s'enfoncent dans la poitrine et se contractent lentement, lentement, sur le cœur pour étreindre le fil d'espoir ténu comme un cheveu auquel est suspendu tout un monde de bonheur ; le fil se casse et tout s'effondre pour se briser en mille miettes cependant que dans le vide retentit un cri de désespoir.

Au plus profond du désespoir vit toujours quelque espérance.

Une après-midi de septembre toute ensoleillée, Edèle était assise sur le perron du large escalier de bois à la mode ancienne dont les cinq ou six marches menaient du jardin à l'une des pièces de la maison. Derrière Edèle, les portes vitrées étaient grandes ouvertes et étaient rabattues sur le vêtement multicolore aux tons roux et verts

de la vigne sauvage qui grimpait luisante sur le mur. Edèle appuyait sa tête sur le siège d'une chaise qui supportaient de grands cartons noirs et elle tenait des deux mains une estampe. Des feuilles colorées, représentant des mosaïques byzantines où dominaient le bleu et l'or jonchaient le tapis de jonc vert fané du perron, le seuil de la porte et le brun parquet de chêne de la chambre du jardin. Au pied de l'escalier était un blanc chapeau de soleil, car Edèle était nu-tête avec pour ornement une simple fleur de filigrane d'or du même style que le bracelet qu'elle portait très haut sur son bras. Sa robe blanche était faite d'une étoffe mate avec de minces raies aux reflets de soie ; elle était bordée d'une chenille tressée de couleur grise et orange et rehaussée de petites rosettes assorties aux deux tons de la robe. Des mitaines claires de soie gris-perle comme ses souliers couvraient ses mains et montaient sur ses bras jusqu'au-dessus du coude. La lumière d'or du soleil filtrait jusque sur l'escalier à travers les branches basses d'un frêne séculaire ; dans l'obscur fraîcheur de l'ombre étincelaient les rayons où dansait une poussière dorée et qui venaient sur les marches de l'escalier, sur la porte et sur le mur, faire de petites taches claires, tache de soleil à côté de tache de soleil ; tous les objets semblaient à travers l'ombre briller de leurs propres couleurs devant cette lumière ; c'était le blanc de la robe d'Edèle, la pourpre de sang de ses lèvres rouges et le blond ambré de sa blonde chevelure ; puis tout autour d'elle des milliers d'autres couleurs, bleu et or, de sombres tons de chêne et des miroitances de verre poli rouges et vertes.

Edèle laissa tomber l'estampe et leva désespérément les yeux avec, dans le regard, une plainte muette

qu'elle semblait n'avoir pas la force d'exhaler en soupir. Puis elle se mit à son aise et fit un mouvement comme pour s'isoler de ce qui l'entourait et rentrer en soi-même.

A ce moment-là, Monsieur Bigum s'approcha. Edèle le suivait du regard, les yeux à demi fermés comme un enfant qui est trop bien couché et qui a trop sommeil pour vouloir se déranger, mais qui en même temps est trop curieux pour perdre complètement de vue ce qui se passe.

Monsieur Bigum portait son chapeau neuf de poil de lièvre, il paraissait entièrement absorbé par ses pensées et gesticulait avec tant de vivacité avec sa montre de Tombak qu'il tenait à la main, que la mince chaîne qui la retenait à son cou menaçait à chaque instant de se rompre. D'un mouvement brusque il planta sa montre dans sa poche, rejeta impatientement la tête en arrière et fébrilement se mit à caresser les revers de son habit en continuant à marcher avec des mouvements de colère, le visage assombri où se lisait toute la rage de désespoir d'un homme qui veut fuir les pensées qui font le tourment de sa vie et qui sait qu'inutiles seront tous ses efforts.

Le chapeau d'Edèle qui gisait à terre au bas de l'escalier et dont la blancheur tranchait avec la terre sombre de l'allée l'arrêta dans sa marche.

Des deux mains il ramassa le chapeau avec précaution et, au même instant, il aperçut Edèle ; il chercha ce qu'il pourrait bien lui dire, mais il resta muet, le chapeau entre ses doigts sans le lui remettre. Pas une pensée ne put naître dans son cerveau, pas un mot ne vint à ses lèvres et fixement devant lui il regardait, comme hébété par quelque absorbante et morne réflexion.

— « C'est un chapeau, Monsieur Bigum » interrompit Edèle, pour ne pas se trouver elle-même embarrassée de ce gênant silence.

— « Oui », s'empessa de répondre le précepteur comme ravi d'entendre l'affirmation d'une ressemblance qui précisément l'avait frappé, mais en même temps il rougit de la gaucherie de sa réponse. « Il était là, » ajouta-t-il, « là-bas, par terre, comme cela, tenez, » et il se baissa pour montrer comment il était et poussé par son embarras, il entra dans une masse de détails irréfutables et il était soulagé, presque heureux de donner un signe de vie si ridicule que fût ce signe.

Il tenait toujours le chapeau entre ses mains.

— « Voulez-vous le garder? » demanda Edèle.

Bigum ne savait que répondre.

— « Je voulais dire, voulez-vous me le donner? » expliqua-t-elle.

Bigum avança de quelques pas et lui remit le chapeau.

— « Mademoiselle Lyhne, vous croyez... vous ne devez pas croire, Mademoiselle Lyhne... Je vous en prie, laissez-moi vous parler... c'est-à-dire, je ne dis rien, vous voyez. Mais ayez quelque patience avec moi. Je vous aime Mademoiselle Lyhne, d'un amour indicible, indicible, je ne peux vous dire combien je vous aime. S'il était une parole qui exprimât la crainte admiratrice d'un esclave, le sourire extatique d'un martyr, l'affreuse nostalgie d'un déporté ou d'un exilé, c'est de cette parole dont je me servais pour vous dire combien je vous aime. Oh! laissez-moi vous parler, écoutez-moi, écoutez-moi, ne me repoussez pas encore.

« Ne croyez pas que je vous fais l'injure de nour-

« rir de folles espérances; je sais combien je suis petit à vos yeux, combien je suis grossier et répugnant, oui, répugnant. Il faut aussi que vous dise que je suis pauvre, oui, il faut que vous sachiez que si grande est ma pauvreté que je suis forcé de laisser vivre ma mère dans un asile de pauvres, oui il faut que je la laisse là tellement je suis pauvre. Oui, Mademoiselle, je ne suis qu'un humble serviteur au service de Monsieur votre frère et cependant il est un monde où je porte le sceptre, où je suis puissant et fier, où je suis riche, vous dis-je; dans ce monde-là, je suis vêtu de la splendeur de la victoire, je suis noblement animé de l'instinctive force qui faisait à Prométhée dérober le feu céleste; dans ce monde, je suis le frère de tous les grands de l'esprit que la terre a nourris, qu'elle nourrit à cette heure et qu'elle nourrira; ceux-là, je les comprends comme seuls entre eux les égaux se comprennent et si haut que puisse s'élever leur vol, toujours la puissance de mes ailes m'a permis de planer avec eux. Me comprenez-vous? me croyez-vous?

« Mais non! ne me croyez pas! ce que je dis est faux, je ne suis que le pauvre nain issu de la fange que vous voyez. Tout mon rêve s'en est allé, car l'épouvantable folie de mon amour a paralysé mes ailes, les yeux de mon âme ne voient plus, mon cœur s'est desséché, et si exigüe est devenue mon âme qu'elle n'est plus que lâcheté! Oh! sauvez-moi de moi-même, Mademoiselle, ne vous détournes pas en vous raillant de moi; oh! pleurez sur mon sort, pleurez, vous dis-je, c'est Rome en proie à l'incendie!! »

Il était tombé à deux genoux au milieu de l'escalier, les mains tordues l'une dans l'autre; tous les

traits de son visage blême s'étaient crispés, ses dents serrées sous la douleur et ses yeux noyés de larmes; tout son pauvre corps vacillait, secoué de sanglots contenus dont on n'entendait seulement que l'haleine sifflante.

Edèle était toujours assise sur le perron.

— « Allons ! mon pauvre homme ! remettez-vous ! » dit-elle avec un très pitoyable accent, « soyez donc un homme. Ecoutez-moi, levez-vous et allez faire un tour dans le jardin pour remettre vos esprits. »

— « Et vous ne pouvez pas m'aimer tant soit peu ? » souffla Bigum presque imperceptiblement ; « oh ! mais c'est effroyable ! il n'y a cependant aucune parcelle de mon âme que je ne voudrais détruire ou prostituer si ce sacrifice pouvait vous toucher ! Oh ! oui ! oui ! si l'on m'offrait une folie et que dans cette folie je vous possédais, vous m'entendez bien ? Je vous possédais ! j'offrirais mon cerveau, je laisserais fouiller par des mains impitoyables son édifice merveilleux, je laisserais déchirer une à une les cordes fines qui unissent mon âme au char triomphal et rayonnant sur lequel quel trône le génie humain ; je me laisserais ensevelir au plus profond de la fangeuse matière, précipiter sous les roues de la voiture pendant que les autres continueraient à être assis sur cette voiture qui suit la route des magnificences conduisant vers la lumière éthérée.

« Me comprenez-vous ? comprenez-vous que même si votre amour venait à moi dépouillé de toute sa splendeur, dépouillé de toute la majesté de sa pureté ; oui, même s'il venait à moi abaissé, souillé, s'il ne venait que comme un hideux mensonge, comme un reflet pâle de l'amour, je me mettrais à deux genoux pour le recevoir comme

« une sainte hostie. Mais tout ce que j'ai en moi est chose vaine, tout ce que je souffre est inutile ! Je crie vers le soleil, mais il ne brille point, je crie vers le salut mais il reste muet. Qu'y a-t-il à répondre à ma souffrance ? Non ! cette peine indigible qui déchire le tréfonds de moi-même jusqu'en ses plus profondes racines, toute ma douleur ne fait que vous froisser, vous irriter, oh ! mais légèrement car vous restez calme et dans votre cœur vous souriez, moqueuse, à la passion désespérée du pauvre précepteur.

— « Vous me comprenez mal, Monsieur Bigum », dit Edèle en se levant et Bigum se leva, en même temps, « je ne ris pas du tout ; vous me demandez s'il n'y a aucun espoir et je vous réponds : Non, il n'y a aucun espoir, mais il n'y a rien de risible en tout cela. Mais cependant laissez-moi vous dire : Dès les premières pensées que vous avez conçues pour moi, vous avez pu savoir quelle serait ma réponse ; vous le saviez, n'est-ce pas ? Vous l'avez toujours su, n'est-ce pas et malgré cela, vous avez dirigé toutes vos pensées et tous vos désirs vers un but que vous étiez certain de ne jamais atteindre. Je ne suis pas froissée de votre amour, monsieur Bigum, je le condamne seulement. Vous avez fait ce que font tant d'autres, vous avez fermé les yeux à la vie réelle, vous n'avez pas voulu entendre la négation qui criait contre vos désirs, vous avez voulu oublier le profond abîme béant entre vos désirs et leur objet. Vous avez voulu la réalité de votre rêve, mais la vie ne tient aucun compte des rêves ; nul obstacle ne peut empêcher le rêve être enlevé de la réalité et vient un moment où l'on se trouve gisant et terrassé, fondu en lamentations devant cet abîme qui ne

« s'est pas comblé, mais qui reste ce qu'il a toujours
 « été; on est changé soi-même parce que l'on a excité
 « toutes ses pensées et éperonné jusqu'à la passion
 « la plus folle tous ses désirs avec ses rêves. Mais
 « l'abîme est toujours infranchissable et tout l'Être
 « languit douloureusement du désir de le franchir.
 « Mais non, non, jamais; c'est toujours ainsi que
 « cela se passe. Il fut un temps, hélas! où l'on au-
 « rait pu s'observer soi-même, mais vient un jour
 « où c'est trop tard, car est né le malheur. »

Elle s'arrêta comme au sortir d'un rêve; jusque-
 là, sa voix avait été calme, hésitante et cherchant
 ses mots comme si elle se fût parlé à elle-même; elle
 devint tout à coup froide, agressive et dure.

« Je ne puis vous être d'aucun secours, monsieur
 « Bigum, car vous n'êtes pour moi rien de ce que
 « vous désirez être; si cela vous rend malheureux,
 « je vous abandonne à votre malheur; si cela vous
 « fait souffrir, souffrez, il faut bien qu'il y ait des
 « gens qui souffrent. Si, d'un être humain on a fait
 « son dieu et le maître de sa destinée, il faut savoir
 « se plier à la volonté de sa divinité, mais il est tou-
 « jours imprudent de se créer des dieux et de sou-
 « mettre son âme au pouvoir d'une autre puisqu'il
 « y a des dieux qui se refusent à descendre de leur
 « piédestal; mais soyez tranquille, monsieur Bigum,
 « votre dieu est bien petit et bien peu digne d'être
 « adoré, détournez-vous de lui et soyez heureux
 « avec quelque fille du pays. »

En esquissant un sourire elle rentra dans la pièce
 qui donnait sur le jardin et Bigum la suivit d'un
 regard désespéré.

Pendant plus d'un quart d'heure il continua à
 se promener de long en large devant l'escalier; dans
 l'air, vibraient encore les paroles qui avaient été

prononcées et là où elle était passée elle semblait
 avoir laissé son ombre, il lui semblait qu'elle pou-
 vait encore entendre ses prières et que tout n'était
 pas encore irrémédiablement perdu.

Mais la bonne survint qui ramassa toutes les es-
 tampes, les cartons et le tapis — tout. — Il pensa
 alors qu'il pouvait bien s'en aller.

Niels accoudé à la fenêtre d'une mansarde suivait
 des yeux attentivement son précepteur. Il avait en-
 tendu toute la conversation sans en perdre un seul
 mot; sa figure avait pris une expression d'effroi et
 tout son corps était secoué d'un tremblement nerveux.
 C'était la première fois qu'il éprouvait de la peur en
 face de la vie et clairement il venait de comprendre
 que lorsqu'elle a condamné quelqu'un à souffrir,
 non imaginaire, mais bien réelle est cette condam-
 nation; pour subir son supplice on est traîné sur le
 chevalet de torture sans que puisse intervenir au-
 cune intervention miraculeuse comme un brusque
 réveil libérateur d'un cauchemar. Plein d'angoisse
 il comprit tout cela envahi d'une vague vision de
 l'avenir.

L'automne ne fut pas propice à Edèle et l'hiver
 anéantit ce qui lui restait de forces; aussi, à sa ve-
 nue, le printemps ne trouva pas le moindre petit
 germe perdu à réchauffer de sa tiède haleine, il trouva
 seulement un dépérissement que la douceur d'aucune
 chaleur ne pouvait arrêter ou ralentir; il ne put que
 couvrir des rayons de sa vivifiante lumière ce qui

s'appâlissait et envelopper amoureusement de sa caresse parfumée la force vitale à son déclin ainsi que la pourpre du soir qui se traîne languissante derrière le jour mourant.

Ce fut au mois de mai qu'elle mourut, par un jour plein de soleil, un de ces jours où chante sans trêve l'alouette et où le seigle pousse presque à vue d'œil. Au dehors, devant sa fenêtre, les grands cerisiers étaient tout blancs de fleurs. Puis des bouquets de neige, des couronnes de neige, des coupoles, des arcs, des guirlandes, toute une féérique architecture de floraisons blanches sur le fond du ciel d'un bleu très intense. Elle se sentit très faible ce jour-là, mais en même temps comme allégée, très allégée dans sa faiblesse, prévoyant ce qui allait venir puisqu'elle avait fait appeler Bigum dans la matinée pour lui dire adieu.

Le conseiller d'Etat était arrivé à Copenhague et toute l'après-midi le beau vieillard aux cheveux blancs était resté assis au pied de son lit, sa main entre les siennes. Il ne prononçait aucune parole et de temps en temps il remuait sa main qu'elle pressait en levant les yeux et lui adressant un sourire. Son frère restait également auprès d'elle, lui faisant prendre les médicaments et remplissant tous les devoirs de garde-malade. Elle restait immobile, les yeux fermés et de familiers tableaux de la vie de là-bas passaient devant elle; c'étaient les hêtres aux branches basses de « Sorgenfri », l'église rouge de Lyngby se dressant sur ses fondations de pierres sépulcrales et la ville blanche près du petit chemin creux conduisant au lac où les barrières étaient toujours vertes comme si elles avaient été peintes avec de la mousse humide, tout cela se dressait devant elle, d'abord avec une très claire précision,

puis peu à peu s'adouçissant pour à la fin disparaître.

D'autres tableaux surgissaient ensuite. C'était la grande rue à l'heure du coucher du soleil lorsque lentement monte l'ombre sur le mur des maisons, puis ce Copenhague étrange qu'on trouve en arrivant de la campagne, par une matinée. Cela semblait absolument fantastique, cette vie affairée, au milieu du soleil étincelant sur les vitrages et l'odeur de fruits dans les rues; les maisons paraissaient irréelles dans la pleine lumière et sur tout planait un grand silence que ne parvenait pas à troubler le bruit des voitures qui roulaient. C'était ensuite le petit salon confortable et obscur durant les soirs d'automne où l'on était tout habillé pour le théâtre et qu'on attendait que tout le monde soit prêt — le parfum d'encens, le feu de la cheminée illuminant le tapis — les gouttes de pluies qui frappaient contre les vitres — les chevaux qui piaffaient sous la porte cochère — le cri mélancolique du vendeur de moules se perdant au loin dans la rue et puis prochaine, la lumière, la musique et la splendeur du théâtre.

L'après-midi se passait en ce défilé de tableaux.

Dans la chambre se tenaient Niels et sa mère. Niels était à genoux devant le sofa, la figure enfoncée dans le velours brun, la tête dans ses mains; il pleurait et gémissait sans essayer de se maîtriser tout entier à sa douleur. Madame Lyhne se tenait près de lui et sur la table devant elle était un livre de cantiques ouvert à l'endroit des psaumes d'enterrement.

Elle lisait de temps à autre quelques versets, puis se penchait sur son fils pour lui verser des paroles consolatrices et l'exhorter à la résignation;

mais Niels n'avait que faire de consolation et ne pouvait arrêter ni ses larmes ni les prières insensées que lui faisait proférer son désespoir.

Lyhne se montra sur le seuil de la chambre de la malade; il se tenait debout, immobile et regardait d'un air triste. Niels et sa mère se levèrent et avec lui s'approchèrent de sa sœur. Il les tenait tous les deux par la main en s'avançant vers le lit; Edèle leva les yeux, promena son regard sur eux successivement et remua les lèvres comme pour parler. Ensuite Lyhne emmena sa femme vers la fenêtre et ils s'assirent côte à côte; pendant ce temps Niels s'était jeté à genoux au pied du lit. Doucement il pleurait et les mains jointes il priait avec ferveur, dans un sourd murmure continu et plein de passion; il disait à Dieu qu'il voulait espérer encore : « Je ne te laisse pas, Seigneur, je ne te laisse pas avant que tu n'aies dit oui; il ne faut pas que tu nous l'enlèves, car tu sais combien nous l'aimons; il ne le faut pas, il ne le faut pas. Oh! non! je ne peux pas dire : « Que ta volonté soit faite », car tu veux la faire mourir, mais ne fais pas cela, laisse-la vivre, je te remercierai, je t'obéirai, je me ferai l'esclave de tes moindres désirs; oh! je serais si bon, jamais je ne t'offenserais si tu la laissais vivre.

« Ecoute! mon Dieu! arrête, arrête, et guéris-la avant qu'il ne soit trop tard... je ferai... je ferai... oh! que puis-je donc t'offrir... je te remercierai et jamais je ne t'oublierai... Mais écoute-moi donc! tu vois bien qu'elle meurt, tu vois bien qu'elle meurt, oh! écarte ta main, écarte-la... Non, je ne puis pas la perdre, ô mon Dieu... je ne puis pas, laisse-la vivre, ne le veux-tu pas?... Dis, ne veux-tu pas?... Oh! tu es bien injuste. »

Dehors, devant la fenêtre les blanches fleurs rougissaient comme des roses dans la lumière du soleil couchant; en cintres étagés s'élevaient les floraisons légères, formant une citadelle de roses, un autel de roses; à travers les voûtes aériennes, le ciel d'un bleu de soir bleuissait crépusculant dans la chambre, tandis que des lumières dorées et des étincelles d'or aux reflets de pourpre sortaient en rayons d'auréole de toutes les guirlandes des lignes flottantes de ce temple de fleurs.

Blanche et calme sur son lit était Edèle, tenant la main du vieillard entre les siennes. Lentement elle expirait sa vie souffle à souffle; de moins en moins se soulevait sa poitrine et de plus en plus lourdes devenaient ses paupières.

« Saluez Copenhague », fut son dernier et faible murmure.

Mais son dernier adieu, nul ne l'entendit car il ne franchit pas ses lèvres, ce ne fut qu'un soupir; c'était son adieu à Lui, le grand artiste qu'en secret elle avait aimé de tout son être mais pour qui elle n'avait rien été si ce n'est un simple nom connu de ses oreilles, une figure étrangère au milieu de la foule nombreuse de ses admirateurs.

Et en un bleuâtre crépuscule disparut la lumière; ses mains agonisantes desserrèrent leur étreinte. Les ombres grandirent, celles du soir avec celles de la mort. Le conseiller d'Etat se pencha sur la couchette, prit le pouls, attendant la fin et lorsque se fut éteinte la dernière lueur de vie et que se fut calmée la dernière vague de sang, à ses lèvres il porta la main pâle d'Edèle et murmura :

« Pauvre petite Edèle. »

CHAPITRE IV

Il en est parmi les hommes qui acceptent leur malheur et vaillamment le subissent; il y a des natures fortes qui prennent dans le faix à supporter conscience de leur force, mais il en est d'autres qui n'ont point l'âme aussi bien trempée et qui tout entiers se laissent aller à leur douleur; ces hommes-là ressemblent aux malades qui s'abandonnent à la maladie, la douleur les pénètre comme la maladie s'infiltré dans toutes les cellules d'un organisme pour s'absorber en elles, se transformer au cours de la lutte engagée et enfin disparaître lorsqu'est arrivée la guérison complète. Par d'autres encore, la douleur est considérée comme une violence dont ils sont les victimes, une chose barbare que jamais ils ne peuvent regarder comme une épreuve, un châtiement ou même comme une simple conséquence de leur destinée. C'est pour eux un acte tyrannique, le fait de quelque haine qui les poursuit et dans leur cœur reste toujours le fer qui l'a blessé.

En général, un deuil n'est pas pour les enfants ce que celui de sa tante était pour Niels Lyhne. C'est que dans la ferveur de sa prière, il s'était trouvé pour ainsi dire face à face avec son dieu, c'est qu'il s'était traîné sur les genoux jusqu'au pied de son trône, c'est que dans son cœur avait vécu l'espoir un peu tremblant cependant malgré la si complète certitude née de sa confiance inébranlable en la toute-puissance de sa prière, triomphatrice certaine

pour la réalisation de tous ses vœux et malgré tout cela il avait été obligé de se redresser, de quitter la poussière et de s'en aller, avec au cœur une amère déception. Sa foi tout entière avait été impuissante à faire descendre du ciel le miracle, aucun dieu n'avait répondu à son appel et inexorable, la mort était venue chercher sa proie et rien n'avait pu l'arrêter dans son élan par-dessus la barrière de prières qu'il avait élevée vers le ciel. Une voix qui naguère parlait dans son âme maintenant s'était tue. Sa foi qui en un essor aveugle s'était élancée contre les portes des cieux, maintenant était retombée les ailes fracassées sur la tombe d'Edèle.

Jusqu'à ce jour sa croyance avait été inaltérable; il avait eu cette foi droite et simple, puérile un peu, qui d'ordinaire est la foi de l'enfance. Ce n'est pas en le dieu dont l'Être subtil et compliqué est décrit dans les livres d'étude que croient les enfants; c'est plutôt par le dieu de l'Ancien Testament qu'est requise leur foi, ce dieu qui enveloppait Adam et Eve de tant d'amour et pour qui l'espèce humaine tout entière, rois, prophètes et pharaons ne sont que des enfants sages ou désobéissants, ce dieu au courroux redoutable, ce père qui s'irrite parfois en de terribles colères de géant et dont le cœur charitable aussi est empli d'une bonté géante. Ce dieu avait créé la vie à qui pour compagne immédiate il avait donné la mort, il avait submergé la terre sous les célestes eaux, puis il avait au milieu du tonnerre dicté sa loi, trop lourde hélas pour la race qu'il avait enfantée; aussi plus tard au temps de l'impérial Auguste, il avait pris en pitié ses enfants et par son ordre son fils avait subi le dernier supplice pour que, malgré la transgression de la loi, le salut restât encore possible. C'est à ce dieu qui toujours

répond par un miracle que s'adressent dans leurs prières les enfants. Mais un jour vient à la fin où ils comprennent que le tremblement de terre qui ébranla Golgotha et fit s'ouvrir les portes des tombeaux, fut pour la terre la dernière manifestation divine et à partir de ce moment où s'est déchiré le voile gardant le Saint des Saints, leur apparaît le règne du divin Jésus et dès lors pour eux la prière n'est plus la même chose.

Niels cependant n'en était pas encore arrivé là. D'une âme très crédule, il avait suivi Jésus descendu sur la terre pour l'accomplissement de sa mission; mais cette absolue soumission à la volonté paternelle, cette si profonde humilité et ces si humaines souffrances, tout cachait à Niels la divinité de Jésus; pour Niels, Jésus était seulement l'esclave du paternel vouloir, le simple fils de Dieu et non le Dieu lui-même; c'était pour cela que la prière de Niels s'était élevée vers Dieu le Père et c'est ce Dieu qui l'avait délaissé en proie au plus amer tourment. Dieu s'était détourné de lui; de son côté ne pouvait-il se détourner de Dieu? Dieu avait été sourd, ne pouvait-il rester muet? pour un Dieu qui n'avait point de charité, il n'était pas forcé d'avoir de l'adoration, et il se révoltait, chassant Dieu de son cœur. Le jour de l'enterrement d'Edèle, plein de mépris il frappa du pied la terre chaque fois que le pasteur prononça le nom du Seigneur et chaque fois que dans ses lectures ou dans une conversation il rencontrait ce nom, son front d'enfant se plissait d'un air de révolte.

Le soir, lorsque sonnait l'heure du coucher, une étrange sensation de grandeur délaissée s'emparait de son âme à la pensée qu'à cette heure montait vers le Seigneur l'universelle prière et que tous, enfants et hommes, avaient en s'endormant ce nom au bout

des lèvres ; unique il était à ne pas joindre ses mains et à ne pas faire offrande de sa vénération. Le ciel, lui, ne le protégeait pas, sur lui nul ange ne veillait ; seul et sans défense il errait sur les eaux aux murmures étranges des ténèbres et la solitude l'enveloppait de ses ondes dont de plus en plus s'élargissait le cercle ; mais il restait rebelle à la prière, et même aux moments douloureux jusqu'aux larmes, il n'appelait jamais à lui l'aide divine.

Toute la journée s'était passée ainsi et il s'affranchissait de la manière de voir que l'éducation lui avait faite pour laisser aller sa sympathie aux hommes qui s'étaient épuisés en récriminations contre l'âpre destinée. Dans les livres qu'il avait lus ou ceux dont on lui avait parlé s'avançaient Dieu et les siens — peuples et idées — en une marche triomphale jamais interrompue ; et il avait lui-même pris part à ces triomphes, séduit par l'attirante idée de compter parmi les fières légions des vainqueurs ; car la victoire n'est-elle donc pas toujours une chose juste ? le vainqueur n'est-il donc pas toujours un libérateur, un annonciateur avec au poing la flamme éblouissante ?

Mais maintenant, en lui s'étaient tues les louanges, à ses lèvres ne venait plus une parole ; sa pensée était celle des vaincus, le cœur des opprimés battait dans sa poitrine et lui était née la croyance que ce qui se courbe n'est pas forcément le mal, même si l'on admet que le bien soit en ce qui triomphe ; il était même persuadé que le vaincu était meilleur, car il sentait que le paraît plus de grandeur et pour lui n'était que tyrannie et violence, la force du vainqueur. Il se déclarait l'adversaire de Dieu, mais il se révoltait comme un vassal qui prend les armes contre son légitime seigneur. Car

encore subsistait en lui un peu de foi et à la proscrire toute étaient impuissantes ses révoltes. Son professeur, Monsieur Bigum, n'était pas un homme capable d'aider une âme à revenir en arrière. Au contraire, sa philosophie toute faite de sensations, et qui lui permettait d'être ravi et enthousiasmé par tous les différents aspects d'une même chose qu'il voyait un jour d'une façon, le lendemain d'une autre, faisait danser tous les dogmes devant ses élèves. En somme, c'était encore un chrétien, et si on avait pu lui faire expliquer clairement ce qu'était pour lui l'absolu dans tout le contingent, certainement il aurait répondu que c'était la doctrine de l'église évangélique et luthérienne ou, du moins, que c'était bien elle qui s'en approchait le plus. Il n'avait aucune disposition à pousser ses élèves dans la voie au tracé sévère de la foi de l'Eglise, il était peu porté à leur crier à chaque pas que la moindre déviation en dehors des bornes établies était marcher dans le mensonge et les ténèbres de la perdition de son âme et vers l'Enfer ; l'inflexibilité passionnée de l'orthodoxie pour les arguties pointilleuses au sujet d'un point misérable lui manquait totalement. Il faut dire aussi que sa religion était composée de quelque chose d'artistiquement supérieur comme l'est en général la religion d'hommes doués de tel talent, toujours tentés d'ajouter à leur foi quelque harmonie et qui, souvent, se laissent aller à d'instinctives adaptations compliquées, poussés par leur naturel besoin de mettre absolument en toutes choses leur personnalité joint à celui, plus impérieux encore, d'entendre le bruit des ailes de leur propre génie, quelle que soit la sphère de leur vol.

Les gens de tel caractère ne guident pas leurs élè-

ves ; mais dans leur façon d'enseigner, il y a une telle ampleur, une multiplicité si variée, que lorsque la confusion ne trouble pas l'élève, son indépendance s'accroît considérablement et le pousse à se créer une opinion personnelle, car jamais l'enfant ne peut se satisfaire de quelque chose de vague et mal défini. Voilà pourquoi leur instinct qui les pousse vers la précision, les fait toujours réclamer ou un oui ou un non catégoriques, une affirmation ou une négation qui leur permette d'avancer, soit dans le chemin de la haine, soit dans celui de l'amour.

Comme on peut le voir, Bigum n'avait pas cette autorité ferme et inébranlable, seule capable de faire revenir Niels par ses indications et ses constantes affirmations. Tel un cheval prenant le mors aux dents, Niels s'emportait séduit par chaque chemin nouveau qui s'offrait à lui avec sa chance de s'évader de tout ce qui, jusque-là, avait été ses sentiments et ses pensées. C'était une sensation toute neuve de sa force que de voir de ses propres yeux et de choisir de son propre cœur, d'assister à sa propre création et d'écouter surgir dans son âme tout un monde de choses nouvelles ; tant de côtés divers jusqu'alors inaperçus de son être propre se rangeaient si merveilleusement dans un ensemble de sûre raison ! C'était un temps de découvertes pleines d'intérêt où pas à pas il se découvrait lui-même avec une légère angoisse mêlée à l'incertain triomphe d'un bonheur encore vague. Pour la première fois, il s'apercevait de sa non ressemblance avec les autres ; en lui s'éveillait une pudeur d'âme qui le rendait réservé, sobre de paroles et embarrassé. Toutes les questions suscitaient son incrédulité, et des allusions à ses facultés les plus intimes naissaient à propos de tout ce que l'on disait ; ayant appris à lire en lui-même, il

s'était persuadé que tout le monde aussi pouvait lire ce qu'il portait écrit dans son âme et il évitait les grandes personnes pour errer dans une complète solitude. Tout à coup, tous les hommes lui étaient devenus importuns. Il avait pour eux un sentiment mêlé d'un peu d'hostilité comme on peut en avoir pour des êtres d'une autre race, et de sa solitude il commençait à les regarder en face, les observant avec méfiance et portant sur eux des jugements. Autrefois les noms de père, mère, pasteur, meunier, n'avaient pour lui besoin de nulle explication ; ces noms lui cachaient complètement la personne désignée. Le pasteur était le pasteur, et il n'y avait rien à ajouter à ce sujet. Mais maintenant il s'apercevait que le pasteur était un petit bonhomme d'humeur joviale qui, chez lui, se faisait aussi calme et pacifique que possible pour ne pas se faire remarquer par sa femme et qui, lorsqu'il était hors de chez lui, arrivait, en causant, à se griser d'indépendance et de turbulente soif de liberté comme pour oublier le joug de sa maison.

Voilà ce qu'était devenu le pasteur.

Quant à Monsieur Bigum, Niels l'avait vu prêt à tout sacrifier pour l'Amour d'Edèle, il l'avait entendu se parjurer lui-même et parjurer son âme au long de cette heure de passion dans le jardin ; cependant, cela ne l'empêchait pas à l'heure actuelle de ne pas tarir sur le calme olympien de l'homme philosophe en face des vagues tourbillons et des mirages chatoyants nés de la poussière terrestre. Quel douloureux mépris cette scène n'éveillait-elle pas chez le jeune garçon, et combien ne lui rendait-elle pas le doute vigilant et obstiné. C'est qu'il ne savait pas encore que ce que Monsieur Bigum couvrait de noms méprisants à l'égard des autres hommes, était bien

autrement baptisé lorsqu'il s'agissait de lui-même, et que son « calme olympien », en face des mobiles des actes des hommes, n'était que le dédaigneux sourire d'un titan, dont l'âme encore est emplie de désirs de titans et de passions de demi-dieu.

CHAPITRE V

Six mois environ après la mort d'Edèle, une des cousines de Lyhne perdit son mari, le fabricant de poteries, Refstrup, dont les affaires n'avaient jamais été prospères et qui avaient encore périclité par suite de sa longue maladie. Sa veuve se trouva dans une situation voisine de la misère et pour elle, sept enfants étaient une trop lourde charge. Les deux plus jeunes ainsi que l'aîné qui travaillait à la fabrique restèrent avec elle tandis que les autres furent recueillis par des parents. Les Lyhne se chargèrent d'Erik, le cadet, qui était alors âgé de quatorze ans et boursier au lycée de la ville ; il devint l'élève de Monsieur Bigum en compagnie de Niels et de Fri-thiof Petersen, le fils du pasteur.

C'était un peu contre son gré qu'on faisait poursuivre ses études à ce garçon qui voulait être sculpteur. Son père avait déclaré que c'était une mauvaise plaisanterie, mais Lyhne, au contraire, ne s'opposait nullement à le voir entrer dans cette voie, étant convaincu du talent de l'enfant. Il désirait cependant que tout d'abord il passât son baccalauréat qui, quoi qu'il pût arriver, pourrait lui être utile ; d'ailleurs il pensait qu'une éducation classique est sinon indispensable pour un sculpteur, du moins très à recommander. Les choses en restaient là pour le moment et Erik devait se contenter d'admirer la collection, il est vrai assez importante de bonnes estampes et de

jolis bronzes, qui se trouvaient à Lonborggaard ; il y avait là des œuvres véritablement sérieuses pour quelqu'un qui n'avait vu que l'informe collection léguée à la bibliothèque départementale par un tourneur, assurément plus maniaque que véritable connaisseur d'art. Erik se mit bientôt à travailler avec le crayon et la spatule. L'artiste qui faisait sur lui le plus d'impression était Guido Reni qui, il est vrai, avait à cette époque un nom plus grand que celui de Raphaël et des peintres les plus illustres. Peut-être n'y a-t-il rien qui ouvre davantage de jeunes yeux aux beautés d'une œuvre d'art que l'assurance absolue de sentir leur admiration partagée et consacrée par les suffrages les plus autorisés.

Andrea del Sarto, Parmegianino et Luini qui devaient plus tard avoir sur lui une si grande influence lorsque ses études auraient permis l'éclosion de son talent, le laissaient jusque-là assez indifférent, tandis que la vigueur de Tintoretto et l'amertume de Salvator Rosa et de Carravagio l'enthousiasmaient ; ceci prouvait une fois de plus que la douceur dans l'art n'a aucune saveur pour les tout jeunes artistes et que le miniaturiste le plus gracieux a commencé par marcher sur les traces de Buonarrotti et que le poète lyrique le plus tendre a fait sa première traversée sur le vaisseau aux voiles noires sur le sang de la tragédie.

Cependant ces travaux artistiques n'étaient encore pour lui que de simples jeux un peu supérieurs seulement aux autres jeux et il n'éprouvait pas plus de fierté d'une tête bien modelée ou d'un cheval habilement taillé dans le bois, que d'avoir atteint d'une pierre la girouette de l'église ou d'avoir accompli à la nage le double trajet de Sonderhagen sans prendre de repos. Ces jeux lui étaient familiers comme

tous ceux où il s'agissait d'adresse, de force ou d'endurance et où il fallait une main sûre et un œil exercé ; cela lui plaisait plus que les jeux de Niels et de Frithiof où l'imagination jouait le premier rôle et où l'action et l'heureuse façon dont elle se terminait, tout était le fruit de l'imagination. Bientôt arriva le moment où ils cessèrent leurs amusements habituels pour suivre Erik. Les romans furent mis de côté et le conte interminable se termina d'assez violente façon au cours d'un dernier rendez-vous secret qu'ils se donnèrent au grenier. Sur la tombe, qu'ils se hâtèrent de recouvrir de terre s'établit un profond silence parce qu'ils n'aimaient pas à en causer avec Erik ; ils avaient senti dès les premiers jours de leur amitié qu'il se moquerait d'eux et de leur conte, ils craignaient d'avoir honte et de subir à leurs propres yeux un certain abaissement. En effet, Erik, affranchi de tout ce que l'on nomme rêverie, exaltation ou penchant vers le fantastique, les effrayait. Son admirable santé d'adolescent lui donnait cette raison claire et pratique qui le faisait aussi impitoyable et aussi prêt à la moquerie devant les imperfections morales que le sont d'ordinaire les enfants en présence des infirmités physiques ; Niels et Frithiof éprouvaient en sa présence une sorte de crainte, se transformaient sous son influence, reniant leurs anciennes affections et mettant un voile sur celles très nombreuses encore qu'ils conservaient.

Niels surtout se hâta de supprimer en lui tout ce qui n'était pas du monde d'Erik et, avec la ferveur ardente d'un renégat, il plaisantait et ridiculisait Frithiof dont la nature moins prompte et plus attachée à ses habitudes ne pouvait pas ainsi d'un coup oublier l'ancien pour le nouveau. Ce qui poussait surtout Niels dans cette transformation qu'après tout il ne

faisait qu'à contre cœur, était la jalousie, car dès le premier jour il s'était épris d'Erik, dont le caractère froid et réservé ne s'abandonnait pas, restait toujours un peu dédaigneux, consentant seulement à se laisser aimer. Y a-t-il dans la vie sentimentale quelque chose de plus tendre, de plus noble et de plus intime à la fois, que l'amour passionné, cependant très pur d'un garçon pour un autre ? Un amour qui jamais ne se dévoile, n'ose se montrer en aucune caresse, aucun regard ou aucune parole, un amour à la vue perçante qui regrette amèrement toute imperfection chez la personne aimée et qui n'est que soupirante admiration, apportant l'oubli de soi-même, en même temps que fierté, humilité et limpide bonheur.

Erik ne resta qu'une année ou une année et demie à Lonborggaard, car, profitant d'un voyage à Copenhague, Lyhne avait vu un des plus célèbres sculpteurs et lui avait montré les esquisses du jeune garçon. Mikkelsen, le sculpteur, avait déclaré que ces esquisses dénotaient un certain talent; il avait ajouté que les études n'étaient que du temps perdu et que point n'était besoin d'une si complète éducation classique pour vêtir d'un nom grec la nudité d'un marbre. A la suite de cette visite, il fut décidé qu'Erik partirait immédiatement pour entrer à l'Académie et travailler dans l'atelier de Mikkelsen.

Durant la dernière après-midi qu'ils devaient passer ensemble, Niels et Erik étaient dans leur chambre à l'étage supérieur; Niels regardait des images dans une vulgaire publication illustrée, tandis qu'Erik était plongé dans le catalogue de Spengler, contenant l'explication détaillée des peintures de Christiansborg. Il avait bien souvent feuilleté ce livre, essayant de se faire une idée des tableaux par

leur naïve description, désireux jusqu'à souffrir réellement du désir de voir tout cet art et tous ces chefs-d'œuvre, de jouir de ses propres yeux de toutes ces merveilles et de contempler toute cette splendeur de lignes et de couleurs de façon à ce que cette splendeur put prendre place dans son admiration et devenir en quelque sorte son bien propre.

Combien de fois ne lui était-il pas arrivé de fermer ce livre, fatigué de regarder fixement dans le brouillard des mots qui flottaient fantastiques, qui refusaient de se fixer et de revêtir une forme, ne voulant rien évoquer mais seulement ondoyer et glisser en une variation vague et confuse, dans un glissement, un ondoisement, un léger enfuement.

Mais l'aujourd'hui changeait tout cela, aujourd'hui le faisait certain que les mots ne seraient bientôt plus des ombres d'un pays de rêve et il se sentait d'une inouïe richesse par toutes les promesses du livre; aujourd'hui, comme cela n'était jamais arrivé auparavant, des tableaux se formaient en un lointain scintillement, étant pareils à des soleils aux couleurs éblouissantes aperçus à travers un brouillard doré aux miroitances d'or.

— « Que regardes-tu là ? » demanda-t-il à Niels.

Niels lui montra dans son livre Lassen le héros du Deux Avril.

— « Qu'il est laid ! » s'écria Erik.

— « Laid ! mais c'est un héros ! Diras-tu que celui-là aussi est laid ? dit Niels en feuilletant son livre, il montra quelques pages en arrière le portrait d'un grand poète.

— « Oh ! il est d'une laideur horrible ! affirma Erik en faisant une grimace épouvantable. Est-ce une forme de nez cela ? et cette bouche et les yeux

et ces lamentables mèches qui pendent autour de sa tête ?

Niels vit tout à coup la laideur de son poète et il resta sans parler, car jamais ne lui était venue à l'esprit l'idée que ce qui est grand n'est pas toujours revêtu de formes belles.

— « Tiens ! dit Erik, en refermant son Spengler, il ne faut pas que j'oublie de te donner la clef de la cabine.

Niels fit un mouvement de mélancolique refus, mais Erik, malgré lui, lui suspendit au cou une petite clef de cadenas passée à un large ruban de Baratte.

Allons-nous là-bas ? demanda-t-il, et ils sortirent. Ils rencontrèrent Frithiof sur la lisière du jardin ; il était étendu par terre et mangeait des groseilles vertes ; il avait les yeux pleins de larmes à la pensée de la séparation ; il était d'ailleurs vexé qu'ils ne fussent pas venus le chercher plus tôt ; il avait cependant l'habitude de venir sans qu'on vint le chercher, mais dans un jour comme celui-là il estimait qu'il était besoin d'une invitation formelle. Silencieusement, il leur tendit une poignée de fruits verts, mais comme en dîner on leur avait servi les plats qu'ils aimaient le mieux, ils n'avaient à cette heure envie de rien.

— « Elles sont âpres », dit Erik, avec une horrible grimace.

— « Ces choses-là sont malsaines », ajouta Niels, en montrant d'un œil dédaigneux les baies offertes. « Comment peux-tu manger cela ? Jette ces « horreurs par terre et descendons à la cabine » et, comme il avait les mains dans ses poches, d'un mouvement de menton il montra la clef qui pendait au ruban passé à son cou.

Ils s'en allèrent tous trois de compagnie.

Cette fameuse cabine était un vieux rouf de navire

peint en vert et autrefois acheté dans une adjudication d'épaves.

Cette cabine était placée sur la côte près du golfe et l'on s'en était servi pour remiser le matériel lors de la construction de la digue, mais à l'heure actuelle elle ne servait plus à rien et les jeunes gens s'en étaient emparé pour y cacher leurs bateaux, leurs arcs, leurs perches à sauter et tous leurs objets précieux, c'était surtout commode pour cacher les choses défendues et cependant si nécessaires, de la poudre, du tabac et des allumettes. Niels ouvrit la porte de la cabine avec une sorte de sombre solennité et tous trois se mirent à la recherche de ce qui leur appartenait dans les recoins obscurs des compartiments vides.

— Savez-vous ce que je vais faire, dit Erik, la tête enfouie dans l'obscurité d'un recoin : « Je vais faire sauter mon bateau. »

— Le mien sautera aussi et aussi celui de Frithiof, continua Niels, qui accompagna ses paroles d'un geste solennel de la main comme pour consacrer un sacrifice.

— Le mien ! oh non ! je t'en supplie, s'écria Frithiof ; que nous resterait-il donc lorsque Erik sera parti ?

— C'est vrai, tu as raison, dit Niels en se détournant avec mépris.

Frithiof éprouvait une certaine gêne, mais lorsque ses deux camarades furent partis, il déménagea son navire pour le mettre en une cachette plus sûre.

Ils eurent bientôt fait de mettre de la poudre dans un nid de calfatage sur leurs bateaux, ils placèrent ensuite les mèches, fixèrent les voiles, allumèrent les mèches et rapidement s'éloignèrent. Ils couraient le long de la plage, faisant des gestes aux hommes

d'équillage, expliquant à haute voix les virements de bord des bâtiments, commentant leurs mouvements comme s'ils résultaient d'ordres savants et hardis des capitaines. Mais il arriva que les vaisseaux accostèrent à la pointe de terre sans que se fût produite l'explosion attendue et c'est alors que Frithiof eut l'occasion d'offrir généreusement la doublure de sa casquette pour fabriquer de nouvelles mèches qui ne pourraient manquer d'être meilleures que les autres. Toutes voiles dehors, les navires se dirigèrent vers les rochers de Sjelland, telles les lourdes frégates de l'Anglais s'avancant en tanguant dans un cercle infranchissable, tandis qu'argentée l'écume bouillonnait sous les noirs éperons et que les canons emplissaient l'air de leur fracas aigu. De plus en plus proches devenaient les lueurs rouges et bleues, étincelantes comme l'or des galions en gerbes de plusieurs brasses de hauteur ; la multitude de voiles grises cachaient l'horizon, la fumée de poudre roulait en nuages blancs et chassait comme un brouillard couvrant le rayonnant éclat des vagues lumineuses ; tout à coup le pont du navire d'Erik sauta avec un bruit sourd ; les étoupes prirent feu, une lueur rouge jaillit et les flammes rapidement couvrirent le long des haubans et des vergues, gagnant peu à peu les attaches des voiles, couvrant de longs éclairs la toile qui en brûlant se tordait, grésillante, et s'envolait au loin sur la mer en grands lambeaux noirs. Le drapeau danois flottait encore au grêle bout du mât qui se perdait dans les nuages, la corde du pavillon était brûlée et il battait furieusement comme si, prêt pour la bataille, il agitait ses ailes rouges ; enfin, la flamme l'enveloppa en un dernier embrasement et le gouvernail brisé, sans pilote, noir de fumée, le navire s'en alla à la dérive comme un

corps sans vie, sans volonté, jouet des vents et des lames du rivage.

Le navire de Niels ne voulut pas périr ainsi ; la poudre s'était bien allumée, des nuages de fumée en étaient bien sortis, mais cela avait été tout et ce n'était pas assez.

« Holà ! matelots ! cria Niels de l'extrémité de la pointe de terre, aux canons ! braquez les canons de tribord sur les écoutilles de derrière et envoyez toute la bordée ! »

En même temps il se baissait pour ramasser une pierre.

— « Bien ! Bien ! Feu ! » Et la pierre quitta sa main ; Erik et Frithiof s'empressèrent de l'aider et la carcasse fut bientôt brisée comme l'était le navire d'Erik. Ils opérèrent le sauvetage des débris, car ils devaient les brûler sur un bûcher. Avec les restes des navires et du varech séché et des herbes fanées, ils eurent rapidement fait un bûcher qui se mit à fumer en épais torrents, et les petits silex mêlés au varech craquaient et éclataient dans le rouge brasier.

Les trois compagnons restèrent assis quelques instants autour du bûcher, mais tout à coup Niels, le visage toujours sombre, se leva, courut à la cabine chercher tous les objets qui lui appartenaient, les mit en miettes et jeta le tout au feu. Erik, à son tour, s'en fut chercher ce qu'il possédait, et Frithiof lui-même sacrifia une partie de son bien ; les flammes montèrent au-dessus du bûcher du sacrifice, elles s'élevaient même si haut qu'Erik fit observer qu'on pouvait peut-être apercevoir les flammes au loin dans les champs, et il se mit à étouffer le feu avec du varech mouillé ; Niels, au contraire, restait immobile, suivant d'un triste regard fixe la fumée qui s'allongeait le long de la plage.

Frithiof se tenait un peu en arrière, fredonnant un chant héroïque qu'il accompagnait de temps en temps de magnifiques accords qu'il tirait des cordes d'une harpe invisible, comme un troubadour.

Le bûcher s'éteignit enfin, et Erik, en compagnie de Frithiof, prit le chemin de la maison, tandis que Niels restait pour fermer la cabine. Après cette opération, il jeta vers ses camarades un méfiant regard, et lança au loin dans le golfe la clef et le ruban. Erik avait tourné la tête à cet instant ; il vit les objets disparaître dans la mer, mais il se détourna et se mit à lutter de vitesse avec Frithiof. Erik partit le jour suivant.

Les premiers jours, il fut beaucoup regretté, et même amèrement regretté, car toutes choses venaient en quelque sorte de s'arrêter pour les deux qui restaient ; peu à peu leur existence s'était formée avec la certitude qu'ils étaient trois pour la vivre. Tous trois ils formaient une société, c'était la diversité, la variété, tandis qu'à deux ce n'était que la solitude, une chose insupportable.

Que pouvaient-ils faire à deux ?

A deux, pouvaient-ils tirer à la cible, pouvaient-ils jouer à la halle ? Il est vrai qu'ils pouvaient être Vendredi et Robinson Crusoë, mais personne n'était là pour jouer le rôle des sauvages.

Et quels dimanches à passer ! Niels était tellement dégoûté de l'existence, qu'il commença d'abord à repasser toute sa géographie et même à augmenter, à l'aide du grand atlas de Monsieur Bigum, ses connaissances en cette matière, bien au-delà de la moyenne nécessaire. Ensuite, il se mit à lire la Bible d'un bout à l'autre et à tenir un journal ; pendant ce temps Frithiof, complètement livré à lui-même,

cherchait d'humiliantes consolations en jouant avec ses sœurs.

Peu à peu, le passé devenait plus lointain, et le regret s'adoucissait. Parfois cependant, durant les calmessoirées, lorsque la lueur du crépuscule brillait sur les murs de la chambre solitaire, que se taisait le cri monotone et lointain du coucou rendant plus complète et plus profonde la solitude, en ces moments-là surgissait de nouveau le regret, apportant dans tout l'être l'anéantissement, infiltrant sa mollesse dans toute l'âme ; mais la souffrance avait disparu, car si vaguement apparaissait ce regret, il pesait si légèrement qu'il avait cette enveloppante douceur de la douleur qui s'apaise.

Il en était de même dans leurs lettres.

Au début, elles étaient remplies de plaintes, de questions et de désirs, mais exprimés pêle-mêle dans une suite incohérente ; peu à peu cependant, leurs lettres devinrent plus longues, plus recherchées, elles étaient pleines de récits, et à cette heure elles étaient du plus pur style, et entre les lignes était visible une certaine joie d'être capables d'écrire aussi bien.

Et grâce à cet état de choses, beaucoup de pensées, qui n'avaient pas osé se montrer pendant qu'Erik était là, commençaient de nouveau à percer.

L'imagination laissait tomber ses fleurs resplendissantes à travers la lenteur calme de la vie dénuée d'événements ; l'âme vivait en une atmosphère de rêves, et cet air l'excitait et la consumait de parfums de vie et de subtils poisons d'attrayants projets d'existence cachés en ses torpeurs.

Ainsi grandissait Niels ; et l'argile molle de son enfance subissait toutes les influences, car pour l'enfance tout a son importance, aussi bien le monde

réel que le monde de rêves, autant les choses certaines que les choses douteuses, tout cela trace une suite de lignes légères mais fermes, dont les unes doivent être élargies et approfondies, tandis que d'autres doivent être adoucies et effacées.

CHAPITRE VI

Niels Lyhne, étudiant ; — Madame Boye, Frithiof Petersen, — Madame Boye. C'était Erik qui faisait les présentations, et cela se passait dans l'atelier de Mikkelsen. Cet atelier, une grande pièce très claire, où l'on foulait la terre battue, et qui avait une hauteur de plafond de douze aunes, possédait, d'un côté, deux portes de sortie, et d'autres portes étaient pratiquées dans le mur opposé, pour communiquer avec les petits ateliers de derrière. Une poussière d'argile, de gypse et de marbre recouvrait tout d'un voile gris ; cette poussière faisait ressembler à de la ficelle, les fils d'araignées suspendus au plafond, et avait tracé sur les grands vitrages de nombreux sillages, il y en avait dans les yeux, dans la bouche et le nez, dans le creux des muscles, les boucles de cheveux et les draperies, de tout un chaos de moulages qui donnaient l'impression d'un bas-relief représentant la destruction de Jérusalem. Pêle-mêle cela s'étalait autour de la chambre sur de longues étagères, et la poussière avait recouvert d'une couche plus grise que l'olivier gris les arbres de laurier plantés dans d'énormes caisses dans le coin, derrière la porte. Erik était debout au milieu de l'atelier, et faisait du modelage, il était vêtu d'une blouse et avait posé sur ses cheveux noirs légèrement frisés un bonnet de papier ; sa moustache avait poussé depuis leur séparation, et il avait l'air très mâle à côté de ses amis, encore pâles de la fatigue de l'exa-

men, et qui paraissaient si sages et si fraîchement débarqués de leur province dans leurs vêtements trop neufs, avec leurs cheveux coupés trop ras, sous leurs casquettes trop grandes. Un peu plus loin que le chevalet d'Erik, Madame Boye était assise sur une chaise de bois basse, au dossier élevé; elle tenait un livre à couverture élégante dans une main, tandis que de l'autre elle pétrissait une petite boule d'argile. Madame Boye était petite, presque trop petite même; elle paraissait brune avec des yeux brun clair; son teint blanc prenait dans les ombres des courbes du visage des tons mats et dorés, qui s'harmonisaient avec l'éclat de ses cheveux, dont la couleur sombre revêtait à la lumière des nuances de sombre blond ardent.

A l'arrivée de Niels et de Frithiof, elle se mit à rire d'un rire enfantin et sans contrainte, elle riait longuement d'un rire joyeux et sonore; dans ses yeux, brillait le franc regard d'un enfant et librement un sourire juvénile errait sur les plis de sa bouche, rendue plus enfantine encore par la brièveté de sa lèvre supérieure, qui laissait presque toujours apercevoir des dents blanches comme du lait dans sa bouche toujours entr'ouverte.

Madame Boye n'était cependant pas une enfant.

Avait-elle passé la trentaine? La forme pleine de son menton affirmait le contraire, tout comme la couleur purpurine de sa lèvre inférieure; l'exubérance de ses formes potelées et fermes était soulignée par une étroite robe bleu foncé, collante comme l'est le corsage d'une amazone, à la taille, à la poitrine et aux bras. Elle portait autour du cou un fichu de soie de pourpre sombre retombant sur les épaules, en plis nombreux, et dont les bouts disparaissaient dans le décolletage en pointe de la robe; dans ses

cheveux étaient piqués des œillets de même couleur que le fichu.

— Je crains que nous soyons venus vous interrompre au milieu d'une lecture agréable, dit Frithiof en jetant un coup d'œil sur le livre à l'élégante couverture.

— Pas du tout, oh! certes non, mais pas le moins du monde, nous venions justement de nous quereller à propos de notre dernière lecture, répondit Madame Boye en regardant Frithiof, avec de grands yeux impossibles à éviter. Monsieur Refstrup est un idéaliste très convaincu dans tous les arts, et je trouve cela très ennuyeux, cette formule de la réalité brutale qui doit être purifiée, éclairée, pour renaître, enfin je ne sais quoi, pour en arriver à la fin, à ce qu'il n'en reste plus rien du tout. Tenez, faites-moi le plaisir de regarder cette bacchante de Mikkelsen, que le sourd Traffellini est en train de copier; si j'avais à en parler dans un catalogue explicatif, eh bien! Dieu du ciel, je dirais: n° 77, jeune fille en costume négligé, debout, pensive sur ses jambes, et ne sachant que faire d'une grappe de raisin, tandis qu'elle devrait écraser cette grappe, et si j'avais quelque chose à ajouter, je dirais que le jus rouge devrait lui couler sur la poitrine; eh bien! en somme, n'ai-je pas raison? Et dans un enthousiasme enfantin, elle saisit Frithiof par sa manche, et c'est juste si elle ne se prit pas à le secouer.

— Mais oui, acquiesça Frithiof, mais certainement, . . . c'est bien aussi ce que je pense, cela manque de la fraîche vérité dépouillée d'artifice.

Cela manque totalement de naturel, et pourquoi donc ne pouvons-nous être naturels? Mais je le sais parfaitement; c'est seulement le courage qui nous manque. Ni les artistes, ni les poètes n'ont le cou-

rage d'être des hommes simplement véritables. Shakespeare en avait, lui, du courage !

— Oui ! cela, vous le savez bien, dit Erik derrière sa maquette, Shakespeare est un poète trop troublant, il dérouta notre pensée, il me semble qu'il vous fait entrer dans un tourbillon, si bien qu'à la fin on ne sait plus ce qu'il y a ou ce qu'il n'y a pas.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, riposta Frithiof d'un air de reproche mais avec un indulgent sourire, et il ajouta : « Je ne peux cependant pas, après tout, appeler le superbe génie du grand poète anglais un simple courage d'artiste, seulement sûr et conscient de lui-même.

— Vous ne le pouvez pas ? Oh ! mon Dieu, que vous êtes amusant, et elle se mit à rire à gorge déployée, puis elle se leva et traversa l'atelier. Elle se retourna et étendit sa main vers Frithiof et s'écria : « Dieu vous bénisse, » et le fou rire la faisait se courber presque jusqu'à terre.

Frithiof était sur le point de se fâcher, mais il était bien gênant de se retirer en colère ; en somme, il avait eu bien raison en disant ce qu'il avait dit, puis Madame Boye était si jolie ! Il resta donc à sa place et causa avec Erik, essayant de mettre dans sa voix une expression de pressante excuse à l'adresse de Madame Boye.

Pendant ce temps, Madame Boye errait à l'autre bout de l'atelier avec un petit fredonnement distrait qui tantôt s'élevait en quelques trilles claires, pareilles à des rires, tantôt nageait dans un solennel récitatif. Sur une grande caisse de bois il y avait une tête de jeune Auguste qu'elle se mit à épousseter et un morceau d'argile lui tombant sous la main, elle en fit une moustache et une barbiche pour la tête, et eussit des anneaux qu'elle lui mit aux oreilles. Pen-

dant que Madame Boye était occupée à ce travail, Niels s'était approché d'elle, sous prétexte de regarder les étagères où se trouvaient des moulages.

Elle n'avait pas encore tourné les yeux de son côté, et cependant il fallait bien qu'elle se fût aperçue qu'il était près d'elle, car sans regarder derrière elle, elle étendit la main vers lui en lui faisant signe d'aller chercher le chapeau d'Erik. Niels lui remit le chapeau dans sa main toujours étendue ; elle le prit et en coiffa la tête d'Auguste.

— « Mon vieux Shakespeare ! dit-elle en caressant « le buste ainsi travesti, et en lui tapant sur la joue, « mon vieux gamin stupide qui ne savait pas ce que « tu faisais ! Tu jouais avec ta plume, tout simple- « ment, et c'est ainsi que surgissait une figure « d'Hamlet, toi tu n'y pensais pas, c'est vrai que tu « faisais cela ? »

Elle redressa un peu le chapeau, et d'un maternel mouvement laissa glisser sa main sur le front comme pour relever les cheveux et laisser voir les tempes.

— « Tu étais un heureux vieillard malgré tout ; « ah ! vieux gamin de poète, c'est toi qui n'avais pas « de malchance, parce qu'en somme — n'êtes-vous « pas de mon avis, Monsieur Lyhne — on peut dire « que malgré tout, comme homme de lettres, ce Sha- « kespeare avait une certaine chance.

— Oui c'est à dire que j'ai bien mon opinion personnelle sur cet homme, répondit Niels, un peu vexé et rougissant.

— Ah ! mon Dieu ! vous aussi, vous avez une opinion personnelle sur Shakespeare ! Alors quelle est votre opinion ? Êtes-vous de notre opinion ou de l'opinion opposée ? Et elle se campa en souriant à côté du buste, dont elle caressait la nuque de sa main.

— « Je ne saurais vous dire si l'opinion qu'il vous
« étonne de me voir posséder est assez heureuse
« pour avoir quelque importance en coïncidant avec
« la vôtre, mais je crois bien qu'elle vous est favo-
« rable, à vous et à votre protégé; dans tous les cas
« je suis persuadé que Shakespeare était parfaite-
« ment conscient de ses pensées qu'il a pesées avant
« d'oser les mettre à exécution. Souvent son audace
« a agi dans le doute et ce doute est encore visible,
« souvent aussi son audace ne l'a conduit qu'à mi-
« chemin et de nouveaux caractères lui ont servi à
« couvrir ce qu'il craignait de laisser en l'état pri-
« mitif. »

Il continuait de la sorte. Pendant qu'il parlait, Madame Boye paraissait de plus en plus inquiète, elle regardait éternelle de côté et d'autre et impatientement jouait avec ses doigts, tandis qu'une expression de tristesse qui se changea en une véritable souffrance assombrissait son visage.

Enfin elle ne put se contenir plus longtemps.

— « N'oubliez pas ce que vous vouliez dire, dit-elle, mais je vous en prie, Monsieur Lyhne, ne faites pas ce mouvement avec votre main, on dirait que vous arrachez des dents. Ne faites plus ce mouvement et ne vous laissez pas embarrasser, je redeviens attentive... d'ailleurs, je suis entièrement de votre avis.

— « Bien, mais alors ce n'est pas la peine de discuter davantage.

— « Pourquoi donc ?

— « Parce que simplement, si nous sommes d'accord...

— « C'est bien vrai, puisque nous sommes d'accord. »

Ni l'un ni l'autre n'avaient cherché à mettre un

sens particulier dans ces derniers mots, mais ils les avaient prononcés avec un accent étrange comme si là-dessous il voulait cacher tout un monde d'allusions; ils se jetèrent un regard avec aux lèvres un sourire d'intelligence — reste visible de l'éclair d'expression qui venait de briller — et tous deux cherchaient avec une légère irritation de la lenteur de leur compréhension ce que l'autre avait bien voulu dire.

Ils s'approchèrent des autres et Madame Boye se rassit sur sa chaise basse.

Erik et Frithiof avaient causé ensemble jusqu'à n'avoir plus rien à se dire et ils étaient heureux de la présence d'autres interlocuteurs. Frithiof s'approcha immédiatement de Madame Boye avec des airs aimables; Erik se tenait un peu à l'écart avec la réserve de celui qui fait les honneurs de chez lui.

— « Si j'étais curieux », dit Frithiof, « je vous demanderais le titre du livre au sujet duquel vous discutiez avec Refstrup lors de notre arrivée. »

— Vous demandez ? dit madame Boye.

— Je demande...

— Ergo ?

— Ergo ? répondit Frithiof en faisant une humble révérence expectante.

Madame Boye tenait son livre à la main et s'écria en une solennelle déclaration : C'est « Helge ». Le Helge de Oehlenschläger.

— Très bien; et quel chant ?

— Celui où l'ondine visite le roi Helge.

— Et ensuite quels vers ?

— C'était ceux où Tangkjær est couchée à côté de Helge et que celui-ci ne pouvant maîtriser sa curiosité se détourne et aperçoit :

« Aux bras ronds et blancs
 La plus grande beauté de la terre,
 Dormant à ses côtés ;
 Disparu le noir corsage,
 Cachant les charmes de la femme ;
 Réseau d'argent léger, flottant
 Voile les membres délicieux »

.....

« Et voilà tout ce qu'on nous montre des charmes
 « de l'ondine et c'est cela qui ne me satisfait pas. Je
 « désirerais un tableau ardent et voluptueux, je
 « voudrais voir là quelque chose de beau, d'éblouis-
 « sant à en perdre haleine. Je voudrais pouvoir
 « pénétrer tous les secrets de la singulière beauté
 « d'un tel corps d'ondine et je vous prie, en quoi
 « m'intéressent des bras blancs et des membres
 « délicieux sous leur voile de tulle. »

« Mais mon Dieu ! elle devrait être nue comme
 « une vague, en elle devrait revivre la sauvage
 « beauté de l'Océan, sur sa peau aurait dû luire
 « la phosphorescence d'une mer estivale et pareille
 « à une sombre forêt de varech aurait dû s'agiter
 « le désordre de sa chevelure ! n'est-ce pas ?

— « Les mille reflets de l'eau devraient miroiter
 « dans ses yeux ; nacrée, sa poitrine devrait avoir
 « la fraîcheur voluptueuse d'une source et sur ses
 « formes, les ondes devraient couler en ruisselant ;
 « son baiser devrait avoir la force attirante du
 « Maëlstrom et l'étreinte de ses bras la mollesse
 « brisante de l'écume. »

Elle s'était très échauffée en parlant et elle était maintenant debout, toute émue encore de ses paroles et jetant sur ses auditeurs de grands yeux d'enfant interrogateurs. Mais personne ne répondait. Niels très rouge, rougissait de plus en plus. Erik

était très embarrassé, mais Frithiof tout emporté par son admiration, la regardait fixement en un complet ravissement et cependant parmi les trois jeunes gens, c'était lui qui comprenait le moins toute l'admirable beauté qui se cachait derrière les paroles qu'elle venait de prononcer.

C'est à peine si quelques semaines s'étaient écoulées que Niels et Frithiof étaient devenus des hôtes aussi assidus de la maison de Madame Boye que l'était déjà Erik Refstrup. Sans compter la nièce au teint pâle de Madame Boye, ils rencontraient chez elle une foule de jeunes gens, des poètes, des peintres, des acteurs et des architectes futurs, tous plus artistes par leur jeunesse que par leur talent, mais tous également pleins d'espérance et de courage, avides de lutte et très faciles à enthousiasmer. Parmi eux se trouvaient bien aussi quelques-uns de ces rêveurs calmes qui bêlent mélancoliquement vers un idéal disparu avec l'époque qui l'avait vu naître ; mais la plupart étaient imbus de ce qui représentait alors les idées nouvelles, ils étaient ivres des neuves théories, fous de la puissance de la nouveauté et éblouis de sa clarté d'aurore. Ils étaient jeunes, jeunes jusqu'à l'excès, jeunes jusqu'à la rage et peut-être l'étaient-ils surtout parce que dans le tréfonds de leur âme couvait un désir instinctif et indéfinissable qu'ils étaient forcés de faire taire, un désir que leur jeunesse était impuissante à calmer, un désir immense comme une idée nouvelle, avec une étreinte universelle, d'une puissance irrésistible, portant partout son radieux flambeau.

Cependant le triomphe habitait en ces jeunes âmes avec leur foi en la clarté des grandes lumières de la pensée et vivait en elles une espérance immense tout comme existe des mers immenses ; comme sur

des ailes d'aigles, les portait l'enthousiasme et d'altiers courages indomptables gonflaient leurs cœurs. Il est vrai que plus tard la vie viendrait à bout de tout cela et ferait taire la plupart de ces choses ; la prudence en détruirait une partie, la lâcheté emporterait le reste, mais qu'importe ? Le temps, vécu dans la juste voie, renaît-il dans le mal ? Quelque chose de cette vie d'autrefois peut-elle se ternir ? Une seule heure de l'ancienne existence peut-elle s'effacer ? Pour Niels, le monde changea complètement d'aspect en ce moment. Le fait d'entendre ses pensées les plus secrètes et les plus vagues clairement exprimées par de nombreuses bouches et de voir nettement ses opinions extraordinaires et étranges qui, pour lui-même, n'étaient qu'un paysage obscur aux contours perdus dans le brouillard, avec des profondeurs insondables et des sons silencieux ; ce paysage dès lors lui apparaissait, le voile enlevé, avec des couleurs crues, brutales et claires comme le grand jour ; tous les détails se présentaient à lui comme des routes nombreuses envahies d'une foule de promeneurs ; il était singulièrement fantastique de voir tous ses rêves changés en complète réalité. Il n'était donc plus un puéril roi solitaire, régnant sur des pays d'idéale conquête, maintenant il était un homme parmi les hommes, un soldat au service de l'idée, au service des idées nouvelles. Il tenait une épée dans sa main et il suivait un drapeau. C'était un temps bien singulier avec son abondante moisson de promesses ; très étrangement il entendait bourdonner à ses oreilles le vague murmure de son âme secrète vibrant dans l'air de la réalité comme le son d'agressives trompettes, comme de retentissants coups de massue contre des murs de temples, comme le sifflement des pierres lancées par

David contre le front de Goliath, comme des fanfares annonciatrices de certaines victoires. Il était comme quelqu'un qui s'entend lui-même parler en une langue étrangère, avec une clarté confuse et une assez grande difficulté de ce qui est cependant son être le plus profond et le plus intime. Ce n'était seulement pas des lèvres de son actuelle génération que sortait la lettre du nouvel Évangile « dissoudre et faire renaître » ; il y avait aussi des gens plus âgés, des hommes au nom presque célèbre qui n'étaient pas aveugles à la splendeur des idées nouvelles ; même c'étaient ceux-là dont le verbe avait le plus de majesté, dont les vues revêtaient plus de solennité ; c'est que ceux-là avaient à leur suite des siècles disparus, en eux vivait l'histoire, l'histoire du monde, l'histoire du génie de l'humanité, l'Odyssée de l'idéale vie. Dans leur jeunesse, ces hommes-là avaient éprouvé les mêmes enthousiasmes que ceux qui étaient jeunes à cette heure ; ils avaient en plein jour combattu pour les idées qui, certes, les animaient encore, mais aujourd'hui, après avoir entendu le solitaire écho de leur propre voix sonner comme un cri dans le désert, leur bouche était restée muette.

Mais la jeunesse savait seulement que ces hommes avaient parlé, elle oubliait que leur voix s'était faite silencieuse et, toute prête, elle était à leur offrir des couronnes de laurier et des palmes de martyr, tant elle avait soif de cette admiration qui pour elle était le bonheur.

Et ceux qui étaient l'objet de cette admiration ne refusaient pas cette apothéose tardive ; en toute sincérité au contraire, ils ceignaient les couronnes et se complaisaient en l'intérieure vision de leur élévation dans l'histoire future ; de leur passé, ils effaçaient les faits peu héroïques, arrangeaient leur

légende et par de nouvelles déclamations redonnaient la vie à leurs anciennes convictions refroidies par le temps contempteur.

A Copenhague, la famille de Niels Lyhne et surtout celle du vieux conseiller d'Etat étaient assez mécontentes de la fréquentation du jeune étudiant ; leur mécontentement ne venait pas tant de le voir lancé dans les idées nouvelles que de le voir s'entourer de jeunes gens dont quelques-uns pensaient que les cheveux longs, de grandes bottes de chasse et une certaine négligence dans la tenue étaient indispensables à la genèse des idées, et bien que Niels ne tombât pas complètement dans ces exagérations, il était assez désagréable pour ses parents de le rencontrer parmi des jeunes gens qui se faisaient ainsi remarquer et il leur était pénible que leurs connaissances le vissent en telle compagnie.

Malgré tout, cela n'était que chose pardonnable à côté de ses fréquentes visites à Madame Boye et ses sorties au théâtre en sa compagnie et celle de sa nièce au teint pâle ; certes, l'on avait aucun reproche à adresser à la conduite de Madame Boye.

Et cependant l'on jasait sur la dame assez communément.

Elle appartenait à une excellente famille, la famille Konneroy qui était une des plus vieilles et des plus élégantes familles patriciennes de toute la ville. Elle avait cependant rompu avec eux. Les uns disaient que la cause de cette rupture était un de ses frères

qui s'était mal conduit et qu'on avait fait partir pour les colonies ; dans tous les cas, toutes relations avaient cessé entre eux et tout bas l'on murmurait que le vieux Konneroy l'avait maudite et qu'à la suite de cette scène, il avait eu une attaque terrible de son asthme printanier.

Tout ceci s'était passé depuis la mort de son mari ; Monsieur Boye avait été pharmacien, avec le titre d'assessor pharmacien et le grade de chevalier. Il mourut à l'âge de soixante ans, laissant une fortune de un tonneau et demi d'or. On croyait savoir qu'ils avaient vécu assez unis. Aux premiers jours de leur mariage, pendant trois ans, le mari vieillissant avait été très amoureux de sa femme ; plus tard ils avaient vécu très séparés l'un de l'autre, lui, occupé de son jardin, s'appliquant à soutenir sa réputation de bel esprit dans les cercles d'hommes, elle, occupée par le théâtre, la musique de romance et la poésie allemande.

Il ne tarda pas à mourir.

Après son deuil obligatoire d'une année, la veuve partit pour l'Italie et vécut là-bas quelques années, séjournant surtout à Rome. On disait qu'elle avait fumé de l'opium dans un cercle français et sur elle courait aussi la légende qu'elle avait posé pour une statue de la même façon que Pauline Borghèse ; il y avait encore l'histoire de ce petit prince russe qui s'était brûlé la cervelle lors de son séjour à Naples, et qui cependant ne le fit pas à cause d'elle. Mais ce qui était bien vrai, c'est que les artistes allemands ne se lassaient pas de lui donner des sérénades et il était vrai aussi qu'un matin elle s'était assise sur les marches d'une église de la Via Sixtine, habillée en paysanne albanaise et qu'un artiste récemment arrivé dans la ville, l'avait engagée comme modèle ;

elle devait poser avec une urne sur la tête en tenant un petit garçon par la main. Il y avait chez elle, accroché au mur, un tableau représentant cela. Au cours de son voyage, en revenant d'Italie, elle rencontra un de ses compatriotes, habile et célèbre critique dont le rêve avait été d'être poète. On le disait être une nature négative, sceptique, un homme qui fouaillait durement et impitoyablement ses confrères et parce qu'il était pour lui-même dur et impitoyable, il croyait sa brutalité suffisamment justifiée. Mais malgré tout, il n'était pas complètement ce qu'on faisait de lui, il n'était pas si désagréablement entier qu'on le disait et pas aussi irréductible dans ses idées qui ne respectaient rien qu'il le paraissait ; il était certes toujours parti en guerre contre les tendances idéalistes de son temps qu'il blâmait à toute occasion et cependant il avait quelque sympathie pour les choses idéales, les choses de rêve, éthérées, mystiques, d'un bleu lointain, pour les choses élevées, inexplicables, brillantes et éphémères et il n'éprouvait pas le même sentiment pour les aspirations plus terre à terre en faveur desquelles cependant il luttait et en lesquelles il avait mis sa foi la plus complète.

Presque malgré lui, ils'éprit de Madame Boye, mais aucun aveu ne sortit de ses lèvres, car il ne s'agissait pas d'un amour juvénile, franc et empli d'espoir. Il l'aimait comme une créature d'une race différente, plus fine et plus heureuse que la sienne, et c'est ce qui faisait que dans son amour vivait une amertume, une instinctive rancune contre tout ce qui formait en elle la finesse de sa race.

Avec des yeux hostilement jaloux, il regardait ses penchants, ses opinions, ses goûts et ses idées sur la vie et employant toutes ses armes, avec une élo-

quence élégante, une logique cruelle, une rude autorité et aussi une raquerie tout empreinte de pitié il gagna la bataille pour lui et pour ses idées. Mais lorsqu'enfin triompha la vérité et que Madame Boye fut devenue semblable à lui, il s'aperçut alors que son triomphe avait été trop complet et qu'il l'avait aimée avec ses illusions et ses préjugés, ses rêves et ses défauts et non pas telle qu'elle était à l'heure présente. Peu satisfait de lui même, d'elle et de tout ici-bas, il partit et resta longtemps absent ; c'était juste au moment où elle avait commencé à l'aimer.

Naturellement le monde pouvait beaucoup ajouter à ces relations et le monde ne se gênait pas pour le faire. La conseillère d'Etat en parlait ainsi qu'une vertu vieillie parle des jeunes fautes mais Niels écoutait tout cela d'un air qui froissait et épouvantait la conseillère d'Etat ; il en vint même à riposter directement et à parler hautement de la tyrannie de la société et de la liberté de l'individu, de la droiture plébéienne de la foule et de la noblesse de la passion.

A partir de ce jour, il ne vint plus que rarement chez ses parents assez inquiets et Madame Boye le voyait d'autant plus souvent.

CHAPITRE VII

C'était par un soir de printemps ; le soleil très bas à l'horizon baignait la pièce de rayons rougeoyants. Du haut des remparts un moulin projetait les ombres de ses ailes sur les murs et sur les vitres de la chambre, faisant avec monotonie alterner l'ombre et la clarté, un intervalle d'obscurité pour deux temps de lumière. Niels Lyhne assis près de la fenêtre regardait d'un œil fixe les nuages lumineux à travers le feuillage vert sombre des ormes des remparts.

Il venait de faire une promenade au dehors de la ville ; il avait marché sous les hêtres aux jeunes pousses, le long des champs de seigle verdoyant, autour des jardins émaillés de fleurs multicolores et jamais la lumière ne lui avait apparu plus radieuse ni l'air plus léger, le ciel aussi bleu, le Sund aussi poli, ni les femmes d'une si étrange beauté. En chantant il s'était avancé dans les sentiers des bois ; d'abord, de son chant, avaient disparu les paroles, le rythme ensuite s'était lui-même ralenti jusqu'à ce que sa voix aussi finit par s'éteindre et le calme l'avait envahi comme un étourdissement ; ses yeux s'étaient fermés et cependant il s'était senti aspirer la lumière ruisse-lant le long de ses nerfs ; chaque fois que se soulevait sa poitrine, l'air avec sa fraîcheur enivrante chassait de plus en plus violemment dans ses veines tremblantes de faiblesse son sang tout remué. La sensation lui était venue que tout ce qui, en une palpitante fécondité, allait autour de lui naître et éclore à la

vie printanière, cherchait mystérieusement à s'unir en lui en un grand cri terrible et ce cri l'avait attiré, il avait prêté l'oreille jusqu'à ce que pour ses sens tout se fût changé confusément en un brûlant désir.

A cette heure, où il était assis près de la fenêtre s'éveillait à nouveau son désir. Ce désir languissait vers mille rêves aux légers frissons, vers des tableaux aux fraîcheurs délicates — c'étaient des couleurs apâlies, des parfums fugitifs et de lointaines musiques, sur d'argentines cordes tendues d'angoisse jusqu'à se rompre ; puis c'était le silence, le silence dans tout son cœur, et les vagues aériennes n'apportaient l'épave d'aucun son ; tout reposait en un calme de mort, dans le silencieux flamboiement du soleil rouge, parmi l'enveloppante suavité des parfums tièdes. Pas encore écloso était son désir mais cependant peu à peu il s'avavançait en glissant et s'emparait de lui lorsque tout à coup il s'en délivra et reprit conscience de lui-même.

Il était las de lui-même, fatigué de ses froides pensées et de ses rêves cérébraux. La vie était-elle un poème ? Certes, non ! et quand on n'en faisait qu'un sujet de poésie au lieu de la vivre, oh ! quelle écorce vide implacablement c'était ! Cette chasse à son « Etre » où l'on observe soigneusement ses propres traces et où par conséquent on tourne dans un cercle ; on feint de se jeter dans le torrent de l'existence et en même temps on jette sa ligne pour se prendre soi-même en quelque curieux déguisement ! Ah ! si la vie voulait de lui ! la vie, avec l'amour et la passion ! de façon à ce qu'il ne puisse pas en faire un sujet de poésie mais qu'elle et lui fussent la poésie même ! Involontairement, sa main se leva, repoussante ; c'est qu'au fond, il avait peur de cette force qu'on appelle la passion ; cet ouragan dont les tourbillons

emportaient comme des feuilles sèches les usages, les respects et les lois l'effrayait. Pour lui, n'avait aucun attrait cette flamme bruyante qui se perd en sa propre fumée ; son désir était de se consumer lentement. Et cependant elle était si misérable cette mesquine vie, ces ondes toujours calmes avec la côte en vue, qu'il souhaitait alors une vie pleine d'agitations et de tempêtes ; ah ! s'il savait seulement ! toutes voiles dehors il pourrait voguer vers les mers tropicales de la vie ! adieu alors aux jours s'écoulant goutte à goutte, adieu aux instants rares de bonheur et bon voyage aussi aux pâles sensations nécessiteuses du manteau poétique pour se parer de quelque éclat ; et bon voyage encore aux tièdes sensations qu'il faut abriter sous des rêves pleins de chaleur et qui meurent glacées malgré tout ; ah ! qu'elles partent n'importe où ! car a sonné le départ pour le rivage où les sensations, comme en une forêt vierge les lianes luxuriantes, enserrant toutes les fibres du cœur ; une liane peut se sécher, car vingt nouvelles se mettent à fleurir et chaque branche en fleurs supporte cent bourgeons.

Ah ! si cela était réel !

Son désir exténuait son âme torturée.

Il avait besoin de société ; mais il était probable qu'Erik n'était pas chez lui ; il avait vu Frithiof dans la matinée et l'heure était trop avancée pour aller au théâtre. Il se décida cependant à sortir et tristement il se mit à errer dans les rues.

Il pensa que Madame Boye pouvait être chez elle ; ce n'était pourtant pas un de ses jours de réception et il commençait à être tard, mais dans tous les cas il se dit qu'il pouvait bien essayer de se présenter chez elle.

Justement il rencontra Madame Boye, elle était

seule ; l'air du printemps l'avait fatiguée et au lieu d'accompagner sa nièce diner en ville elle avait préférés'étendre sur un sofa et lire Heine en buvant du thé un peu fort comme elle l'aimait.

Quand Niels entra, les vers commençaient à lui devenir fastidieux et elle avait envie de jouer au loto ; ils se mirent donc à jouer.

— « Quinze, vingt, soixante-dix-sept » toute une longue suite de nombres et l'on n'entendait que le bruit des petits numéros de bois dans le sac et un énervant roulement de billes sur le plancher dans l'appartement de l'étage au-dessus.

« Ce n'est pas amusant », dit Madame Boye lorsqu'après avoir joué un certain temps ils n'eurent pu faire une seule quine ; quoi ? Non, dit-elle comme se parlant à elle-même et hochant la tête avec désespoir...

Alors, à quel jeu pourrions-nous bien jouer ?

Elle joignit les mains devant elle, sur les cartons numérotés et jeta sur Niels un désespéré regard interrogateur. Mais Niels n'avait aucune idée.

— « Et surtout ne parlez pas de musique », dit-elle et elle courba sa tête sur ses mains dont elle promena à plusieurs reprises les doigts sur les lèvres.

« C'est l'existence la plus abominable qu'on puisse rêver, dit-elle en levant les yeux. Il est impossible d'éprouver la moindre sensation et les quelques miettes que dédaigne la vie suffiront-elles à garder nos veilles ? Eh bien ? n'êtes-vous pas de mon avis ?

— Mais si, certainement ; ce qu'il y a de mieux, j'en suis sûr est de faire comme le calife des Mille et une Nuits. Avec la robe de chambre que vous portez, si vous vous mettiez autour de la tête plusieurs

pièces d'étoffe blanche et si je vous empruntais votre grand châle de l'Inde, nous pourrions fort bien passer pour deux marchands de Mossul.

— Et si nous étions deux pauvres marchands, que ferions-nous ?

— Nous descendrions jusqu'au pont et pour vingt pièces d'or nous louerions un bateau avec lequel nous mettrions à la voile pour remonter le sombre fleuve.

— Plus loin que la Sablonnière ?

— Oui et à notre mât nous aurions des lanternes de couleur.

— « Comme Ganem, l'esclave d'amour ! Ah ! que je reconnais toutes les idées que vous exposez ! « c'est bien d'un homme cet empressement furieux « à construire tout de suite une mise en scène et « toute une série de situations en négligeant toute-« fois la chose elle-même au profit de toutes ces « affaires secondaires. N'avez-vous jamais remarqué « que nous autres, femmes, nous n'avons pas une « imagination aussi riche que celle des hommes. La « vertu de quelque leurre consolant ne nous permet « pas de jouir ainsi imaginativement en tenant éloi-« gnée notre passion. La réalité est seule réelle et « l'imagination est une chose bien misérable ! Oui, « à mon âge, on peut parfois se contenter de la pau-« vre comédie de l'illusion, mais jamais, vous « m'entendez bien, jamais il ne devrait en être « ainsi. »

Fatiguée, elle s'arrangea sur le sofa dans une position moitié couchée, moitié assise ; elle appuya son menton sur sa main, son coude reposant sur un des coussins du sofa. Son regard rêveur errait dans la pièce et elle paraissait complètement absorbée en de tristes pensées.

Niels aussi se taisait et il se fit un grand silence. Le canari sautillait sans trêve, et l'on entendait le tic-tac de la pendule dans le silence qui devenait de plus en plus intense ; tout-à-coup une corde du piano resté ouvert se détendit avec un petit bruit sec en une note qui vibra, perdue, pour mourir en le doux murmure du silence.

Telle qu'elle était en ce moment, elle paraissait très jeune sous la discrète lueur jaune de la lampe qui l'éclairait de la tête aux pieds ; son cou charmant dans sa robustesse et son bonnet « Charlotte Corday » de dame ancienne faisaient un ravissant contraste avec ses yeux fidèles et naïfs et sa bouche très petite ouverte sur des dents blanches comme du lait.

Niels la contemplait avec admiration.

— « Que c'est étrange, dit-elle, de languir ainsi d'un idéal désir ! » et elle adressa un lent regard d'adieu à sa rêverie, faisant face à nouveau à la réalité. — « Oh ! que souvent j'aspire après ce que j'étais, ce que j'étais autrefois lorsque j'étais encore jeune, fille, et cet autrefois, je le chéris comme quelqu'un de mon intimité la plus profonde et qui aurait partagé ma vie, mon bonheur, tout mon être et qui s'est enfui malgré mon inouï vouloir de le garder. Oh ! le temps de bonheur que c'était !... Vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'est de délicatesse et d'amour la vie d'une jeune fille au moment de sa première et virginale passion. La musique seule pourrait dire cela, mais figurez-vous une fête dans un château de fée, où l'air brille comme de l'argent rose. Tout est empli de fleurs aux couleurs fraîches et changeantes, entre elles lentement ces fleurs se prêtent leurs parures et tout là-dedans sonne en une fanfare triomphale et

« discrète et les souhaits devinés étincellent en rougissant tel un vin mystique emplissant de délicates coupes de rêve ; tout cela vibre en odeurs épanouies et de nombreux parfums à travers les salles tombent comme un brouillard.

« Les larmes viennent à songer à cela et même en pensant qu'un miracle me rendrait ce que j'ai perdu, je n'aurais plus le courage de vivre et je me laisserais choir comme un éléphant dont la fanfaisie serait de danser sur un fil d'araignée !

— Mais non ! mais ce n'est pas du tout cela s'écria Niels et sa voix se mit à trembler ; « c'est maintenant que vous pouvez aimer d'un amour bien plus délicat et bien plus éthéré que celui dont la jeune fille était capable ! »

— « Éthéré ! oh ! si vous saviez ma haine pour l'amour éthéré ; ce sont seulement d'artificielles fleurs qui poussent sur le terrain d'un tel amour ! et même elles ne poussent même pas, c'est dans la tête qu'on les cueille après être nées dans le cœur puisque le cœur est incapable de fleurir lui-même. Ce que j'envie précisément chez la jeune fille, c'est que chez elle tout est naturel ; elle ne verse pas dans la coupe de son amour l'artificiel parfum de l'imagination.

« Ne croyez pas que parce que son amour est fait de tableaux imaginatifs aux épais ombrages, tableaux à perte de vue, vagues dans leur immensité luxuriante, ne croyez pas que pour cela elle attache plus de prix à ces tableaux qu'à la terre sur laquelle elle marche ; ce sont tous ses sens, son instinct, toutes ses facultés, qui cherchent l'amour partout et toujours, sans jamais se lasser. Elle n'éprouve pas la moindre jouissance cérébrale de ces rêves qui ne lui apportent même pas l'apaise-

« ment ; c'est le contraire de tout cela ; ce que veut
 « la jeune fille, c'est la réalité car souvent son pen-
 « chant pour la réalité la fait devenir d'un cynisme
 « inconscient et candide.

« Vous ne vous doutez pas, par exemple, de la
 « jouissance enivrante que peut éprouver une jeune
 « fille à respirer en secret l'odeur de la fumée de
 « tabac dont sont imprégnés les vêtements de son
 « aimé ; mille fois elle préfère cela à toutes les
 « ardeurs brûlantes de l'imagination ; moi, je mé-
 « prise l'imagination. Qu'est-ce en effet ? lorsque
 « l'être tout entier languit vers le cœur d'un homme,
 « de se voir enfermé dans l'antichambre glacée de
 « l'imagination !

« Et cependant il arrive souvent, oui bien souvent
 « il arrive que nous sommes forcés d'accepter que
 « celui que nous aimons nous travestisse selon les
 « caprices de son imagination ; on nous entoure la
 « tête d'une auréole, on nous attache des ailes aux
 « épaules, on nous enveloppe d'une draperie semée
 « d'étoiles et on nous trouve seulement dignes d'être
 « aimées lorsque nous nous promenons dans tous
 « ces accoutrements de mascarade sous lesquels il
 « n'en est aucune parmi nous qui puisse rester tout
 « à fait elle-même, car pour cela nous sommes trop
 « parées et l'on nous tourne la tête en se proster-
 « nant dans la poussière à nos genoux et en nous
 « adorant lorsqu'il serait si facile de nous prendre
 « telles que nous sommes, en se contentant après
 « de nous aimer. »

Niels éprouvait un très grand embarras ; il avait ramassé le mouchoir que Madame Boye avait laissé tomber et il se grisait du parfum qu'il exhalait ; il ne s'attendait pas du tout au regard impatientement interrogateur qu'elle lui jeta juste au moment où il

était absorbé entièrement dans la contemplation de la main de la dame ; il parvint cependant à répondre que, pour lui, c'était la plus grande preuve de l'amour de l'homme, ce fait — pour n'être pas forcé de s'avouer à soi-même aimer un être humain avec une si indicible profondeur — d'être obligé d'entourer cet être d'une auréole divine.

— « Eh bien ! mais c'est justement là ce qui nous choque », dit Madame Boye, « car nous sommes assez divines telles que nous sommes ».

Niels sourit de très engageante façon.

— « Mais ce n'est pas la peine de sourire ainsi, car ce n'est pas une plaisanterie. C'est au contraire très sérieux ; à la fin du compte, cette adoration n'est qu'une fanatique tyrannie qui veut nous forcer à répondre à l'idéal de l'homme. Allons, allons, tranchez un talon, coupez un doigt de pied, détruisez, supprimez, puisque tout ce qui ne vient pas à votre idéal doit être anéanti, ou tout au moins étouffé, toléré par quelque volontaire oubli, privé de toute vie expansive ; mais en revanche, ce que nous n'avons pas ou ce qui ne nous est pas personnel, doit être développé, à outrance et porté jusques aux nues, s'épanouir et, même en admettant que ce soit notre don le plus riche, devenir la pierre de fondement sur laquelle est bâti l'amour de l'homme. J'appelle cela violer notre nature, j'appelle cela de l'artificialité. L'amour de l'homme nous fait violence et nous nous courbons sous le joug, et même celles qui ne sont aimées de personne se courbent aussi, tant notre faiblesse est pitoyable ! »

Elle se leva à demi et jeta à Niels un regard menaçant.

« Oh ! si j'étais belle, admirablement belle, plus
 « belle que n'a jamais été la plus belle des femmes.
 « si belle qu'à ma vue les hommes soient saisis d'un
 « amour inextinguible et plein d'angoisse et qu'ils
 « en soient frappés comme d'un sortilège ; oh ! alors
 « je les forcerais à m'adorer par la toute-puissance
 « de ma beauté, et ce n'est pas leur habituel idéal
 « exigu que je leur ferais adorer, c'est ma propre
 « personne, telle que je suis des pieds à la tête,
 « moi-même pouce par pouce dans les coins et
 « recoins de mon être, ma nature entière souffle à
 « souffle. »

Madame Boye s'était complètement levée et Niels songea à se retirer, mais dans sa tête tournaient beaucoup de phrases hardies qu'il n'osait cependant pas prononcer. Enfin, il se décida à lui prendre la main et y déposa un baiser pendant que Madame Boye lui tendait l'autre à baiser aussi ; cela fait, il ne lui resta plus qu'à dire bonsoir.

Voilà Niels Lyhne devenu amoureux de Madame Boye et il était plein de joie de cet amour.

En retournant chez lui, il repassa dans les mêmes rues qu'il avait suivies quelques heures auparavant l'âme maussade, et il lui semblait qu'il y avait longtemps, très longtemps qu'il n'avait passé par là. Sa démarche et toute sa personne avaient pris une belle assurance et il s'avancait d'un pas calme et mesuré ; en boutonnant ses gants, il était encore sous l'impression qu'un grand changement venait de s'opérer en lui et il avait la sensation vaguement consciente que le soin qu'il mettait à boutonner ses gants venait de cette métamorphose.

Ses pensées l'absorbaient trop pour lui permettre de dormir, aussi il monta sur les remparts. Là, il se prit à songer ; il se sentait extraordinairement calme

et ce calme l'étonnait ; cependant il n'était pas bien sûr de ce calme apparent qui lui semblait dans le tréfonds de lui-même sans cesse bouillonner doucement ; cela vivait, fermentait et grandissait lointainement, lointainement. Il était comme dans l'attente d'une chose promise par le lointain, comme attiré par une musique éloignée qui lentement devait se rapprocher sonore et retentissante pour éclater en furieux mugissements ; les tourbillons de cette musique s'empareraient de lui, l'envelopperaient, et comment résisterait-il ? que deviendrait-il ? il serait comme un fleuve qui se heurte contre des brisants, et ensuite?...

Pour le moment régnait la tranquillité et sans cette lueur tremblotante au lointain, tout était paix et clarté.

Il aimait et à lui-même, tout haut, il se disait son amour. Sans cesse, il se le redisait. Ces mots qui voulaient tout dire avaient un son de si étrange élévation ! Ils voulaient dire qu'il n'était plus le prisonnier à la discrétion des fantastiques influences de son enfance, qu'il n'était plus le jouet de désirs sans but et de rêves obscurs ! Ils voulaient dire qu'il s'était évadé de ce pays des Elfes où avait grandi son enfance, qu'il avait fui ces Elfes qui s'étaient emparé de lui, l'avaient enlacé de leurs milliers de bras, fermant ses yeux de leurs cent mains, qu'il s'était échappé de leurs griffes pour se reconquérir lui-même ; il pouvait maintenant se retourner vers ce pays ; celui-ci pouvait le requérir de l'attrance de ses regards muets ; il pouvait agiter ses blanches draperies ; son pouvoir était mort désormais tout comme un rêve tué par la lumière du jour, comme un brouillard dissipé par le soleil.

Son juvénile amour n'était-il pas le jour et le

soleil? n'était-il pas l'univers tout entier? Il pouvait bien s'avouer qu'auparavant il s'était promené dans la gloire d'un manteau de pourpre non tissé, qu'il n'avait été grand que sur un trône non encore dressé; mais aujourd'hui, il était debout comme sur une haute montagne et il laissait errer son regard sur les larges plaines du monde, de ce monde altéré de chants harmonieux, ce monde à la vie duquel il n'était pas né, où personne ne l'attendait et où on ne soupçonnait pas son existence. N'était-ce point une pensée de parfaite joie que celle que pas un souffle de son haleine n'avait fait tomber une seule feuille ou soulevé une seule vague dans toute cette large immensité nouvellement éclosée? Tout cela était à lui, c'était une conquête toute prochaine. Il se sentait capable d'agir, il se sentait sûr de la victoire, fort comme ne le peut être que celui dont la virginité anime encore les chants qui bouillonnent dans sa poitrine.

Le vivifiant air printanier était plein de parfums, non saturé comme peut l'être une nuit estivale, mais seulement comme rayé de parfums; la balsamique odeur épicée des jeunes saules, l'haleine fraîche des violettes, l'agréable parfum d'amandes des blanches aubépines, tous venaient et se mélangeaient, partaient et se séparaient, parfois s'élevaient en un rapide flamboiement, pour s'éteindre ou se dissoudre lentement dans l'air de la nuit. Comme des ombres de la capricieuse danse des parfums, d'éthérées sensations traversaient son esprit. Et tandis que ses sens étaient harcelés par les parfums qui tour à tour venaient et s'éloignaient, son esprit était aussi hanté du vain désir d'être emporté, doucement couché, en un vol tranquille sur le doux battement des ailes de quelque sensation; et ce n'était pas de véritables

oiseaux pourvus d'ailes réelles qu'il rêvait pour s'élever, c'était seulement d'un peu de duvet, de quelques plumes, jouet du vent, tombant en neige sur la terre pour s'anéantir et disparaître.

Il essayait de faire renaître son image, telle qu'il l'avait vue couchée sur le sofa pendant leur conversation; mais l'image rebelle se dérobait; il la voyait bien se promenant au bout d'une allée, il la voyait assise, lisant un livre, la tête couverte d'un chapeau, tenant de ses doigts gantés une des grandes feuilles blanches du livre et tournant les pages une par une; il la voyait aussi monter dans sa voiture, le soir après le théâtre, faisant de la tête un adieu derrière la portière; la voiture partait et il restait à la regarder, la voiture continuait à rouler sans encore disparaître à ses yeux; puis c'étaient des visages d'indifférents qui s'approchaient pour lui parler, des gens qu'il n'avait pas vus depuis de longues années, qui descendaient la rue et se retournaient pour le regarder; pendant ce temps, la voiture sans s'arrêter roulait dans le lointain et il ne pouvait s'affranchir de cette voiture qui empêchait toute autre image de se former devant ses yeux. Ce fut alors, lorsque l'eut envahi l'énervement de l'impatience qu'apparut une image: la lumière d'or, les yeux, la bouche, la main sous le menton et tout était si net qu'il croyait avoir la réalité devant ses yeux dans l'obscurité.

Oh! qu'elle était belle dans son inexprimable et tendre délicatesse. Il l'aimait d'un désir prosterné et il sanglotait aux pieds de cette enivrante beauté.

« Oh! descends jusqu'à moi du haut de ton trône! Deviens mon esclave! charge-toi toi-même de la chaîne d'esclavage, entoures-en ton cou; et ce n'est

pas pour rire que je dis cela : je veux tirer sur cette chaîne, je veux l'obéissance de toute ta personne, je veux la servitude de tous tes regards ! Ah ! si quelque philtre pouvait te courber jusqu'à moi ! Mais non, je ne veux pas de ce philtre, car tu subirais sa violence, tu obéirais à son pouvoir ayant perdu ta volonté, quand c'est moi seul qui dois être ton maître, et c'est moi qui dois accepter ta volonté vaineue, comme une offrande dans tes mains, humblement tendues. Tu devrais être ma reine et moi ton esclave, mais mon pied servile doit fouler ton orgueilleuse nuque royale ! et mon désir, j'en suis sûr, n'est pas folie, car un amour de femme ne doit pas être fait de force et de fierté pour avoir à servir, non ! cet amour ne doit être que faiblesse pour pouvoir commander. »

Il sentait que tout ce qui dans l'âme de cette femme respirait de flamboyante magnificence, que tout ce qu'il y avait de douce sensualité dans sa beauté, ne se laisseraient jamais attirer vers lui et qu'elle ne l'enlacerait jamais de ses bras splendides d'olympienne déesse ; il sentait que jamais elle ne livrerait à son baiser vainqueur sa nuque voluptueuse dans un moment d'amoureux abandon ; non ! jamais cela n'arriverait. Il voyait bien que c'était seulement la jeune fille qu'il pouvait conquérir et peut-être l'avait-il déjà conquise et elle, la créature splendide, il était bien sûr qu'elle avait senti comment son ancienne beauté, morte hélas ! en elle, s'était levée de sa tombe vivante d'une façon mystique pour l'embrasser de ses bras fins de vierge et lui offrir ses craintives lèvres de vierge.

Mais ce n'était pas son amour cela. Lui, ce qu'il aimait, c'est ce qui n'était pas à conquérir ; ce qu'il aimait, c'était précisément cette nuque avec sa

chaude blancheur de fleur et sa lueur d'or liquide sous la sombre chevelure.

Il sanglotait d'amoureux regrets et il tordait ses mains en sa langoureuse impuissance ; ses bras enlacèrent un arbre et appuyant sa joue contre son écorce, il se mit à pleurer.

CHAPITRE VIII

En Niels Lyhne était né le besoin vague de se laisser aller au bercement de la rêverie, besoin directement éclos de son naturel manque d'énergie pour l'action, et de plus loin, formé de l'obscur conscience qu'il avait de l'absence de sa personnalité ; c'était une lutte sans trêve avec sa rêverie, tantôt s'emportant contre elle en l'accablant d'injures, tantôt s'efforçant d'en faire une vertu intimement correspondante avec le fond véritable de sa nature et plus peut-être, car ce devait être cela précisément qu'il était réellement et c'était de ces choses seulement dont il était capable. Mais malgré tous ses efforts et de quelque façon qu'il envisageât son hésitante rêverie, toujours il la haïssait comme on peut haïr une secrète imperfection, soigneusement cachée pourtant aux yeux de tous, mais qu'on ne peut se céler à soi-même ; on la trouve toujours prête à l'humiliation de sa personne chaque fois qu'on est seul avec soi-même.

Combien n'enviait-il pas cette légèreté si pleine de confiance en elle-même et si prompte aussi aux paroles qui agissent pleine de résultats ; et ces actes pour s'extérioriser n'ont nul besoin de la réflexion de l'être tout entier. Les personnes ainsi faites lui semblaient des centaures, homme et cheval soudés ensemble, pensées et muscles ne formant qu'un, tandis que lui était séparément cavalier et cheval ;

sa pensée était une chose et ses moyens d'agir une autre chose toute différente.

Il se voyait confessant son amour à madame Boye et alors il ne pouvait s'empêcher de se laisser aller à de multiples pensées. Très clairement il se représentait comment l'entrevue se passait, il se figurait sa façon de se tenir, tous ses mouvements et son attitude entière de face, de côté, de dos aussi et il se voyait aussi tout hésitant par cette fièvre de l'action qui toujours le paralysait et lui ôtait toute présence d'esprit lorsqu'il était à attendre une réponse comme l'on attend un choc capable de vous précipiter à terre sur les genoux ; il était cependant facile de recevoir cette réponse comme un volant qu'on peut renvoyer de plus de mille manières et qui peut revenir encore de mille et mille façons.

Certes, il avait bien l'intention de lui parler, mais cela n'arrivait jamais ; il lui parlait seulement en déclamations fleuries ou bien en feignant un lyrique enthousiasme ; avec une certaine emphase il se laissait aller à de chaudes paroles d'amour et à l'aveu de désirs extatiques.

Cependant peu à peu s'établit entre eux une amitié singulière, il est vrai, amitié née de l'amour humble d'un adolescent à l'imagination emplie de rêves chauds et d'une femme envieuse d'être désirée dans son impossibilité romanesque ; leur intimité prit une forme dans un mythe qui naquit, il serait difficile de dire comment ; c'était le mythe calme et pâle d'une femme d'une grande beauté qui dans sa première jeunesse avait aimé un des grands de l'intelligence qu'un lointain pays avait vu mourir dans l'oubli et l'esseulement. Dans sa beauté, la femme avait porté ce deuil durant de longues années, mais personne n'avait pu deviner sa tristesse car seule, la solitude

était assez sainte pour contempler son deuil. C'est alors que se présentait un adolescent qui appelait son maître le grand homme disparu ; il était tout emplie de ses pensées et fervent admirateur de son œuvre. Et il aimait la belle femme en deuil. C'était pour elle comme si de défunts jours pleins de bonheur se levaient de leurs tombes pour se dresser devant elle ; très singulièrement, avec douceur se mêlait au passé, le présent, pour se confondre en un jour de rêve aux voiles argentins, teintés de crépuscule, où elle aimait l'adolescent, un peu pour ce qu'il était lui-même, un peu aussi parce qu'il était le reflet de l'autre et toute entière elle lui donnait la moitié de son âme qui lui restait encore. Mais il fallait que leur marche se fasse carressante et douce afin que leur rêve ne soit pas brisé en mille éclats, il fallait voiler et contenir leurs chauds désirs terrestres pour ne pas dissiper le doux crépuscule et réveiller son deuil.

A la faveur de ce mythe leur amitié devenait de plus en plus solide dans son intimité. Ils se tutoyaient maintenant et se donnaient leurs petits noms lorsqu'ils étaient seuls « Niels » et « Tema » et la présence de la nièce était écartée autant que possible. Certes, il arriva bien que Niels essaya de franchir les bornes qu'ils s'étaient données, mais madame Boye le dominait trop pour qu'il lui soit difficile de réprimer doucement ces tentatives de révolte ; Niels se rendait bientôt et continuait à se contenter de cet amour seulement apparent.

Leur intimité ne se passait pas en fadaïses platoniques pas plus qu'elle ne croupissait dans la monotonie de quotidiens rapports. Cependant le calme était loin de régner. L'espérance de Niels Lyhne ne se lassait jamais et bien qu'elle fût repoussée chaque

fois qu'elle s'enflammait exigeante, ce n'était que pour revivre secrètement plus ardente ; ensuite madame Boye n'était-elle point toujours là pour entretenir cette espérance par ses mille coquetteries, son excitante naïveté et son audace presque cynique à parler des choses les plus risquées. D'ailleurs elle ne possédait pas dans son jeu, absolument toutes les chances, car il arrivait aussi parfois que son sang bouillonnait librement, rêvait de récompenser cet amour auquel elle était presque habituée, elle rêvait de le combler en abandonnant tous les charmes que peut donner le plus puissant amour pour se réjouir du bonheur étonné de l'aimé. Un tel rêve n'était pas facile à calmer et quand Niels arrivait, était en elle une telle nervosité du péché, une telle timidité de conscience pour la faute à commettre, une si ravissante pudeur que l'air tout entier était étrangement vibrant d'amour effarouché. Quelque chose encore venait ajouter à la force de leur intimité, c'est qu'il y avait assez de virilité dans l'amour de Niels Lyhne pour que chevaleresquement il s'abstint de prendre dans son imagination ce que la réalité lui refusait et dans ce monde de rêve où cependant tout obéissait à son commandement, il respectait madame Boye comme si elle y eût été réellement présente. Ainsi de part et d'autre leur intimité reposait sur des bases solides et il n'y avait aucun imminent danger de désaccord. Cette intimité était en somme bien faite pour une nature rêveuse et cependant toute altérée de vie comme était la nature de Niels Lyhne et même en admettant que ce ne fût qu'un jeu, c'était un jeu assez réel pour pouvoir y trouver une base de passion qu'il pouvait développer.

Il en avait un impérieux besoin.

C'est qu'il avait une âme de poète, Niels

Lyhne et dans les circonstances extérieures de sa vie il avait trouvé assez de choses pour diriger ses penchants vers la poésie et rendre toutes ses capacités attentives au but d'une œuvre à faire ; cependant jusqu'à cette heure il n'avait eu que des rêves à poétiser et rien n'est plus monotone que l'imagination, car dans le pays de ces rêves qui semblent infinis et toujours si pleins de variété, il existe en effet certaines routes brèves et bien tracées que tout le monde suit et qu'on ne quitte jamais. Les gens peuvent être très différents mais leurs rêves, à tous, se ressemblent car ils s'y donnent les trois ou quatre objets de leurs désirs, plus ou moins rapidement et plus ou moins complètement, mais ils se les donnent toujours ; il n'y a personne qui dans ses rêves se plaît à se voir les mains vides. C'est la raison pour laquelle personne ne se voit tel qu'il est dans ses rêves et n'y trouve sa réelle personnalité, car le rêve ne sait rien de la façon dont on se contente du trésor possédé, ni comment on le perd quand il s'envole, comment vient la satiété de la possession, ni vers quel chemin on se tourne pour regretter.

Ainsi Niels Lyhne avait fait de la poésie, poussé par son esthétique native un peu commune qui lui faisait trouver « le printemps plein de promesses, la mer immense, l'amour brûlant et la mort mélancolique ». Sa personnalité n'avait trouvé aucune place dans cette poésie et il n'avait fait qu'arranger des vers. Maintenant cela commençait à devenir bien différent.

Maintenant qu'il était ardemment épris d'une femme et qu'il avait le désir d'être aimé, lui, Niels Lyhne de Lønborggaard, âgé de vingt-trois ans, qui marchait un peu voûté, qui avait de jolies mains et de

petites oreilles et qui était un peu timide voulait que cette femme l'aimât lui, et non pas qu'elle aimât en lui le Nicolaüs idéalisé par ses rêves, dont la démarche était fière, les manières assurées et qui était plus âgée que lui de quelques années ; à cette heure il s'intéressait vivement à ce Niels avec lequel il s'était pour ainsi dire promené comme avec un ami dont il avait un peu de honte. Il avait été trop occupé à acquérir tout ce qui lui manquait pour avoir eu le temps de s'apercevoir de ce qu'il possédait réellement ; mais à présent il commençait à rassembler avec la passion d'un explorateur les souvenirs et les impressions de son enfance, les moments de sa vie vécue et avec un joyeux étonnement il voyait l'enchaînement de tout cela et se découvrait une individualité bien autrement brillante que celle qu'il avait souhaitée dans ses rêves ; et c'était aussi bien autrement réel, puissant et supérieur. Ce n'était pas, cela, un inerte éclat d'idéal ; les nuances curieuses et insaisissables de la vie elle-même s'y voyaient en un jeu d'infinie variété derrière un ensemble formé de mille pièces.

Ah ! mon Dieu ! évidemment, en lui étaient des forces qu'il pouvait employer telles qu'elles étaient, mais évidemment il était Aladin lui-même et n'existait aucune chose vers laquelle il eût tendu la main sans la voir aussitôt tomber dans son turban.

C'était pour Niels les premières heures des jours de félicité. C'était le temps heureux où la force de son être s'extériorisait en un puissant développement pour lui faire franchir triomphalement les points morts de sa nature, où tout en lui grandissait, s'emplissant tellement qu'il aurait dans l'exubérance de sa force placé ses épaules contre des montagnes, s'il l'avait fallu, ou courageusement, il se serait mis à

construire quelque tour de Babel, capable de monter jusqu'au ciel ; peut-être, certes, ne serait-elle devenue qu'un fragment de ce colosse qu'il aurait rêvé d'élever avec des flèches perdues et des extraordinaires donjons, durant tout le reste de sa vie !

Tout en lui était comme changé ; sa nature et sa faculté créatrice se rejoignaient comme un faisceau de cordes et cependant il ne pensait point à s'arrêter pour se réjouir de son art parce que ce qui était à sa portée était aussitôt rejeté ; il s'en séparait pendant ce travail d'exécution et tout se changeait en une suite de paliers qui se haussaient sans cesse vers un but qui s'éloignait toujours, marche à marche, des chemins parcourus et qui tombaient dans l'oubli tandis qu'ils résonnaient encore de ses pas.

Mais porté ainsi en avant par des forces nouvelles et de neuves pensées, pour une maturité plus complète et des vues plus larges, il devenait en même temps de plus en plus seul. Ses camarades et ses connaissances s'éloignaient de lui, doucement, les uns après les autres et puis disparaissaient, car il ne pouvait plus leur garder d'intérêt puisque de jour en jour il lui devenait plus difficile de distinguer une différence notable entre les hommes, en opposition avec la majorité contre laquelle ils luttaient.

Tout se résumait en une longue suite d'ennuis hostiles.

Qu'est-ce donc qu'ils écrivaient comme chants de combat ? « Des poésies pessimistes sur ce fait que les chiens sont plus fidèles que les hommes, et que les prisonniers d'une maison de force souvent plus honnêtes que les hommes qui se promènent en liberté ; puis aussi d'éloquents odes sur les avantages des forêts verdoyantes et des champs fertiles sur les

viles poussiéreuses ; ensuite des récits sur les vertus rustiques, sur les vices des riches, sur le sang régénérateur de la nature et l'épuisement de la civilisation ; des comédies sur l'incompréhension de l'âge mûr et les droits supérieurs de la jeunesse ! »

Ah ! qu'ils étaient facilement satisfaits de leurs écrits ! Certainement ils étaient plus intéressants à entendre entre quatre bonnes murailles. Ah ! non ! pour lui quand il serait prêt, ce serait comme une musique aux trombones retentissants.

Niels avait aussi changé d'habitude envers ses anciens amis ; cela s'était surtout changé vis-à-vis de Frithiof et cela venait de ce que Frithiof, qui était une nature positive et qui était doué d'une tête bien organisée pour apprendre des théories et d'une large échine pour supporter les dogmes, était allé se livrer à de trop fréquentes lectures de Heiberg ; il avait tout pris pour parole d'Évangile ne se doutant pas que les auteurs de systèmes sont des gens prudents qui font leurs systèmes d'après leurs œuvres, et non leurs œuvres d'après leurs systèmes. De plus, les jeunes gens qui se laissent dominer par un système, deviennent volontiers immédiatement de grands dogmaticiens, animés qu'ils sont du louable amour que ressent généralement la jeunesse pour les choses établies, pour le définitif et l'absolu. Et lorsqu'ainsi on est devenu dépositaire de toute la vérité, de la seule vérité unique et véritable, ne serait-on pas impardonnable de la garder pour soi tout seul, laissant ses semblables moins heureusement doués, aller de leurs propres pas hésitants, au lieu de les guider et de les instruire, au lieu d'essayer de saisir doucement, mais aussi sans pitié, les bourgeons qu'ils laissent pousser en désordre et avec une violence amicale les acculer au mur et leur montrer

d'après quelles lignes leur développement doit se faire, afin que plus tard ces mêmes bourgeons puissent devenir des espaliers corrects et bien plantés, et que ces hommes alors viennent vous remercier de toute la peine qu'on a prise pour eux. Niels avait bien coutume de dire qu'il n'appréciait rien plus que les critiques, mais cependant il préférait encore être admiré et il ne s'accommodait que fort mal des observations de Frithiof qu'il avait toujours un peu considéré comme son inférieur et qui d'ailleurs avait toujours été ravi de supporter le joug de ses opinions et de ses jugements. Mais il était là maintenant, voulant jouer à l'égal dans le costume de mascarade d'un rôle qu'il avait choisi lui-même. Évidemment il était de son devoir de s'opposer à cette fantaisie ; d'abord Niels essaya avec la bonhomie de la supériorité de rendre Frithiof ridicule à ses propres yeux, mais comme ce système ne réussissait pas, il se mit à émettre de grossiers paradoxes qu'avec moquerie il se refusait à discuter ; il se bornait à les mettre en avant dans toute leur outrance baroque puis se renfermait en un mutisme taquin. Aussi s'éloignaient-ils peu à peu l'un de l'autre. Avec Erik les choses se passaient plus heureusement. Toujours il y avait eu quelque chose de réservé, une certaine pudeur d'âme dans leur amitié de garçons ; c'est ainsi qu'ils avaient échappé à cette trop complète intimité particulièrement meurtrière à l'amitié. Un commun enthousiasme les avait transportés, pour ainsi dire dans la salle de fêtes de leurs âmes, amicalement et décemment, ils avaient causé dans les appartements ordinaires mais jamais ils n'avaient passé et repassé par la chambre à coucher, cabinets de bains et autres endroits retirés de l'appartement

de leurs âmes. Il en était de même à l'heure présente, peut-être même leur réserve mutuelle était-elle devenue plus grande, en tout cas c'est ce qui s'était produit de la part de Niels ; cependant il n'en était pas résulté un amoindrissement de leur amitié et sa pierre de base était à présent comme autrefois l'admiration de Niels Lyhne pour cette vigueur et ce courage devant la vie qui étaient en Erik ; il fallait aussi ajouter que c'était parce qu'Erik était toujours si à l'aise dans la vie, si toujours prêt à faire un effort pour s'assurer une victoire.

Cependant Niels ne pouvait se cacher à lui-même que leur amitié n'était pas absolument réciproque, non pas qu'Erik manquât du véritable sentiment de l'amitié ou parce qu'il ne plaçait en Niels aucune foi ; bien au contraire, nul n'aurait plus qu'Erik pu avoir plus haute idée de Niels ; il le considérait comme doué d'un talent si supérieur au sien qu'aucune hésitation n'était possible à ce sujet ; à cette aveugle reconnaissance se joignait aussi la considération qu'il portait aux travaux et aux buts de pensée de Niels, toutes choses qu'il jugeait très éloignées de l'horizon où pouvaient atteindre ses propres yeux.

Il était persuadé que Niels était capable d'accomplir la route qu'il s'était tracée mais il était encore plus persuadé que ses propres jambes n'avaient rien à faire sur ces routes, aussi se gardait-il bien de les y aventurer.

Voilà en somme ce qui était un peu pénible pour Niels, car bien que l'idéal d'Erik ne fut pas le sien et que ce qu'Erik pouvait exprimer dans son art, romantisme ou sentimentalités romantiques ne lui fussent pas très chers, il pouvait malgré tout nourrir une sympathie très grande et très large dont il

pouvait se servir pour suivre le développement de son ami, se réjouir avec lui de chacun de ses progrès et lui donner des espérances alors même qu'il piétinait à la même place.

C'est de cette façon que leur amitié n'était pas entièrement réciproque et il n'était pas étonnant qu'à cette heure où précisément tant de choses nouvelles perçaient en lui et que le besoin de communiquer sa compréhensive sensibilité se trouvait par conséquent augmenté, Niels ouvrit les yeux sur l'insuffisance de cette amitié et que dans l'amertume qu'il en éprouvait, il commençât à regarder avec un peu plus de sévérité l'ami dont jusque-là il avait été le juge si bienveillant. Il en gardait un triste sentiment d'esseulement ; c'était comme si tout ce qu'il avait apporté de là-bas, du foyer familial et des jours d'autrefois le quittait et le laissait s'en aller, oublié et délaissé.

La porte venait de se fermer sur jadis et il se trouvait dehors, les mains vides et entièrement seul. Il lui fallait gagner lui-même ce qu'il regrettait et ce qu'il voulait avoir, c'est-à-dire des amis nouveaux, de nouveaux plaisirs, de nouveaux cœurs et de nouveaux souvenirs.

Il y avait environ un an que Madame Boye était devenu l'unique compagne habituelle de Niels lorsqu'il fut appelé à Lonborggaard par une lettre de sa mère qui lui disait que son père était dangereusement malade. Lorsqu'il arriva son père venait de mourir.

Ce fut un coup bien pénible pour Niels et il lui semblait presque un crime d'avoir si peu regretté le foyer paternel durant les années qui venaient de s'écouler ; assez souvent, sa pensée l'y avait transporté mais il n'y avait été que comme un étranger car la poussière d'autres endroits avait pénétré ses vêtements et dans son cœur avait vécu le souvenir d'autres contrées ; jamais il n'avait ressenti l'indicible mal du pays, de ce pays qui avait été le berceau ensoleillé de sa vie, jamais ne l'avait hanté le désir de baiser cette terre et de goûter du repos sous ce toit.

A cette heure il avait le regret de son infidélité à la maison paternelle et écrasé par la douleur il sentait s'assombrir encore ses remords, par sa mystique participation dans ce qui venait d'arriver comme si c'eût été son infidélité qui avait fait venir la mort.

A cette heure encore, il se demandait comment il avait pu vivre l'âme tranquille loin de cette maison paternelle qui maintenant l'attirait à elle avec une si étrange puissance ; de son être tout entier il s'y cramponnait dans un désir ardent, infini, plein de regrets aussi et inquiet de ne pouvoir pas ne faire qu'un seul être à eux deux dans la complète intimité qu'il souhaitait ; il souffrait de ce que les mille souvenirs qui l'appelaient de chaque coin, de chaque buisson, de chaque son, chaque rayon de lumière, de ce que les mille parfums et le silence lui-même ne l'appelaient qu'avec des voix trop lointaines qui ne se laissaient point entendre avec la plénitude et la précision dont il avait besoin ; toutes ces choses se contentaient de murmurer dans son âme avec un bruit de feuilles tombant à terre, avec la rumeur des vagues qui meurent, qui meurent...

Heureux celui qui dans sa douleur d'avoir perdu

un être aimé peut pleurer toutes ses larmes sur le vide, la solitude et le regret car bien plus lourdes et bien plus amères sont les larmes expiatrices des jours passés pendant lesquels on n'a pas chéri de toute son affection l'être disparu envers qui aucun des maux commis n'est réparable.

Dans une heure semblable, tout revit et ce n'est pas seulement les paroles de dureté, les réponses consenties avec un soin venimeux, les reproches impitoyables et les irréflechies colères, ce sont aussi les pensées aiguës qui n'ont pas été exprimées, les jugements trop hâtifs qui ont traversé l'esprit, les haussements d'épaules solitaires et les sourires pleins d'impatience et de moquerie que nul n'a vus ; toutes ces choses reviennent comme des flèches cruelles, et enfoncent leurs pointes dans votre propre poitrine, et leurs pointes sont déchirantes car le dard s'est brisé dans le cœur qui n'est plus. Aucun secours n'est plus possible ; rien ne peut être racheté, absolument rien ; l'heure est venue où assez d'amour emplit le cœur, mais à présent aussi il est trop tard, on pourrait aller là-bas sur la froide tombe apporter son cœur débordant et ce serait en vain car on ne serait pas plus près pour cela. On pourrait sur cette tombe planter des fleurs et tresser des couronnes sans se rapprocher davantage ! A Lønborggaard aussi on tressait des couronnes mais à ses hôtes aussi venaient des souvenirs amers de ce temps où leur amour s'était tût pour se changer en voix plus rudes ; pour eux aussi, il y avait du remords à lire dans les lignes sévères autour de la bouche fermée de la tombe.

C'était un temps pénible et sombre mais il rapprochait la mère et le fils plus qu'ils ne l'avaient été, beaucoup plus même qu'ils ne l'avaient été du-

rant plusieurs années ; ils avaient certes nourri l'un pour l'autre un grand amour et cependant ils s'étaient observés avec méfiance et une certaine réserve s'était établie dans leurs rapports depuis le temps où Niels était devenu trop grand pour s'asseoir encore sur les genoux de sa mère ; la fougue et l'exaltation de la nature de sa mère l'effrayaient un peu et elle-même était étrangement impressionnée du découragement et de l'hésitation qui se manifestaient chez son enfant ; mais maintenant la vie était venue avec ce qu'elle apporte et ce qu'elle enlève, avec ce qu'elle fait naître et ce qu'elle étouffe, préparant leurs cœurs à se donner sans retard l'un à l'autre, entièrement.

Deux mois à peine après l'enterrement de son mari, Madame Lyhne tombait très gravement malade et au bout de quelques jours sa vie était sérieusement menacée. L'inquiétude des semaines présentes firent passer au second plan l'ancienne douleur et lorsque Madame Lyhne entra en convalescence, pour elle et pour Niels, des années semblaient être venues se placer entre eux et la tombe récente.

Surtout à Madame Lyhne cela semblait lointain car durant toute sa maladie elle avait été persuadée qu'elle en mourrait ; elle avait eu grand peur et même à cette heure où le médecin avait déclaré tout danger écarté, elle ne pouvait chasser ses sombres pensées.

C'est qu'aussi elle avait une bien triste convalescence, les forces ne revenaient pour ainsi dire que goutte à goutte, comme rebelles ; sur elle ne se posait la moindre de ces fatigues douces et salutaires, au contraire, une lassitude inquiète l'enveloppait, avec la sensation de sa faiblesse de jour en jour grandissante au milieu de l'éternel désir inespéré de

recouvrer ses forces. Un changement se produisit enfin, les progrès devinrent plus rapides, ses forces revenaient mais avec elles naissait aussi la pensée qu'elle et la vie allaient bientôt se séparer et cette pensée tenace était comme une ombre qui, descendue sur elle, la tenait prisonnière dans une inquiète et chagrine mélancolie. Un soir, pendant sa convalescence, elle était assise dans la chambre donnant sur le jardin et regardait par la porte grande ouverte ; les arbres du jardin cachaient l'ardeur d'or du couchant ; à un seul endroit entre les troncs flamboyait une tache rouge de feu qui semblait un soleil étincelant de rayons d'or très rouges venant éveiller des couleurs vertes et des reflets de bronze parmi la masse sombre du feuillage. En haut sur les cimes agitées des arbres, les nuages mornes couraient sur un ciel rougeâtre et perdaient dans leur fuite de petits lambeaux qui restaient en arrière, de courtes et étroites bandelettes de nuages se détachaient pour se plonger dans la lueur du soleil qui les inondait de son flamboiement violacé.

Madame Lyhne écoutait le sifflement du vent et suivait avec d'imperceptibles mouvements de tête les temps inégaux de furie et d'apaisement que marquaient les coups de vent dont les grondements montaient pour s'éteindre bientôt après. Mais ses yeux étaient loin, bien plus loin que les nuages vers lesquels ils regardaient avec obstination. Elle était assise, toute pâle dans ses noirs vêtements de deuil ; autour de ses lèvres décolorées errait une expression d'inquiétude douloureuse et ses mains aussi paraissaient inquiètes en retournant le petit livre assez épais qu'elle avait sur les genoux. C'était l'*Héloïse* de Rousseau. Autour d'elle gisaient d'autres livres, Schiller, Staffeldt, Ewald et Novalis ainsi que quel-

ques gros volumes ornés de gravures représentant de vieilles églises, des ruines et des lacs de montagnes.

En ce moment des portes s'ouvraient à l'intérieur de la maison, elle entendait leur bruit ainsi que des pas dans les pièces de derrière ; c'était Niels qui arrivait. Il venait de faire une longue promenade sur les bords du golfe, l'air vif avait coloré ses joues et l'on croyait encore voir du vent dans ses cheveux. Au dehors une teinte d'un gris bleuâtre avait envahi le ciel, et de solitaires gouttes de pluie, lourdement frappaient les vitres. Niels raconta à sa mère que les vagues bondissaient très haut et qu'elles avaient amené du varech sur la plage ; il dit tout ce qu'il avait vu et citait les gens qu'il avait rencontrés et tout en parlant il ramassait les livres, puis il ferma la porte du jardin et verrouilla les fenêtres. Il s'assit ensuite sur un tabouret aux pieds de sa mère, mit sa main dans la sienne et appuya sa tête sur ses genoux. Dehors, tout était devenu noir et par saccades une pluie torrentielle frappait sur l'entablement et contre les vitres de la fenêtre.

— « Te souviens-tu, dit Niels après un long silence, peux-tu te souvenir combien de fois nous sommes restés là, assis au crépuscule, rêvant d'extraordinaires aventures, pendant que Père causait dans son bureau avec Jens l'intendant et que Mademoiselle Duysen rangeait dans la salle à manger le service à thé qu'elle heurtait sans cesse ?

« On apportait la lampe et tous les deux nous nous éveillions de nos aventures étranges devant la confortable réalité qui nous entourait et cependant je me souviens bien, moi, que je continuais à rêver d'aventures qui pour moi ne ces-

« saient point et se déroulaient toujours là-bas sur les collines, du côté de Ring-Kjobing. »

Il ne s'apercevait pas du mélancolique sourire de sa mère ; il sentait seulement sa main qui glissait pleine de tendresse sur ses cheveux.

— « Te souviens-tu, dit-elle un moment après, de la promesse que tu me faisais si souvent ? tu me promettais que lorsque tu serais devenu grand tu irais avec un grand navire me conquérir les splendeurs de la terre tout entière.

— « Oh ! si ! je me souviens ! il y avait y avoir des jacinthes, puisque tu aimais tant les jacinthes et puis un palmier pareil à celui qui se mourait et aussi des piliers de marbre et d'or, car il y avait toujours tant de piliers dans tes contes ! Dis, te souviens-tu ?

— « Et j'attendais la venue de ce navire — mais ne bouge pas, mon enfant, tu ne me comprends pas — ce n'était pas pour moi-même que je le désirais, il s'agissait du navire de ton bonheur ! J'avais espéré que la vie te serait grande et riche, et que tu cheminerais sur de splendides routes — gloire tout ! mais non ! pas cela même. J'avais espéré te voir prendre part aux luttes pour le triomphe de ce qu'il y a de plus grandiose, je ne sais pas au juste quoi !

« Mais écoute-moi, car j'étais si lasse du bonheur ordinaire et des buts quotidiens ! Peux-tu me comprendre ?

— « Tu voulais que je fusse un enfant prédestiné, un enfant du dimanche, petite mère ! tu voulais que je fusse un homme qui ne se courbât pas sous le joug qui fait plier tous les hommes, tu voulais que j'aie mon propre ciel où je deviendrais bien heureux, ou que je porte une chaîne de damnation

« bien à moi seul et pas aux autres ! N'est-ce pas
 « qu'il fallait des fleurs à bord de notre navire ?
 « De magnifiques fleurs à épandre sur le pauvre mon-
 « de ? mais le navire ne venait pas et Niels et sa mère
 « n'étaient plus que de pauvres petits oiseaux !

— « T'aurais-je blessé, mon pauvre enfant ? Tout
 « cela n'était que des rêves, oublie, va, leur valeur
 « inconstante. »

Niels resta longtemps silencieux sans oser parler.

— « Mère, dit-il, nous ne sommes pas si pauvres
 « que tu parais le croire ! un jour, tu verras, le
 « navire viendra ! Ah ! si tu voulais garder l'espoir
 « et avoir foi en ton enfant. . . . mère, je suis poète !
 « — poète véritablement et de toute la force de mon
 « âme. Ne crois pas que ce sont de puérils rêves ou
 « de vaniteuses illusions. Si tu pouvais sentir la re-
 « connaissante fierté de tout ce qu'il y a de meilleur
 « en moi et l'humble satisfaction de voir réel ce que
 « je dis, si tu pouvais sentir combien je suis loin de
 « tout orgueil, alors tu aurais foi en moi comme je
 « le désire si ardemment. Oh ! ma chère mère ado-
 « rée, je prendrai part à la lutte idéale, je te jure que
 « je n'aurai jamais une faiblesse et que je serai
 « éternellement fidèle à mon être et à mon rêve ; ce
 « qu'il y a de plus purement beau ne me sera que
 « juste suffisant et je n'accepterai jamais de descen-
 « dre ! Mère ! si je sens que mon œuvre n'est pas
 « encore de pure beauté ou si je crois comprendre
 « qu'il y a encore quelques défauts ou quelque vice,
 « je rejeterai le tout dans le creuset. . . . et tou-
 « jours ainsi cherchant sans cesse la perfection de
 « l'œuvre que je porte en moi. Comprends-tu que
 « j'aie besoin de te faire des promesses ? C'est la
 « reconnaissance pour tous les dons dont je suis

« riche qui me force aux promesses et il faut que tu
 « les acceptes car alors si je venais à avoir une fai-
 « blesse, ce serait un crime que je commettrais en-
 « vers toi comme je le commettrais envers l'idéal !
 « N'est-ce donc pas à toi que je dois la hauteur ver-
 « tigineuse des voûtes de mon âme ? Ne sont-ce pas
 « tes désirs et tes rêves qui ont fait éclore mes facul-
 « tés et ne sont-ce pas tes penchants et tes aspira-
 « tions toujours insatisfaits vers la beauté, qui
 « m'ont marqué pour ce qui doit être mon geste ici-
 « bas ? »

Madame Lyhne pleurait de douces larmes ; elle se sentait pâlir de bonheur. Tendrement elle mit ses deux mains sur la tête de son fils qui les attira lentement à ses lèvres pour les baiser.

— « Ah ! tu m'as rendue si heureuse, Niels ! c'est
 « donc bien vrai ! ma vie n'a donc pas été un long
 « soupir inutile, puisqu'elle t'a élevé comme je l'ai
 « si ardemment espéré et rêvé ! Dieu seul sait com-
 « bien de fois je l'ai rêvé ! Et cependant tant de mé-
 « lancolie vient se mêler à tout ce bonheur ! . . . c'est
 « que, mon Niels, juste à cette heure en laquelle je
 « vois le plus grand de mes désirs se réaliser, mon
 « désir de tant de longues années, c'est à cette
 « heure qu'il se réalise, à cette heure où il ne me
 « reste que peu de jours à vivre. »

— Non ! il ne te faut pas parler ainsi, il ne faut
 « pas que tu dises cela ! tout va si bien, de jour en
 « jour tu deviens plus forte, petite mère, n'est-ce
 « pas que tu deviens plus forte, petite mère ? »

— « Oh ! je ne voudrais pas mourir ! souffla-t-elle
 « pour elle-même ; sais-tu à quoi je pensais durant
 « les longues nuits insomnieuses lorsque sur moi, si
 « terriblement proche, planait la mort ? Ce qui me
 « semblait le plus triste dans tout cela, c'étaient

« toutes les choses grandes et belles qu'il me fallait
 « quitter, c'était de mourir sans les avoir vues. Je
 « pensais au nombre infini d'âmes qui en avaient
 « éprouvé le bonheur, qui s'en étaient empli pour
 « leur développement, mais pour moi seule, cela
 « n'avait pas existé et lorsque mon âme s'en serait
 « allée sur ses ailes lassées, elle n'aurait pas em-
 « porté en la richesse de ses souvenirs un seul
 « reflet doré de la splendeur de son pays natal, elle
 « était restée assise au coin du foyer, écoutant la lé-
 « gende de cette terre étrange et elle n'avait pas fait
 « autre chose. Niels, nul ne saurait imaginer l'indi-
 « cible misère que je ressentais d'être couchée, en-
 « chaînée dans le demi-jour de ma chambre de
 « malade, dans une étouffante chaleur et de lutter
 « de toute la fièvre de mon imagination pour la
 « très vaine évocation des lieux non vus, des alpes-
 « tres sommets vêtus de neige au-dessus de quelque
 « lac d'un bleu très sombre... Oh! je me sou-
 « viens!... Puis c'étaient des fleuves miroitants
 « entre des collines plantées de vignes et des mon-
 « tagnes aux lignes infinies où se dressaient des
 « ruines au-dessus des forêts et aussi de hau-
 « tes salles avec des dieux de marbre! Se dire
 « ensuite qu'il était impossible d'atteindre tout
 « cela, le laisser comme quelque chose de perdu
 « pour recommencer sitôt après, puisque c'était
 « d'une si infinie tristesse de dire adieu à tout cela
 « sans l'avoir connu. Ah! Dieu! mon Niels! lan-
 « guir nostalgiquement de toute la force de son
 « âme, tandis qu'on se sent conduit de jour en jour
 « plus près du seuil d'un autre monde et lorsqu'en-
 » fin on se trouve arrivé sur ce seuil, jeter en ar-
 « rière des regards de regret pendant qu'irrésisti-
 « blement on est poussé à travers la porte dans ce

« monde où ne vous appelle aucun de vos désirs!
 « Niels, mon enfant, emporte-moi sur une de tes
 « pensées lorsque tu auras conquis ta part de toute
 « cette magnificence que jamais, jamais, je ne ver-
 « rai. »

Elle pleurait. Niels essaya de la consoler et fit des plans hardis de voyages prochains qu'ils feraient tous les deux dès qu'elle serait complètement rétablie; dans quelques jours il irait à la ville consulter le médecin au sujet de ce voyage, et il était certain que le médecin serait du même avis que lui et qu'il trouverait que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire et il citait les noms de telles ou telles personnes qu'un voyage avait guéries d'une maladie grâce au changement d'air, car un changement d'air est si puissant! Il se mettait à parler de leur itinéraire dans ses moindres détails, il racontait le soin qu'il mettrait à le tracer; ils commenceraient par faire de très courts voyages et ils tiendraient un minutieux journal; ils s'intéresseraient même aux choses les plus infimes et ils s'amuseraient à manger les mets les plus extraordinaires dans les endroits les plus pittoresques; il parlait aussi des horribles fautes de langage qu'ils commettraient les premiers jours. Il continua sur le même ton, ce soir-là et le jour suivant, sans se lasser le moins du monde; Madame Lyhne souriait, paraissant accepter tout cela comme une amusante fantaisie, mais il était assez visible qu'elle était persuadée que ce voyage ne se ferait jamais.

Sur le conseil du médecin, Niels s'occupa de tous les préparatifs du voyage; sa mère lui laissait faire tout ce qu'il voulait, elle le laissait même fixer jusqu'au jour du départ, certaine, malgré tout, que quelque événement se produirait pour détruire

leurs projets. Enfin il ne resta plus que quelques jours à passer avant le départ; son plus jeune frère était arrivé pour gérer les propriétés en son absence, elle commença d'abord à hésiter, puis ce fut elle qui mit le plus d'ardeur à préparer le départ, car encore vivait en elle la crainte de voir surgir au dernier moment quelque empêchement.

Ils partirent enfin.

Elle passa les premiers jours dans l'inquiétude et l'énervement causés par les craintes qu'elle avait ressenties; ce ne fut que lorsque celles-ci se furent entièrement dissipées qu'il lui devint possible de sentir et de comprendre la réalité de sa marche, dans la route des magnificences vers lesquelles son cœur avait si profondément languï. Une joie presque fébrile s'empara d'elle et son attente surexcitée marquait toutes ses pensées et toutes ses paroles qui sans cesse vivaient au milieu de ce que les jours futurs allaient successivement apporter.

Tout cela venait donc, tout cela venait sans toutefois l'emplit ni la ravir avec la puissance et l'intensité qu'elle avait espérées; son imagination lui avait montré de tout autres choses, un peu comme elle avait cru être elle-même bien différente de ce qu'elle était. Dans ses rêves et dans la poésie qu'elle aimait avait toujours flotté un lointain brouillard pareil à celui qui flottait sur la rive opposée du lac; le brouillard avait voilé la foule agitée des détails et confondu leurs formes dans un ensemble harmonieux tout comme le silence du lointain; sur toutes choses s'était répandu un air de fête qui facilement avait pu faire croire à leur beauté. Cependant à cette heure où elle vivait au milieu de toutes ces choses et que chaque trait malgré sa finesse se détachait nettement, que la réalité éclatait avec ses voix mul-

tiples et que la beauté était dispersée comme les rayons d'un prisme, il lui était impossible de former un ensemble; les choses se refusaient à gagner l'autre rive du lac et profondément découragée, force lui était de se confesser la sensation d'extrême pauvreté qui l'oppressait au milieu de toutes ces richesses dont elle ne profitait point.

Elle avait le désir de marcher en avant, de toujours avancer, pour savoir si après tout il n'existait pas un recoin unique qu'elle reconnaîtrait comme un lambeau de ce monde de rêves qui semblait à chaque pas qu'elle avait fait pour s'en approcher, éteindre la splendeur magique dont il avait brillé jusqu'alors et se montrer à ses yeux désabusés vulgairement éclairé par le soleil et par la lune de tout le monde. Toutes ces tentatives ne furent couronnées d'aucun succès et comme la saison était déjà très avancée, ils se hâtèrent de gagner Clarens où le médecin avait conseillé de passer l'hiver et où la dernière et mélancolique espérance attirait l'âme fatiguée; n'était-ce pas en effet le Clarens de Rousseau? le Clarens paradisiaque de Julie?

Ils se fixèrent donc à cet endroit, mais pour Madame Lyhne ce fut en vain que l'hiver se fit doux, éloignant d'elle sa froide haleine, il ne put cependant pas la sauver de la maladie qui avait envahi son sang; lorsqu'arriva le printemps dans sa marche triomphale à travers la vallée, accompagné des premiers éveils de la germination annonciatrice des feuilles qui allaient éclore, il fallut que le printemps la laissât se faner parmi toute l'exubérance du nouveau; sa puissance qui venait au-devant de la lumière, de l'air, de la terre et de l'eau, ne put ranimer ses forces affaiblies, vivifier son sang et lui rendre la santé dans l'universel triomphe de la vie; elle devait se

flétrir, car son dernier rêve d'une aurore nouvelle qu'elle avait fait dans le coin le plus retiré de sa maison, son rêve de la splendeur d'un lointain monde n'avait apporté aucune lumière, ses couleurs avaient pâli à mesure qu'elle s'était approchée et il lui semblait qu'elles ne pâlissaient que pour elle, puisque son désir avait rêvé des splendeurs que la vie ne possédait pas, puisqu'elle avait rêvé d'une beauté que la terre ne pouvait faire éclore. Mais son désir ne s'éteignait pas dans la toute-puissance de sa certitude, il brûlait au contraire dans son cœur en un regret ardent qui la consumait tous les jours plus violemment. Autour d'elle se célébrait la fête joyeuse et belle du printemps; les blanches clochettes des perce-neige en sonnaient l'ouverture, tandis que les coupes veinées des crocus saluaient le printemps triomphal. Des centaines de petits ruisseaux descendaient des montagnes pour se jeter dans la vallée, annonçant la venue du printemps, et tous semblaient arriver trop tard, car partout où ils coulaient, entre leurs bords verdoyants, fleurissaient déjà des primevères jaunes et des violettes bleues qui se penchaient pour dire : « Nous savons qu'est venu le printemps, nous le savions avant vous. »

Les saules hissaient leurs jaunes pavillons et les mousses frissonnantes jetaient le velouté de leurs guirlandes vertes sur les murs dénudés des vignobles, tandis que des milliers d'orties cachaient le pied du mur de leur longue bordure vert foncé et pourpre sombre. L'herbe étendait son large manteau vert sur lequel étaient venues se placer de splendides fleurs; c'étaient des jacinthes aux pétales étoilés, d'innombrables pâquerettes aux fleurs pareilles à des perles, des gentianes, des anémones, des pissenlits et

mille autres fleurs encore. Au-dessus du sol, plus haut que les fleurs, flottaient dans l'air, semblables à des îlots de fleurs brillantes, des cerisiers aux séculaires troncs et dont la splendeur immaculée faisait songer aux blancs rivages et sur eux des papillons, messagers venus du continent, des fleurs épanouies à leurs pieds, piquaient des taches rouges et bleues.

Chaque jour venait avec des fleurs nouvelles; de la terre dans les jardins près du lac, elles jaillissaient en dessins multicolores; au loin elles paraissaient s'être accrochées aux branches des arbres en violettes gigantesques sur les pawlonias et sur les magnolias en grandes tulipes rayées de pourpre. Le long des sentiers, les fleurs traçaient des bordures blanches et bleues, leurs jaunes troupes envahissaient les champs, mais nulle part leur épaisseur n'était aussi grande qu'en haut entre les collines, parmi les petites vallées ravissantes et cachées où le mélèze paraît son clair feuillage de minuscules boules d'étincelants rubis : là, les narcisses fleurissaient en myriades éblouissantes, emplissant tout autour l'air du parfum étourdissant de leurs calices immaculés.

Madame Lyhne vivait parmi toute cette enivrante beauté, le cœur plein de désirs insatisfaits d'autres beautés et seulement de temps à autre, durant des soirs où le soleil disparaissait derrière les hauteurs aux pentes languissantes de la Savoie et que les montagnes bordant l'autre côté du lac paraissaient faite d'un sombre vert opaque — la lumière étant comme absorbée par les flancs escarpés — lorsque la nature arrivait à captiver ses sens, lorsque des brouillards aux reflets jaunes cachaient les montagnes lointaines du Jura et que le lac rouge brillait

comme un miroir de cuivre; lorsque des flammes d'or dentelaient l'incandescence de la lueur du soleil couchant qui semblait s'unir avec la splendeur du ciel en un immense océan de lumière, c'était seulement à ces heures presque uniques que son désir semblait se taire et que son âme croyait avoir trouvé le chemin qui l'avait tentée.

A mesure que le printemps avançait, sa faiblesse augmentait; bientôt elle ne put plus quitter son lit; cependant la mort ne lui causait plus aucun effroi, elle la désirait même ayant en elle l'espérance de se trouver de l'autre côté de la tombe face à face avec les magnificences qu'elle avait rêvées; elle espérait baigner son âme dans l'âme de ces splendeurs qui l'avaient ici-bas emplie de torturants désirs et de pressentiments maintenant purifiés et rendus radieux par le grandissant regret des longues années de sa vie dont le but à cette heure allait être atteint.

Elle caressait maint rêve doux et mélancolique avec l'espoir de revenir en pensée revoir les biens que la vie lui avait offerts, les revoir du sein du pays de l'immortalité où pour l'éternité se trouvaient les beautés de la terre entière comme elle les avait rêvées sur les rives lointaines des lacs.

C'est ainsi qu'elle mourut et Niels la fit enterrer dans l'hospitalier cimetière de Clarens dont la terre autrefois couverte de vigne, maintenant garde des enfants de tous les pays et où des colonnes brisées et des urnes voilées de crêpe disent en tant de langues différentes les mêmes paroles de deuil.

Les blancheurs des colonnes et des vases brillent entre les sombres cyprès et les viornes aux fleurs hiémales; de précoces roses jonchent de leurs pétales les pieds de maintes tombes où souvent déjà ont

bleui les violettes. Autour de chaque motte de terre, autour de chaque pierre s'enlace le feuillage luisant de la douce pervenche, la fleur favorite de Rousseau, la fleur d'un bleu céleste, d'un bleu plus bleu que celui d'un ciel de rêve.

CHAPITRE IX

Niels s'empressa de regagner Copenhague, car il ne pouvait supporter la solitude dans laquelle le laissaient les personnes qui l'entouraient; cependant, à mesure qu'il se rapprochait de Copenhague, il se demandait de plus en plus fréquemment ce qu'il venait y faire et, de plus en plus, il regrettait de ne pas être resté là-bas. Qui allait-il rencontrer à Copenhague? ce n'était assurément pas Frithiof, et il ne verrait pas non plus Erik, qui était parti pour l'Italie, après avoir obtenu un prix de séjour; certes, il y avait bien Madame Boye, mais c'était là une relation si singulière, que maintenant qu'il venait de quitter la tombe de sa mère, il la trouvait non pas profane ou en quelque sorte peu convenable, mais il ne pouvait cependant arriver à la faire vibrer à l'unisson des sentiments qu'il éprouvait à cette heure. Il existait comme un manque d'harmonie; si Madame Boye avait été sa fiancée, si elle avait été une pudique jeune fille, aller la voir à cette heure où son âme avait été si longtemps absorbée par ses devoirs filiaux n'eût choqué aucun de ses sentiments; il avait beau lutter et essayer de se vaincre soi-même en traitant de bourgeois et de mesquin le changement survenu dans sa manière d'envisager ses relations avec Madame Boye, il ne pouvait cependant se défaire d'un certain mécontentement dont le mot d'aventurière à l'adresse de Madame Boye devenait l'expression; sa raison le faisait persévérer dans cet

ordre d'idées, et lorsqu'il eût arrêté son ancien appartement près des remparts, il fit d'abord une visite à son parent, le conseiller d'Etat, avant même d'aller chez Madame Boye; il ne se présenta chez elle que le lendemain; il ne la trouva pas. Le concierge lui apprit qu'elle avait loué une villa près d'Emilie Kilde, ce qui causa à Niels un certain étonnement, car il savait que la maison de campagne de son père était située à cet endroit. Niels se dit qu'il ne pouvait trop tarder à faire sa visite, lorsque le lendemain il reçut un billet de Madame Boye, lui disant qu'il la trouverait à son appartement de la ville; c'était la nièce au teint pâle qui l'avait aperçu dans la rue; elle serait chez elle à une heure moins un quart, il ne devait pas manquer de venir, elle lui dirait la raison s'il ne la connaissait pas; la connaissait-il? Il ne fallait cependant pas mal la juger, il ne devait pas être déraisonnable et se fâcher. Puis après tout, il devait tout savoir, et pourquoi prendrait-il cela comme le feraient des natures plébéiennes? Le prendrait-il ainsi, lui? Tous les deux étaient si différents de la foule! Ah! s'il voulait la comprendre, Niels, Niels!

Cette lettre le jeta dans un état de surexcitation extrême; avec inquiétude il se souvint du regard plein de railleuse pitié dont l'avait enveloppé la conseillère d'Etat qui, après un sourire, avait gardé en sa présence un silence assez étrange.

Quelle pouvait être la signification de tout cela? Que diable pouvait-il y avoir là-dessous?

Le sentiment qui l'éloignait de Madame Boye avait disparu, c'est à peine si à cette heure il pouvait le comprendre et l'avait envahi une certaine crainte. Ah! si du moins ils s'étaient écrit ainsi que le font les gens raisonnables! Pourquoi ne l'avaient-ils pas

fait? Ses occupations ne l'avaient cependant pas tellement occupé! Il avait, il fallait l'avouer, une nature bizarre, et sa façon était bizarre aussi de se laisser prendre par les ambiances passagères. Il oubliait tout ce qui était loin de lui, c'est-à-dire qu'il ne l'oubliait pas complètement mais il le transformait ailleurs et le laissait enterrer par le présent, enterrer comme sous des montagnes! (et l'on disait après cela qu'il avait de l'imagination!) L'heure sonna enfin. Madame Boye lui ouvrit elle-même la porte d'entrée avant qu'il eut frappé. Elle ne prononça pas une parole et se contenta de lui tendre la main pour une longue étreinte de condoléance, car les journaux avaient parlé de la perte qu'il venait de faire. Niels, de son côté, ne dit rien et, silencieusement, ils traversèrent tous les deux le premier salon, entre la double rangée de chaises recouvertes de leurs housses rayées de rouge. Le lustre garni de bougies était entouré de papier et tous les carreaux de vitre étaient blanchis. Dans la pièce où l'on se tenait d'ordinaire, tout était à sa place habituelle. Seulement, les persiennes étaient baissées sur les fenêtres ouvertes et remuaient sous la faible brise qui les faisait claquer contre l'entablement avec de légers coups secs et monotones.

La lumière réflétée par le canal où dardait le soleil était tamisée par les lames jaunes des persiennes et dessinait sur le plafond un rectangle mobile et strié de lignes ondoyantes qui tremblotaient comme au dehors tremblotaient les ondes lumineuses; sur toutes choses régnait une très molle et parfaite tranquillité, tout semblait vivre dans une calme attente comme en une haleine retenue.

En elle-même, Madame Boye hésita à se choisir un siège, elle finit par se décider pour une chaise à

bascule qu'elle épousseta rapidement de son mouchoir, mais au lieu de s'asseoir elle se plaça debout derrière la chaise, les mains appuyées sur le dossier. Elle avait gardé ses gants et un de ses bras seulement sortait de sous la mantille à tulle qu'elle portait sur sa robe de soie écossaise dont les minuscules carreaux étaient assortis au large ruban de son grand chapeau rond à la Pamela; la paille claire de son chapeau lui cachait à moitié le visage, surtout lorsqu'elle se tenait comme en ce moment, les yeux regardant le sol et faisant balancer la chaise avec une certaine violence.

Niels était assis sur un tabouret devant le piano, assez loin d'elle, comme dans l'attente de quelque chose de désagréable à écouter.

— « Donc, tu le sais, Niels ? »

— « Non ! — Mais qu'est-ce que c'est donc, cela que je ne sais pas ? »

La chaise ne se balançait plus.

— « Je suis fiancée ! »

— « Vous êtes fiancée ! Pourquoi ? Comment ? »

— Mais finiras-tu de me dire « vous » ? Ne commence pas tout de suite à être déraisonnable. Elle s'appuyait un peu méfiante contre la chaise à bascule. « Tu dois bien comprendre que ce ne m'est pas un bien doux plaisir de t'expliquer tout cela — je le ferai cependant, mais tu devrais bien m'aider un peu.

— Mais c'est de la folie ! Es-tu fiancée ou ne l'es-tu pas ?

— Je te l'ai déjà dit, reprit-elle, avec une légère impatience, et elle leva les yeux.

— « Eh bien ! alors, permettez-moi, Madame Baye, de vous féliciter et de beaucoup vous remercier des instants que nous avons passés ensemble autrefois »,

dit-il, en se levant et en s'inclinant plusieurs fois ironiquement.

— « Et tu peux me quitter ainsi ! comme cela, tout tranquillement ! Je suis fiancée ! alors tout est fini entre nous, et tout ce que nous avons eu ensemble n'est qu'une stupide histoire à laquelle nous ne devons plus penser ! Ce qui est fini doit être bien fini, et c'est tout ! Niels, c'est donc que le souvenir de tous ces jours si chers doit être muet à partir d'aujourd'hui ? Tu ne penseras donc plus jamais à moi ? N'auras-tu jamais quelque regret de moi ? Par quelque soirée calme, ne feras-tu donc jamais ce même rêve et ne le vêtiras-tu pas de toutes les couleurs qui eussent pu le faire resplendir ? Pourras-tu laisser tout cela sans le faire revivre amoureusement dans ta pensée, le mûrissant jusqu'à la triomphale plénitude à laquelle il eût pu atteindre ? Cela sera-ce possible ? Peux-tu le fouler aux pieds et en écraser chaque atome pour en détruire toute l'existence ici-bas ? Ah ! Niels ! »

— « Je l'espère bien, puisque vous venez de me montrer que c'est possible ! Oh ! mais c'est de la folie, de la pure folie d'un bout à l'autre ! Pourquoi donc avez-vous combiné toute cette comédie ? Vous savez bien que je n'ai nul droit à vous adresser un seul reproche ; vous ne m'avez jamais aimé, vous ne m'avez jamais dit que vous m'aimiez ; vous m'avez tout simplement permis de vous aimer et, à cette heure, vous me retirez cette permission, à moins, cependant, que je ne doive continuer, maintenant que vous êtes vouée à un autre ? Je ne vous comprends pas ; avez-vous cru un instant que cela fût possible ? Nous ne sommes cependant pas des enfants ! Avez-vous peur que je ne vous oublie trop vite ? Soyez tranquille ! ce

« n'est pas vous qu'on efface ainsi de sa vie ! Mais
 « prenez garde, une femme ne rencontre pas deux
 « fois dans sa vie un amour comme le mien ! Prenez
 « garde que m'avoir abandonné ne vous porte mal-
 « heur !

« Je ne vous souhaite pas de mal ! Oh ! non ! Oh !
 « non ! Puissent toute peine et toute maladie se tenir
 « loin de vous, puissiez-vous avoir tout le bonheur
 « que la richesse, l'admiration et la situation sociale
 « peuvent donner, puissiez-vous en jouir le plus
 « complètement possible ! c'est mon plus cher désir.
 « Puisse le monde entier vous être ouvert, sauf tou-
 « tefois une petite porte, une seule petite porte,
 « malgré le nombre de fois que vous y frapperez,
 « malgré les tentatives multiples que vous ferez de
 « la franchir ! A part cette porte, que tout vous soit
 « ouvert, aussi largement que possible et aussi plei-
 « nement qu'on puisse le souhaiter ! »

Il disait ces choses lentement, avec tristesse, mais sans amertume, d'une voix tremblante étrangement timbrée avec des inflexions qu'elle ne connaissait pas et qui l'impressionnaient.

Elle était devenue un peu pâle et s'appuyait lourdement sur la chaise ! « Niels, dit-elle, ne me sou-
 « haite pas de mal ; souviens-toi, Niels, que tu étais
 « loin de moi, et je ne savais pas toute la réalité de
 « mon amour ! C'était plutôt comme une sympathie
 « qu'il m'inspirait ; il retentissait à travers ma vie
 « comme une poésie légère et spirituelle, mais jamais
 « il ne me saisissait comme avec des bras robustes ;
 « il avait des ailes, rien que des ailes ! Voilà ce que
 « je croyais et je n'en savais pas davantage jusqu'à
 « l'heure, jusqu'à l'instant où « cela » fut fait, l'ins-
 « tant où j'ai dit « oui » et où tout cela fut fait !

« C'était bien difficile aussi ! tant de choses et tant

« de gens étaient à considérer ! C'était d'abord mon
 « frère Hardenskjold ; tu sais bien, celui qui était
 « parti pour les Indes ; il avait eu ici une jeunesse
 « un peu orageuse, mais là-bas il s'était assagi et
 « était devenu sérieux ; il avait été associé dans une
 « grosse maison et gagnait beaucoup d'argent ; de
 « plus, il s'était marié avec une riche veuve, qui est
 « d'ailleurs une gentille petite femme, je t'assure. Il
 « revint alors ici et mon père et lui se réconcilièrent,
 « car « Hatte » avait bien changé, il était devenu
 « très respectable, d'une correction exagérée et, pour
 « dire le mot : affreusement bourgeois. Il trouva
 « naturellement que moi aussi je devais renouer
 « avec notre famille et il me sermonnait, m'exhor-
 « tait et m'accablait de raisonnements absurdes
 « chaque fois qu'il venait ici — puis mon père était
 « bien âgé ; enfin, « cela » se fit et tout redevint
 « comme autrefois. »

Elle s'arrêta un instant pour ôter sa mantille, puis son chapeau et ses gants et, en s'éloignant un peu de Niels, elle continua en paraissant se laisser aller à ses pensées :

« Hatte avait un ami très considéré, énormément
 « considéré, et tous pensaient que c'était mon devoir,
 « tous le désiraient beaucoup, car vois-tu, avec
 « cela, je pouvais de nouveau occuper une place
 « dans le monde comme autrefois, et même une place
 « meilleure, grâce à la si parfaite considération dont
 « il jouissait sous tous les rapports ; d'abord, j'avais
 « moi-même désiré longtemps « cela ». N'est-ce
 « pas vrai ? Tu ne comprends pas ? Tu n'aurais
 « jamais pensé de moi chose pareille ? Bien au con-
 « traire ! en mes continuelles moqueries sur la
 « société et ses sottises de convention, sur sa morale
 « brevetée, son thermomètre de vertu et sa bous-

« sole de féminité, tu te souviens combien nous
 « étions spirituels ! C'est à en pleurer ! Mais ce n'est
 « pas vrai, du moins pas toujours vrai, car je vais te
 « dire, Niels, que nous autres femmes nous pouvons
 « pour quelque temps nous détacher, lorsque dans
 « notre vie s'est produit un événement qui nous a
 « ouvert les yeux, au besoin d'une liberté dont
 « cependant nous jouissons en réalité, mais nous ne
 « pouvons soutenir la lutte, car pour toujours et par-
 « dessus tout, nous avons dans le sang une passion
 « pour ce qu'il y a de plus correct dans la plus parfaite
 « correction, pour le guindé le plus outré du « comme
 « il faut » mondain. Nous ne pouvons souffrir de
 « lutter contre ce qui a été établi par la foule du
 « vulgaire et, au fond même, il nous semble que
 « cette foule a raison, car c'est elle qui nous juge, et
 « intérieurement nous nous inclinons devant ses
 « arrêts qui nous font vraiment souffrir, malgré
 « notre fierté voulue et apparente.

« Ce n'est pas d'être des créatures d'exception qui
 « fait notre force ! Oh ! pas du tout ! Niels, cela nous
 « rend si extraordinaires, peut-être même encore
 « plus intéressantes, tandis qu'autrement... Peux-tu
 « me comprendre ? Ne trouves-tu pas que c'est
 « pitoyable ? Mais, cependant, tu peux facilement
 « comprendre que l'idée de rentrer dans mon ancien
 « cercle de relations me cause une étrange impres-
 « sion ; tant de souvenirs ont reparu dans ma pen-
 « sée ! et surtout le souvenir de ma mère et sa façon
 « de voir les choses ; il me semblait que j'étais de
 « nouveau dans le port où tout était si paisible et si
 « bon, et je n'avais qu'à jeter l'ancre pour devenir
 « heureuse à souhait pour le reste de mes jours !
 « C'est alors Niels que je me suis laissé lier. »

Niels ne pouvait s'empêcher de sourire en sentant

son écrasante supériorité, et il éprouvait une cer-
 taine pitié à la voir là debout si malheureuse et, en
 même temps, jouissant d'un puénil bonheur à faire
 ainsi sa confession.

L'émotion le gagna tellement qu'il ne trouva aucun
 mot dur à lui adresser.

Il s'approcha d'elle.

Elle avait tourné la chaise et s'y était laissée tom-
 ber ; elle était assise maintenant et rejetée en arrière,
 lasse et s'abandonnant, les bras pendants, le visage
 très haut et les yeux presque baissés, regardant la
 chambre sombre avec ses deux rangs de chaises qui
 s'avançaient jusque dans l'entrée un peu plus
 noire.

Niels mit son bras sur le dossier de la chaise et se
 pencha sur elle, l'autre main appuyée sur le bras
 de la chaise.

— « Et moi, tu m'avais donc complètement ou-
 blié ? » murmura-t-il.

Mais elle semblait ne pas l'entendre et elle ne
 leva même pas les yeux ; enfin elle fit un impercep-
 tible mouvement de tête suivi d'un autre un long
 moment après. Jusque-là tout avait été silencieux
 autour d'eux ; on entendit alors dans l'escalier une
 bonne qui était en train de nettoyer les serrures en
 chantant à demi-voix ; les heurts de boutons de por-
 tes entrecoupaient brutalement ce silence, le ren-
 dant plus complet par leurs soudaines interruptions.
 Ensuite tout bruit cessa et il n'y eut plus que les lents
 claquements berceurs et rythmés des persiennes.
 Le silence paralysait leurs langues et presque aussi
 leurs pensées et elle restait assise, le regard toujours
 fixé vers l'obscurité de l'entrée tandis que lui, res-
 tait debout penché sur elle, les yeux obstinément

rivés sur les carreaux de sa robe de soie ; puis inconsciemment, poussé par la douceur du silence, il se mit à la bercer dans sa chaise, doucement, avec une douceur infinie ; elle leva lentement les paupières pour apercevoir son profil dans la pénombre puis referma les yeux complètement dans un mouvement de bonheur. C'était comme une longue étreinte ; c'était comme s'il se jetait dans ses bras lorsque la chaise allait en arrière et lorsque le balancement la faisait aller en avant et que ses pieds touchaient presque terre, elle avait la sensation de quelque chose de « lui » dans la légère impression du plancher sous ses pieds.

Il éprouvait la même sensation ; ce bercement commença à l'intéresser et peu à peu il augmentait le balancement ; il lui semblait à mesure que la chaise allait en arrière qu'il était de plus en plus près de la posséder et une sorte d'attente marquait l'instant où la chaise allait recommencer à aller en avant et lorsqu'elle arrivait à la fin de sa course il éprouvait une étrange volupté dans le petit coup dont les pieds inertes frappaient le plancher ; complète devint la possession lorsqu'il poussa la chaise encore plus en avant et que la plante des pieds appuyant doucement sur le plancher fit remonter un peu les genoux.

— « Ne rêvons pas » dit Niels un moment après et il poussa un soupir et s'éloigna de la chaise avec résignation.

— « Oh ! si ! » dit-elle presque suppliante en le regardant candidement avec de grands yeux pleins d'une mélancolique ivresse.

Lentement, elle s'était levée.

— « Non, il ne faut pas rêver » dit Niels énervé et il passa son bras autour de sa taille — « tous deux

nous avons assez rêvé, ne t'a-t-il pas semblé ? Nos rêves ne t'ont-ils donc jamais atteint comme un souffle rapide passant sur ta joue ou parmi tes cheveux ? est-il possible que jamais la nuit n'ait tressailli des soupirs qui un à un venaient tomber mourants sur tes lèvres ? »

Il l'embrassait et il lui sembla qu'elle devenait moins jeune sous son baiser, moins jeune et cependant plus attirante, d'une beauté plus ardente et plus capiteuse.

— « Il faut que tu saches, car tu ne le sais pas, il faut que tu saches combien je t'aime et combien j'ai souffert, oh ! combien souffert de ton absence ! Ah ! si les chambres qui sont près des remparts pouvaient parler, Tema ! »

Il l'embrassa longuement, puis il l'embrassa encore et elle lui jeta ses bras autour de son cou si violemment que les manches blanches et bouffantes remontèrent très haut, découvrant les manches de dessous blanches aussi qui froufroutaient soyeusement en glissant sur l'élastique gris qui les retenait au-dessus du coude.

— « Que diraient-elles, ces chambres, Niels ? »

— « Ah ! c'est dix mille fois et même plus qu'elles pourraient dire un nom qui leur servirait de prière, un nom qui aussi pourrait exprimer la colère, les soupirs et les sanglots et « Tema » aussi les menaces.

« — Vraiment pourraient-elles ? »

D'en bas, de la rue, par les fenêtres ouvertes montait toute une conversation dont on ne perdait pas une syllabe ; elle disait la sagesse du monde la plus indifférente, ces paroles de tous les jours, usées jusqu'à la corde que faisaient entendre deux voix cancanières sans expression. Tout le commun bavard

dage arrivait jusqu'à eux, rendant plus exquise encore leur étreinte, poitrine contre poitrine, dans la lumière tendre et discrète qui les enveloppait.

— « Ah ! que je t'aime ma bien aimée et dans mes bras, que tu es bonne ! tu es si bonne ! oh ! si bonne... et tes cheveux !... c'est à peine si je peux parler et tous mes souvenirs... tu es si bonne... tous mes souvenirs de ce temps où je pleurais, où j'étais si malheureux et où mes regrets étaient si amers... tous mes souvenirs viennent, courent et se bousculent comme s'ils voulaient prendre leur part de mon présent bonheur ! Ah ! me comprends-tu ? Te souviens-tu, Tema, oh ! dis ! te souviens-tu de la soirée parée de clair de lune de l'année défunte ? L'aimes-tu toi ? Oh ! tu ne sais pas combien peut être cruel un clair de lune. Par une nuit éclairée par la lune, quand l'air s'est glacé dans sa froide lumière et que les nuages au loin s'étendent, ah ! Tema ! les fleurs et les feuilles gardent leurs parfums tout près d'elles comme un givre odorant étendu sur elles ! Tous les sons s'éloignent et soudainement disparaissent sans un écho ! Une telle nuit est bien impitoyable, car le regret grandit avec une force étrange ; la nuit le fait surgir silencieusement de tous les coins de l'âme et l'aspire de ses lèvres d'airain ! Aucun espoir ne luit, pas une promesse ne brille dans toute cette clarté froide et rigide. Oh ! je pleurais, Tema ! N'as-tu jamais pleuré durant les nuits parées de clair de lune ? Ma bien-aimée, non, ne pleure pas, il ne faut pas que tu pleures ; autour de toi il faut éternellement du soleil et des nuits de rose ! Tu entends, des nuits de roses ! »

Elle restait tout entière enlacée dans ses bras et son regard perdu dans le sien, ses lèvres murmu-

raient comme en un rêve de douces paroles amoureuses, que son souffle étouffait à moitié, c'était des paroles qu'elle répétait, des paroles qu'il avait dites, des paroles qu'elle semblait redire à son cœur.

Au dehors, dans la rue, les voix s'éloignaient et cela la troublait. Ensuite les voix se rapprochaient suivies d'un bruit sec et rythmique d'une canne sur les pavés de pierre, puis elles s'éloignaient encore dans la direction opposée et continuaient longtemps dans le lointain, puis diminuaient pour enfin se taire tout à fait.

Et de nouveau autour d'eux grandissait le silence dont l'haleine lourde et chancelante palpitait. Pour eux, s'étaient tuées les paroles, et lourds, les baisers tombaient de leurs lèvres, pareils à des questions hésitantes, mais ces baisers n'apportaient pas la moindre délivrance, ne donnaient aucune jouissance du présent. Leurs regards n'osaient pas se quitter, mais dans leurs yeux non plus ils n'osaient mettre aucune parole ; tant qu'ils le pouvaient au contraire, il les voilaient, voulant se cacher l'un à l'autre leurs pensées, et ils restaient silencieux, réchauffant des rêves mystérieux.

Alors, un tressaillement de son étreinte, l'éveilla et elle raidit ses bras contre sa poitrine pour s'éloigner de lui.

— « Va-t'en, Niels, va-t'en, il ne faut pas que tu restes ici, il ne le faut pas, tu m'entends ? »

Il voulut l'attirer à lui mais elle se retira, effrayée et toute pâle.

Elle tremblait des pieds à la tête et tenait ses bras loin de son corps comme n'osant pas se toucher elle-même.

Niels s'agenouilla et essaya de lui prendre la main.

— « Il ne faut pas que tu me touches » et dans son regard perçait un violent désespoir. « Pourquoi, « puisque je t'en prie, ne t'en vas-tu pas ? Dieu ! « pourquoi ne veux-tu donc pas t'en aller ? Non ! « non ! ne parle pas ! Va-t'en ! je veux que tu t'en « ailles, toi ! Ne vois-tu donc pas que je tremble « toute à cause de toi ? Tiens, regarde, regarde, « regarde ! Oh ! tu as tort de te conduire ainsi vis- « à-vis de moi... Mais, puisque je t'en prie !... » Il lui était impossible de proférer un seul mot et elle ne voulait pas l'écouter. Elle était complètement hors d'elle-même ; de ses yeux les larmes coulaient à flots, son visage était contracté et semblait briller de pâleur. Que pouvait-il faire ?

— « Ne veux-tu donc pas t'en aller ? Ne vois-tu « donc pas que tu m'humilies en restant ici, mais tu « me brutalises. Mais oui tu me brutalises. Que « t'ai-je donc fait pour que tu sois si cruel ? Oh ! va- « t'en ! tu n'as donc aucune pitié ? »

— « De la pitié ? » et la colère le glaça ; c'était de la véritable folie et il ne pouvait faire autrement que de s'en aller. Et il sortit ; les deux rangs de chaises lui déplaisaient mais il passa entre elles, lentement, hautainement comme s'il les bravait. « Exit Niels Lyhne » dit-il en entendant la serrure de la porte claquer derrière lui.

Tout perplexe, il descendit l'escalier, son chapeau à la main et s'arrêta sur le palier discutant tout seul. Il ne comprenait goutte à tout cela ! Pourquoi ? Tout ce qui venait de se passer ! Pourquoi ? Il continua à marcher et aperçut les fenêtres ouvertes. L'envie lui vint de troubler d'un cri strident l'atroce silence de là-haut, de causer là avec quelqu'un durant des heures, de causer sans s'arrêter, de bavarder contre ce silence, de le baigner de ba-

vardage jusqu'à ce que le froid le glaçât. Il ne pouvait chasser ce silence de son sang, il le voyait, le sentait et il était impuissant à s'en délivrer.

Tout à coup il s'arrêta, rougit et une honte irritée couvrit son visage. Était-ce une épreuve qu'elle avait voulu lui faire subir ?

Là-haut, Madame Boye pleurait toujours ; elle s'était mise devant la glace et se tenait debout les deux mains appuyées sur la console et les larmes tombaient goutte à goutte le long de ses joues dans l'intérieur rose d'une coquille marine. Elle regardait son visage ravagé tel qu'il apparaissait au-dessus de la tache de brouillard formée sur le verre par son haleine et elle suivait les larmes qui coulaient de ses yeux et roulaient le long de ses joues. Ses larmes coulaient toujours ; jamais elle n'avait autant pleuré, sauf une seule fois à Frascati, un jour où ses chevaux s'étaient emballés. Peu à peu ses larmes se calmèrent, mais un tremblement nerveux secouait encore tout son corps de la tête aux talons. Le soleil dardait, plus ardent ; le reflet ondoyant des vagues lumineuses suivait en biais le plafond et par les persiennes plusieurs rangs de rayons parallèles entraient en faisceaux de lumière jaunâtre. La chaleur augmentait et au milieu de l'odeur pénétrante de bois chauffé et de la poussière baignée de soleil, arrivait maintenant d'autres odeurs encore, car, des fleurs multicolores des coussins du sofa et des soies des ronds dossiers des chaises, des livres et des tapis roulés, la chaleur libérait cent parfums oubliés qui fuyaient rapidement comme des revenants.

Lentement son tremblement devenait plus faible, laissant après lui un étourdissement singulier ; des idées fantastiques qui étaient presque des sensa-

tions, tourbillonnait à la suite de ses pensées toutes surprises. Elle ferma les yeux mais resta encore devant la glace.

Chose étrange ! Comment cela lui était-il venu ? Quelle angoisse foudroyante ? Avait-elle crié ? Un cri s'attardait à son oreille ; à la gorge, elle sentait une fatigue comme après un grand cri d'effroi... il l'avait saisie... elle se laissait faire... elle appuyait ses bras sur sa poitrine pour le repousser... elle se défendait, et malgré tout maintenant... c'était comme si elle tombait lentement à travers les airs, rouge, brûlante de honte, obscènement caressée par tous les vents. Il ne voulait pas s'en aller et l'heure allait venir où ce serait trop tard. Toutes ses forces la quittaient comme des bulles qui crevaient ; une à une ces bulles franchissaient ses lèvres pour crever aussitôt... une seconde de plus et ce serait trop tard. S'était-elle jetée à genoux pour le supplier ? C'était trop tard... elle se haussait irrésistiblement vers son étreinte comme une bulle qui monte à travers l'eau ; ainsi son âme montait vers lui dans sa complète nudité, tous ses désirs dévoilés à son regard, chaque rêve secret, chaque intime abandon dévêtu sous ses yeux qui l'avaient conquise. Elle était de nouveau dans ses bras, s'y attachant, toute frissonnante de tendresse, elle était alors pareille à une statue d'albâtre dans un nuage de flammes et qui devenait transparente dans le flamboiement de l'ardent brasier ; peu à peu diminuait ce qui restait encore un peu sombre jusqu'à ce que tout devint d'une clarté radieuse.

Lentement elle ouvrit les yeux, et d'un sourire discret elle regarda son image comme on regarde un confident dans lequel on n'a pas trop de confiance, puis elle se mit à se promener dans sa cham-

bre et ramassa ses gants, son chapeau et sa mantille. Le vent avait comme chassé son étourdissement. Elle trouvait voluptueuse la faiblesse qu'elle ressentait encore dans les jambes et elle marchait pour l'éprouver encore. Avec un geste étrange elle frappait avec son coude d'un petit coup amical la chaise à bascule.

En somme, il lui semblait qu'elle aimait bien jouer la comédie. Dans un regard elle adressa un dernier adieu à quelque chose d'invisible ; elle remonta les persiennes et la chambre devint une tout autre chambre.

Trois semaines après, Madame Boye se mariait. Niels Lyhne se trouvait maintenant complètement seul. Il ne pouvait maîtriser son indignation de la voir se jeter si indignement au milieu de cette société dont elle s'était si souvent moquée. Il était évident que cette société n'avait eu qu'à ouvrir ses portes et faire un simple signe pour que Madame Boye s'y précipitât. Cependant était-ce une raison pour lui jeter lui-même la pierre, lorsque lui-même avait, à plusieurs reprises, ressenti l'attraction magnétique de cette honnête bourgeoisie. Malgré tout, il restait leur dernière entrevue et c'était ce qu'il lui reprochait le plus ; sans doute elle avait voulu dire un suprême adieu libertin à son passé et faire une dernière extravagante folie avant de se retirer dans la correction mondaine la plus parfaite ; un si complet mépris de

soi-même était-il possible ? Pouvait-on rêver une aussi cynique raillerie de soi-même, raillerie qui le couvrait lui-même et tous leurs communs souvenirs, leurs communes espérances, leurs enthousiasmes et toutes leurs pensées vêtues de pure sainteté ? Cette pensée le faisait rougir et l'irritait.

Après tout, était-il juste ? Car enfin elle n'avait fait que lui dire ouvertement et avec la plus grande franchise : « Voilà ce qui m'attire, et cela m'attire avec force, mais je reconnais tous tes droits, peut-être plus que tu ne les revendiques toi-même ! Me voici donc, si tu te sens assez fort pour me prendre, prends-moi, sinon je me laisse aller et m'abandonne à la force la plus puissante. »

Si tout cela s'était passé ainsi, n'était-elle pas dans son droit ? Il n'avait pas osé la prendre et cependant il n'avait tenu à presque rien au moment décisif ; l'ombre d'une pensée, la nuance d'un sentiment auraient suffi. Ah ! s'il avait pu savoir ce qui fut sa pensée passagère et qui déjà n'était plus la sienne. Il se refusait à croire les choses dont il était forcé de l'accuser et ce n'était seulement pas à cause d'elle, car après tout l'importance était médiocre, c'était surtout parce qu'il lui semblait que cela salissait le drapeau de son idéal. Logiquement, c'était faux, mais cependant...

Sans tenir compte de la façon dont elle l'avait quitté, une chose restait là bien certaine, c'était son actuel esseulement, et il éprouvait comme un regret qui, plus tard, se changea en un allègement.

Tant de choses en effet l'attendaient.

L'année qu'il venait de passer à Lonborggaard et à l'étranger avait été pour lui un repos volontaire, dont il avait cependant tiré un grand profit ; durant cette année il avait appris à voir plus clair de toutes

façons aussi bien dans ses qualités que dans ses défauts, et il en était résulté une envie plus grande encore d'utiliser ses facultés dans un travail sérieux et tranquille.

Il ne pensait pas encore à faire une œuvre, car il n'était pas pressé de créer, mais il lui fallait augmenter ses connaissances ; tant de choses étaient là avec leurs richesses à posséder, et leur nombre était si grand qu'il ne pouvait les compter, et que leur multitude lui faisait jeter sur la brièveté de la vie des regards de méfiance.

Certes, il n'avait pas gaspillé son temps auparavant, mais il est bien difficile de rester complètement étranger à la bibliothèque paternelle, et on est si disposé à s'engager sur des chemins que d'autres ont foulés pour arriver au but qu'il ne s'était pas cherché un personnel Vinland dans la multitude du monde des livres, il avait simplement suivi la route que ses pères avaient suivie. Docilement, il avait fermé les yeux à une foule de choses qui l'appelaient, afin de mieux écouter les sons simples et mystiques des vieilles chansons nationales. Il venait enfin de découvrir qu'il n'était pas de nécessité absolue d'être ou vieux Scandinave ou Romantique, et qu'il était bien plus simple d'écouter ses propres dubitations que de les placer dans la bouche de Gorm Lokedyrker, et comme aussi qu'il était plus raisonnable d'exprimer la mysticité de son être propre que de crier vers les murailles des couvents du moyen-âge pour entendre seulement le faible écho de sa propre voix.

Jadis, ses yeux avaient bien vu les choses nouvelles, mais il avait été plus occupé à étudier la manière dont le moderne avait revêtu l'antique, qu'à comprendre ce que les choses modernes lui disaient à lui-même clairement et distinctement ; il n'y avait en

cela rien de bien extraordinaire, car jusqu'ici on n'a jamais, sur la terre, prêché un nouvel Evangile sans que le monde ne se soit immédiatement occupé des vieilles prophéties.

D'autres besoins se faisaient sentir à cette heure, et avec enthousiasme Niels se jeta dans de nouveaux travaux ; il avait été pris d'une envie de conquêtes, en lui s'était éveillée la soif d'acquérir la puissance de la science, soit que probablement tout travailleur de la pensée, quelque humble qu'ait été sa tâche accomplie, a dû éprouver à certaines heures de sa vie, ne fût-ce que pendant quelques pauvres instants. Qui de nous, qu'un sort clément a placé dans une situation lui permettant de travailler au développement de son esprit, n'a pas regardé fixement sur l'Océan immense de la science sans éprouver l'attraction de ses eaux limpides et fraîches, et sans commencer avec le confiant orgueil de la jeunesse à vouloir l'épuiser avec le creux de la main comme l'enfant de la légende ? Ah ! Niels, rappelle-toi ! le soleil pouvait sourire sur ce pays au splendide été, tu ne voyais ni fleurs, ni sources, ni nuages, les fêtes de la vie pouvaient passer sans éveiller un seul rêve dans ton sang juvénile ; pour toi, ton foyer même était une chose lointaine ! Ah ! Niels ! rappelle-toi ! Rappelle-toi aussi comment, sous les feuilles jaunies des hêtres, ta pensée construisit l'édifice qu'elle éleva et qu'elle ferma comme une œuvre d'art ; c'était ton œuvre à toi avec tous ses détails, et ton esprit la baignait tout entière. Lorsque les piliers grêles se furent élevés dans les airs, certains de la solidité de leur base inébranlable, c'est toi qui fis l'ascension courageuse de ces piliers pour construire l'altière voûte, et lorsque la voûte parut flotter dans l'air, ayant, avec confiance, chargé de son poids formida-

ble la base des piliers, ton rêve encore vint l'envelopper comme une brise légère et lorsque, d'un mouvement inéluctable, la voûte s'abaissa, c'est ton pied qui venait fouler ce qui était ton bien ! Oui, Niels, c'était ainsi et ainsi l'individualité de chacun grandit avec son savoir, elle devient radieuse grâce à la science. Apprendre est aussi beau que vivre. Ne redoute pas de te perdre en des esprits plus grands que le tien. Ne reste pas là à analyser avec crainte les singularités de ton âme ; ne ferme pas ta porte à la force, craignant qu'elle ne t'enlève et ne noie ta chère et intime personnalité dans un furieux bouillonnement.

Sois tranquille, l'originalité qui se perd dans la sélection et la réfection d'un développement luxuriant, ne fut qu'une déféctuosité, un simple bourgeon éelos dans une cave, et ne fut unique que durant l'instant où il fut malade de la pâleur de l'ombre. C'est avec ce qui est sain en toi qu'il faut vivre ; il n'y a que ce qui est sain qui puisse devenir grand !

La veille de Noël était arrivée sans que Niels s'en fût aperçu. Durant les six mois qui venaient de s'écouler, il n'était guère sorti en dehors des quelques visites faites au conseiller d'Etat qui l'avait invité à venir passer la soirée chez lui. C'était à Clarens que s'était passé son dernier Noël, et cette pensée lui faisait chercher la solitude. L'ombre était tombée depuis plusieurs heures déjà lorsqu'il sortit de chez lui. Le vent soufflait ; une mince couche de neige

encore vierge des pas des promeneurs couvrait entièrement les rues et les faisait paraître plus larges ; la blanche neige sur les toits et sur les entablements des fenêtres donnait aux maisons un aspect de fête, bien que tout parût plus solitaire qu'à l'ordinaire. Les réverbères vacillaient sous le vent, dont les rafales faisaient monter le long des murs les reflets fous qui, de temps à autre, semblaient tirer de leur rêve les enseignes dont les grandes lettres inertes regardaient fixement devant elles. Les fenêtres des boutiques à demi éclairées, avec leurs étalages tout bouleversés par l'empressement de la journée, avaient l'aspect singulier d'un monde renversé.

Il marcha par les rues les moins fréquentées ; partout la fête de la Nativité semblait avoir commencé, car des caveaux et des chambres basses, des accords, sans cesse, montaient vers lui ; tantôt l'on distinguait le son d'un violon, mais plus souvent celui d'un harmonium qui, infatigablement, faisait ronfler de mélodieuses danses populaires, dont l'exécution exprimait bien plutôt le labour joyeux d'une danse que le recueillement d'une heure solennelle. Cependant, l'illusion couvrait toutes ces choses, c'étaient, lui semblait-il, des pas trainants et des airs vaporeux, et dans son errante solitude, des idées hostiles lui venaient en face de tout ce qui lui rappelait les hommes. Sa sympathie, bien plutôt, allait à cet ouvrier arrêté à la devanture d'une petite boutique de mercerie faiblement éclairée, et qui discutait avec son enfant sur les pauvres merveilles du magasin, désireux d'avoir obtenu de son enfant un choix définitif avant d'entrer dans la caverne des tentations. Puis c'étaient des vieilles filles qui venaient une à une à quelques centaines de pas ; elles étaient toutes vêtues de bizarres manteaux, rappelant ceux des temps

enfouis dans le passé ; elles avaient des gestes timides, et leurs vieux cous, pareils à ceux d'oiseaux méfiants, semblaient avoir l'effroi de la vie ; quelque chose d'inquiet, de réel en même temps que de lointain de ce monde, marquait leur démarche comme si depuis longtemps nuit et jour elles se fussent assises dans l'oubli vertigineux des plus hautes prières, dans le monde reculé d'un bâtiment donnant sur une cour muette, pour ne descendre qu'en ce soir unique de l'année dans le réel ici-bas. Cette pensée l'attrista, et tout son cœur souffrait d'une malade sensibilité ; dans son rêve il voyait s'écouler lentement l'existence d'une de ces vieilles filles, et doulousement à ses oreilles tintait le tic-tac du balancier d'une pendule qui, une à une, faisait tomber les secondes vaines dans la coupe du temps.

Il lui fallait cependant essayer de passer cette nuit de Noël et il suivit le même chemin qui l'avait amené ; avec horreur il songea vaguement que dans d'autres rues se cachaient d'autres solitudes, et le guettaient d'autres délaissements que ceux qu'il avait déjà rencontrés et qui lui avaient rendu plein d'amertume le goût de la vie.

Dans les grandes rues il respira plus librement, sa marche devint plus rapide, et toute sa personne prit un air de défi ; il effaçait tout souvenir de ce qu'il venait de quitter, et il pensait que c'était lui-même qui avait voulu et choisi sa solitude.

Il entra dans un grand restaurant.

En attendant d'être servi il se mit à observer, abrité derrière un vieux supplément de journal, les personnes qui arrivaient.

Ce n'étaient guère que des jeunes gens ; quelques-uns étaient seuls et quelques-uns avaient une attitude presque provocante comme s'ils avaient voulu défen-

dre aux personnes présentes de les considérer comme des camarades de malheur ; quelques autres ne pouvaient se défendre de montrer leur gêne de ne pas être invités quelque part en un soir comme celui-là ; tous recherchaient soigneusement les coins retirés et les tables les plus discrètement reculées. Beaucoup venaient deux à deux, et il était facile de voir que c'étaient des frères ; jamais Niels n'avait à la fois vu tant de frères ; souvent leurs vêtements et leurs manières ne se ressemblaient pas du tout, et leurs mains disaient plus clairement encore la différence de leurs situations sociales. Il était rare qu'une réelle intimité reliât les nouveaux arrivants qui s'asseyaient et causaient ; ici, l'un des deux paraissait infiniment supérieur à son compagnon qui l'admirait ; là c'était la prévenance de l'un et la timidité de l'autre, et partout se voyait des deux côtés une attentive observation et même parfois quelque chose de pire, la muette condamnation de chacun, des buts, des espérances et des efforts de l'autre. Pour la plupart d'entre eux, il avait fallu cette soirée de fête avec le relatif abandon qu'elle apportait avec elle pour leur rappeler leur commune origine et les réunir.

Tandis que Niels réfléchissait à tout cela et qu'il admirait la patience avec laquelle tous ces gens attendaient sans sonner et sans appeler à haute voix les garçons, comme s'ils obéissaient à la tacite convention de tout faire pour enlever à l'endroit l'impression que fait un restaurant, il vit entrer une personne qu'il connaissait ; cette soudaine apparition d'un visage connu au milieu de toute cette foule d'étrangers le saisit tellement sur le moment qu'il ne put s'empêcher, en son étonnement, de se lever pour saluer d'un mot de bienvenue le nouvel arrivant.

— « Attendez-vous quelqu'un ? » demanda ce dernier en cherchant une patère pour accrocher son pardessus.

— « Non ! personne. »

— « Mais alors, c'est à merveille ! »

Le nouvel arrivant était le docteur Hjerrild, un jeune homme à qui Niels avait quelquefois adressé la parole chez le conseiller d'Etat ; il savait aussi, non qu'il l'eût entendu lui-même, mais par quelques allusions moqueuses de la conseillère d'Etat, que le docteur était d'une extrême tolérance en matière religieuse, quoiqu'il lui eût entendu afficher des opinions politiques diamétralement opposées. Ce n'était certes pas là l'esprit des gens qui fréquentaient chez le conseiller d'Etat qui était religieux et libéral ; le docteur appartenait par ses opinions et par celles de sa défunte mère, à un de ces milieux assez nombreux alors où l'on ne regardait qu'avec des yeux sceptiques et hostiles l'aurore de la liberté naissante. Mais où en revanche, en matière religieuse on était plus que rationaliste, presque athée lorsqu'on n'était pas, ce qui arrivait fréquemment, indifférent ou mystique. Dans ces milieux, d'ailleurs assez mêlés, on pensait que le Holstein était au moins aussi près du cœur que Jylland, on ne ressentait aucune tendresse pour la Suède et on n'aimait pas sans réserves le « Danisme » sous ses nouvelles formes danoises ; enfin on y connaissait mieux Molière qu'Holberg, Baggesen que Cehlenschlager et les goûts artistiques restaient toujours tièdes. Hjerrild avait grandi sinon sous l'influence de telles opinions et de telles préférences, du moins sous l'influence d'opinions et de préférences presque semblables.

Il regarda Niels d'un œil inquiet, pendant que

celui-ci lui faisait part de ses observations sur les clients assis à côté d'eux et insistant surtout sur la honte qu'ils paraissaient éprouver de n'avoir pas été invités ce soir-là dans quelque foyer ou en quelque endroit familial.

— « Oui, je comprends très bien cela » répondit-il froidement comme pour faire cesser la conversation sur ce sujet, « ce n'est pas de gaité de cœur qu'on vient ici la veille de Noël ; malgré soi, on éprouve un sentiment d'humiliation d'être mis si complètement à l'écart, même si on l'a voulu soi-même. « Voulez-vous me dire pourquoi vous êtes ici ce soir ? Si vous préférez ne pas me répondre, dites-moi non, tout simplement. »

Niels répondit seulement qu'il avait, l'année précédente, passé la veille de Noël auprès du corps de sa mère.

— « Je vous demande pardon, dit Hjerrild, je vous remercie d'avoir bien voulu me répondre... mais excusez-moi, je suis si défiant !... écoutez-moi ; on peut croire que les gens qui viennent ici l'ont fait uniquement pour envoyer au Noël un puéril pied de nez ; soyez persuadé que je ne suis venu ici ce soir que par respect pour le Noël des autres ; c'est le premier Noël que je passe sans aller dans une aimable famille avec laquelle j'étais en relations dans ma ville natale, mais j'ai pensé que j'étais une gêne lorsqu'on chantait les psaumes de la Nativité ; certes, ils les chantaient malgré cela, car leur foi était trop courageuse pour se dérober, mais cependant ils éprouvaient une certaine inquiétude à sentir assis au milieu d'eux quelqu'un pour qui les chants s'élevaient vaguement dans les airs et non dans l'endroit que précise la foi ; voilà ce que j'ai cru. »

Ils soupèrent presque en silence et après avoir allumé un cigare, ils décidèrent d'aller ailleurs prendre des grogs chauds. Ni l'un ni l'autre n'avaient ce soir-là l'envie de contempler les cadres d'or des glaces et les banquettes rouges qui s'élevaient si implacablement devant leurs yeux durant tous les autres jours de l'année ; pour échapper à cette obsession, ils entrèrent dans un petit café où ils n'avaient pas coutume d'aller. Dès qu'ils furent entrés, ils s'aperçurent qu'ils ne pourraient pas rester longtemps ; le patron, les garçons et quelques habitués étaient en train de jouer aux cartes dans le fond de la salle ; c'était la femme et les filles du patron qui servaient à la table où ils s'assirent, mais ce fut un garçon qui leur apporta ce qu'ils avaient demandé. Ils absorbèrent rapidement ce qu'on leur avait servi, car ils s'étaient aperçus qu'ils gênaient les joueurs ; les voix s'étaient faites moins brillantes et le patron qui était en bras de chemise s'était levé et avait endossé son vêtement.

— « Nous sommes cependant sans abri ce soir », dit Niels, en se dirigeant vers la rue.

— « Oui, et c'est presque justice », répondit pathétiquement Hjerrild. Ils arrivèrent à causer du christianisme. C'était un sujet pour ainsi dire dans l'air. Niels se mit à parler violemment, avec des termes vulgaires et sur des points généraux, contre le christianisme. Hjerrild éprouva un certain ennui à fouler encore le terrain de ces vieilles discussions, à lui si familières, et tout à coup il s'écria sans s'inquiéter des paroles qui avaient précédé : « Prenez garde Monsieur Lyhne ! le pouvoir est entre les mains du christianisme, il n'est pas prudent de se brouiller avec la vérité qui règne au nom de la vérité future. »

— « Que ce soit prudent ou imprudent, ce sont
« des considérations inutiles. »

— « Ne dites pas cela aussi légèrement ; je n'avais
« pas l'intention de vous dire banalement que la
« chose était stupide au point de vue matériel, c'est
« au point de vue idéal que je me place et c'est tout
« aussi stupide, sinon plus. Prenez garde, si ce
« n'est pas un besoin absolu pour votre nature, de
« vous trop attacher aux choses de notre époque.
« Vous êtes poète et par conséquent avez bien d'au-
« tres intérêts. »

« Je crains de ne pas bien vous comprendre ; je
« ne peux donc pas faire avec moi-même, ce que je
« peux faire avec un orgue de barbarie : enlever un
« air peu connu pour le remplacer par un autre air
« que tout le monde fredonne dans les rues ? »

— « Non, vous ne le pouvez pas, vous, mais il en
« est qui le peuvent ; vous pouviez simplement dire
« que nous ne jouerions pas ce morceau. En géné-
« ral, on est capable de plus de variété qu'on ne
« le croit. Un homme n'est pas un être parfait ; en
« employant constamment son bras droit à des
« exercices de force, le sang y afflue et le bras se
« développe au détriment des autres membres ; les
« jambes dont on ne se sert pas ou dont on ne se sert
« que le moins possible, deviennent nécessairement et
« inévitablement plus grêles. Comprenez-vous bien le
« sens de ce symbole ? Regardez comme la plus grande
« part et la meilleure part de nos forces intellectuelles
« se sont tournées chez nous presque exclusivement
« vers les questions politiques et libérales ! Faites
« bien attention et tirez-en profit. Croyez-moi : lut-
« ter pour une idée qui triomphe, est pour l'homme
« un salutaire bonheur, tandis qu'il est immensé-
« ment décourageant d'appartenir à une minorité

« qui subit l'oppression et à laquelle la vie, accom-
« plissant son cours, donne tort à tout moment et à
« propos de tout. Il ne peut pas en être autrement
« et soyez-en sûr ; il est terriblement décourageant
« de voir ce qu'on croit être la vérité et la justice
« jusque dans la sérénité la plus pure de son âme,
« de voir dis-je, cette vérité bafouée et souffletée
« jusque sur la joue du plus misérable des valets
« de la foi de l'armée vaincue, l'entendre flétrir du
« nom de prostituée, sans pouvoir rien y faire,
« absolument rien, si ce n'est de l'aimer d'un amour
« plus fidèle encore, de s'agenouiller devant elle
« dans une vénération plus profonde encore et de
« la contempler dans sa toujours aussi resplendis-
« sante beauté, pleine de grandeur et d'immortelle
« lumière sans jamais s'inquiéter le moins du monde
« de la poussière dont on souille son front immaculé,
« et sans jamais s'apercevoir de l'épais brouillard
« empoisonné dont on enveloppe son auréole. C'est
« atrocement désespérant et on ne peut s'empêcher
« d'en souffrir dans son âme, car il est si facile de
« haïr, jusqu'à ce que le cœur se fatigue de la haine ;
« il est si facile d'évoquer autour de soi-même les
« ombres froides du mépris jusqu'à ce qu'on soit
« abruti par la douleur et qu'on laisse enfin le monde
« continuer sa route ! »

« Ah ! si l'on porte cela en soi-même ! alors, on
« peut, au lieu de choisir une tâche facile, c'est-
« à-dire au lieu de rompre tout lien avec ce qui
« nous entoure, on peut se dresser, les muscles ten-
« dus, prête toute sa volonté et là, recevoir tous les
« coups sans s'inquiéter d'où ils viennent, souffrir
« de nombreuses blessures en conservant toujours
« sa saignante espérance, en l'empêchant de s'éva-
« nouir par son attention aux bruits sourds qui

« annoncent un changement de temps, ayant foi en
« la lumière faible et lointaine, annonciatrice sûre
« du jour proche. »

« Si l'on porte cela en soi-même? dites-vous,
« Lyhne, mais n'essayez pas, songez donc à ce que
« doit être la vie d'un homme ainsi prédestiné et
« qui voudrait accomplir sa tâche! Ne pas pouvoir
« parler sans que des cris et des moqueries ne se
« lèvent au passage de chacune de ses paroles! Voir
« toutes ses paroles faussées, souillées, déchiquetées
« et prisonnières en de fallacieux pièges, puis,
« avant de les avoir ramassées de la boue, de les
« avoir purifiées, s'apercevoir que tout d'un coup
« l'univers est devenu sourd, recommencer ensuite
« ailleurs et toujours avec le même résultat, toujours,
« toujours. Puis encore, comme douleur
« suprême, se voir méconnu, méprisé par les hommes
« nobles et les hautes dames qu'on estime,
« qu'on admire et qu'on vénère malgré la différence
« d'opinions. Et il faut qu'il en soit ainsi : il ne peut
« pas en être autrement; une idée nouvelle ne doit
« pas s'attendre à être attaquée à cause de ce qu'elle
« est en réalité, ou à cause de son but, c'est à cause
« de ce que l'idée actuellement maîtresse croira
« qu'elle est, et de ce qu'elle croira être son but,
« qu'on l'attaquera. D'ailleurs, le pouvoir exercé
« vis-à-vis du plus faible, que lui et les abus commis
« par ce pouvoir, pourront-ils jamais se différencier
« en quoi que ce soit? Personne ne demanderait
« cependant que le pouvoir régnant se rendit
« lui-même plus faible, sous prétexte de lutter à
« armes égales contre l'opposition! Voilà les raisons
« qui font si douloureuse et souvent si désastreuse
« la lutte de l'opposition. Et sincèrement,
« Lyhne, pouvez-vous croire qu'un homme soit

« capable de soutenir cette lutte où sa chair est
« la proie de mille griffes cruelles, s'il n'a pas le
« tenace et aveugle enthousiasme que donne le
« fanatisme? Et comment pourrait-on devenir fanatique
« pour quelque chose de négatif? Fanatique
« de l'idée que Dieu n'existe pas! sans fanatisme,
« pas de victoire possible... Oh! écoutez!»

Et ils s'arrêtèrent devant un rez-de-chaussée un
peu élevé; le rideau d'une des fenêtres était soulevé
et par le carreau ouvert, on entendait des voix claires
de femmes et d'enfants qui chantaient :

« L'enfant est né à Bethléem »
« A Bethléem »
« Pour réjouir Jérusalem »
« Alleluia, Alleluia »

Ils se remirent à marcher silencieusement; la
mélodie et surtout les accords du piano les suivaient
dans le calme qui enveloppait la rue.

— « Avez-vous entendu, dit Hjerrild, avez-vous
« entendu l'enthousiasme que respire ce vieux chant
« hébraïque de victoire? Ces deux noms de villes
« juives! Jérusalem, ce n'était seulement pas un
« symbole, la ville tout entière comme Copenhague
« et le Danemark c'était nous tous, le peuple chrétien
« parmi les peuples du monde! »

— Il n'y a pas de Dieu, et l'homme est son prophète,
dit Niels avec amertume et tristesse.

— « Oui, n'est-ce pas? » dit Hjerrild railleusement,
puis, après un silence « l'athéisme est cependant
« terriblement insipide et à la fin du compte,
« son but n'est qu'une humanité sans illusion. La
« foi en un Dieu qui gouverne et qui juge, voilà la
« dernière des grandes illusions de l'humanité, et
« quand cette illusion aura disparu, que restera-t-il ?

« Ah ! oui ! je sais, elle sera devenue plus raisonnable ! En sera-t-elle pour cela plus riche et plus heureuse ? Je ne le pense pas. »

— « Mais », s'écria Niels Lyhne, « ne comprenez-vous donc pas que le jour où l'humanité pourra librement triompher, Dieu n'existant plus, ce jour-là verra naître comme par enchantement, un ciel nouveau et une terre nouvelle. Alors, seulement, le ciel sera devenu l'espace libre et infini, à la place de cette menace sur nos têtes ! C'est alors seulement que la terre nous appartiendra comme nous appartiendrons à la terre lorsque l'autre obscur monde de béatitude ou d'exil aura éclaté comme une bulle ! La terre sera alors notre véritable patrie, le pays réel de notre cœur où nous ne serons plus des étrangers invités pour quelques misérables années ; l'Éternité nous appartiendra. Quelle intensité prendra la vie qui, en elle-même, contiendra tout sans rien espérer d'extérieur à elle. L'immense courant d'amour qui monte maintenant vers le Dieu, objet de nos croyances, se dirigera vers la terre lorsque le ciel ne sera plus qu'un désert ; ce courant s'épanchera amoureusement sur toutes les vertus et les capacités humaines dont nous avons orné la divinité pour la rendre digne de notre amour : bonté, justice, sagesse ! Qui pourra les toutes énumérer ? Ne comprenez-vous pas toute la noblesse dont sera revêtue l'humanité, lorsque libre, elle pourra vivre sa vie et mourir sa mort sans crainte d'enfer ou espoir de ciel ? Elle ne redoutera plus qu'elle-même et en elle seule elle mettra ses espérances. Considérez aussi le développement de sa conscience et la fermeté qu'elle acquerra lorsque l'inactif repentir et une vague humilité ne seront

« point une suffisante expiation, lorsque nul pardon ne sera plus possible et que le bien sera la récompense du bien et que le mal sera le châtement du mal. »

— « Il faut que vous placiez en l'humanité une foi monstrueuse ; ainsi l'athéisme mettrait en lui des exigences encore plus grandes que ne le fait le christianisme ? »

— « Evidemment ! »

— « Evidemment ! c'est très bien, mais où pensez-vous trouver des individus doués d'assez de force pour composer votre humanité d'athées ? »

— « Peu à peu l'athéisme lui-même les élèvera ; ni cette génération, pas plus que la suivante ou encore celle qui viendra après ne pourront supporter l'athéisme, cela je le sais, mais dans chaque génération il se trouvera toujours un certain nombre d'hommes qui lutteront honnêtement pour y vivre et pour y mourir, et dans la suite des temps ils formeront une échelle d'ancêtres que ceux qui suivront pourront regarder avec fierté et en qui ils pourront chercher appui. Au début, les conditions seront très dures, la plupart succomberont dans la lutte, et ceux qui vaincront ne vaincront qu'avec des drapeaux tout en loques car d'abord ils auront encore les moelles imbibées de vieilles traditions, puis aussi parce que dans l'homme il n'y a pas que le cerveau et qu'il faudra triompher du sang, des nerfs, des espérances, des désirs, et aussi hélas ! de tous les rêves caressés. Mais tout cela importe peu ; un jour cette petite troupe deviendra multitude. »

— « Croyez-vous ? Je cherche un nom ; ne pourrait-on appeler cela de l'athéisme piétiste ? »

« Tout athéisme véritable... » commença Niels, mais Hjerrild l'interrompit avec vivacité.

— « Evidemment », dit-il, « évidemment, mais « enfin n'ayons qu'une porte unique, un seul trou « d'aiguille pour faire passer tous les chameaux de « la terre... »

CHAPITRE X

Au commencement de l'été, Erik Refstrup revint d'Italie où il venait de séjourner deux ans. Il était parti comme sculpteur, mais il revenait comme peintre, carrière dans laquelle il avait déjà réussi, car il avait déjà vendu quelques tableaux et obtenu la commande de plusieurs autres.

Il s'était tracé des limites très nettes dans lesquelles il avait concentré son talent, et c'est à cela qu'il devait sa presque subite réussite. Il n'était pas doué d'un de ces grands talents si emplis de promesses, dont les mains sont toujours prêtes à cueillir des lauriers et dont la marche sur la terre est pareille à un cortège de Bacchus qui s'avance triomphalement à travers l'univers semant autour de lui le froment d'or avec sa suite de génie assis sur des panthères. Il avait un de ces talents en qui vit un rêve défunt, répandant une sainte et douce paix autour d'une petite parcelle dans leur âme, parcelle la plus intime et en même temps la plus étrangère de leur être. Dans les créations d'art, dont sont capables ces talents, sonne toujours le même refrain langoureux, et chacune de leurs œuvres porte toujours la même empreinte anxieusement étroite de quelque parenté comme si c'était des tableaux de la même étroite patrie, du même petit recoin retiré entre les montagnes. C'était précisément là ce qui caractérisait le talent d'Erik, n'importe où il se plongeait dans l'océan de la beauté, il rapportait toujours la même perle à la lumière.

Ses tableaux étaient tous de faible dimension ; au premier plan, une unique figure bleu d'argile paraissait colorée par sa propre ombre, derrière s'étendait soit une terre plantée de bruyère, soit une lande, soit une campagne ; et, à l'horizon rougissait une lueur jaunâtre de soleil couchant. Une de ses toiles représentait une jeune fille se disant la bonne aventure à la manière italienne ; la jeune fille se tenait à genoux et la terre fertile apparaissait brune parmi l'herbe courte ; elle avait détaché de son collier un cœur, une croix et une ancre d'argent repoussé ; elle avait mis tous ces objets sur le sol ; elle se tenait agenouillée, les yeux complètement fermés qu'elle couvrait encore avec une de ses mains tandis que l'autre étendue errait cherchant ou l'indicible bonheur d'amour ou la douleur amère, cependant adoucie par la croix, ou la vulgaire destinée avec sa moisson d'espérance. Elle n'osait pas encore toucher à terre un des objets, car sa main tremblait de crainte dans l'ombre froide et mystérieuse ; ses joues flamboyaient et sa bouche semblait aussi près de la prière que du désespoir. Quelque chose de solennel emplissait l'air, l'ardent soleil menaçait violemment de ses rouges rayons et cependant baignait la bruyère de douceur et de mélancolie. Ah ! si tu pouvais savoir, jeune fille : indicible bonheur d'amour, douleur amère, adoucie par la croix, ou destinée vulgaire avec sa moisson d'espérance !

Dans un autre de ses tableaux, cette même jeune fille se tenait debout, langoureuse, sur la bande brune, la joue appuyée sur ses mains jointes et elle paraissait d'une douceur infinie dans sa langueur naïve, dans son attitude de vague tristesse en face de la vie ingrate qui la laissait ainsi abandonnée. Pourquoi donc Eros ne vient-il pas avec des roses amoureuse-

ment caressantes ; il croit peut-être trop tendre sa jeunesse, et cependant il n'aurait qu'à écouter son cœur qui bat si violemment, il n'aurait qu'à la frôler de sa main pour sentir dans ce cœur tout un monde, tout un monde d'intense vie toute prête pour l'éveil. Pourquoi donc ce cœur ne jette-t-il pas un cri d'appel, il vit comme un bourgeon replié sur toute cette douceur et sur toute cette beauté ; ce cœur n'existe que pour lui-même et il souffre de sa secrète solitude, car il connaît bien l'existence de l'amour mais il en ignore la réalité. Est-ce que la chaleur n'a pas été assez puissante pour les feuilles qui l'entouraient ? cette chaleur n'est-elle donc pas venue pour intérieurement faire la lumière jusque dans ses replis les plus intimes, les plus brillants et les plus obscurs ; là, dans le pourpre de sang, la poésie naissante se trouve prisonnière dans une larme frissonnante, sans pouvoir exhaler son âme parfumée. Cette chaleur ne viendra-t-elle donc jamais ? Cette âme ne verra-t-elle donc jamais se développer son germe, ne sera-t-elle donc jamais riche de ses richesses ? Son pauvre bourgeon ne pourra-t-il donc jamais, au grand jamais, se déployer ? Ne pourra-t-il éveiller ses couleurs purpurines pendant que d'étincelants rayons de soleil fuseront en nuages au-dessous de ses feuilles ? Véritablement cette jeune fille n'a aucune patience avec Eros ; déjà ses lèvres tremblent des pleurs prochaines, son regard désespérément interrogateur fixe le vide et sa frêle tête tombe de plus en plus désespérée ; son fin profil tourne lentement au dedans du tableau où une brise d'air mollement s'avance chargée de poussière rougeâtre sur les bocages de genêts vert sombre, vers le ciel de couleur Xérès doré.

Telle était la façon de peindre d'Erik et toujours

sa pensée trouvait son expression dans des tableaux semblables à ceux-ci. Il pouvait bien en rêver d'autres, il pouvait bien désirer sortir du cercle étroit dans lequel il les évoquait, mais s'il réussissait à s'évader, s'il s'essayait sur d'autres terrains, lui venait bientôt la sensation glaciale et découragée d'être à l'affût de plagiats et il sentait bien que ce qu'il faisait n'était pas de lui. Après toutes ces tentatives manquées qui cependant lui apprenaient chaque fois plus qu'il ne s'en doutait, il devenait pour ainsi dire encore plus Refstrupique et c'est avec encore plus de courage, avec une volonté douloureuse qu'il se livrait à la force de son individualité et n'importe où il allait, il prenait une attitude de dévote félicité qui se décelait dans chacun de ses moindres actes car il se montrait alors tel qu'il était réellement.

C'était comme si les belles figures qui lui apparaissaient, telles des jeunes sœurs des femmes de Parmegianino avec leurs membres élancés, leurs cous allongés et leurs longues et étroites mains de princesses avaient pris place en face de lui et venaient lui offrir d'emplir sa coupe, avec des mouvements pleins de noblesse et de charme ; elles le tenaient sous la puissance de leur rêve tremblant avec le sourire mystérieux et intime si énigmatiquement fin dans son équivoque douceur des femmes de Luini.

Mais si pendant quelques jours il avait été le serviteur fidèle de son Dieu, d'autres forces en lui triomphaient et une soif ardente de plaisirs grossiers le torturait ; il se jetait alors parmi les voluptés en proie à la fièvre des désirs humains, de l'anéantissement de soi-même, fièvre qui, lorsque le sang brûle comme seul le sang peut brûler, pousse vers ce qui est bas, pervers jusqu'à l'ordure et la boue, avec une force égale à celle de cet autre désir également hu-

main lui aussi et qui est le désir de se conserver soi-même dans la grandeur et la pureté.

En ces moments-là peu de choses lui étaient assez grossières et assez brutales et quand la crise était passée, il était long à retrouver son équilibre car son entière nature ne le poussait pas là ; il était trop sain, trop peu la proie des rêves et cela venait pour ainsi dire comme un écart dans une direction opposée à son dévouement aux puissances les plus élevées de l'art ; cela ressemblait plutôt à une vengeance, comme si sa nature se sentait froissée par le choix de ce but de vie plus idéal que les circonstances lui avaient fait poursuivre.

Cependant, certes, la diversité de cette lutte n'avait pas assez complètement accaparé Erik Refstrup pour qu'il ne pût pas la garder secrète ni lui faire éprouver le besoin de s'en servir pour se mettre en communion d'idées avec son entourage. Bien au contraire ! Il était toujours le même bizarre et joyeux garçon d'autrefois, toujours un peu méfiant par sa crainte de se laisser entraîner par ses sentiments et toujours un peu léger grâce à ses facultés de compréhension.

En lui vivaient de nombreuses aspirations qui pouvaient se faire entendre dans les heures de calme telles des cloches qui sonnent dans la ville engloutie dans les marines profondeurs ; lui et Niels ne s'étaient jamais aussi bien compris qu'à cette heure ; ils le sentaient et ils renouvelaient chacun de leur côté leur pacte d'amitié, silencieusement ; aussi lorsqu'arriva le moment des vacances et que Niels fut obligé de faire sa visite à sa tante Rosalie, mariée au consul Claudi à Fjordby, Erik l'accompagna.

La route nationale qui traverse la région la plus riche des environs de Fjordby gagne la ville entre les deux haies d'aubépine qui enclosent le jardin potager et le grand jardin qui borde la mer et qui sont la propriété du consul Claudi. Il serait difficile de dire ce que devient la route à partir de cet endroit ; on ne peut dire si elle finit dans la cour du Consul, vaste comme un marché, ou bien si c'est elle qui fait un détour, s'en allant entre sa grange et son chantier pour continuer comme une rue à travers la ville ; beaucoup de voyageurs, en effet, font ce détour et continuent plus loin, mais beaucoup aussi s'arrêtent et considèrent le but comme atteint lorsqu'ils ont franchi la porte goudronnée du Consul ; cette porte reste toujours grande ouverte et les battants repliés en arrière sont garnis de peaux qu'on a suspendues là pour les faire sécher.

Tous les corps de bâtiments de la propriété étaient assez antiques, excepté le magasin au faite élevé et couvert d'un déplaisant et lugubre toit d'ardoise ; c'était là l'œuvre architecturale la plus moderne de Fjordby. Un corps de bâtiment long et bas semblait écrasé par trois grandes constructions en bois ; ce corps de bâtiment se rattachait dans un coin sombre à la buanderie et à l'écurie ; il touchait le magasin dans l'autre coin qui était plus éclairé. Dans le coin obscur se trouvait la porte de l'arrière-boutique qui, avec ses deux pièces, dont l'une était réservée aux travailleurs des champs et l'autre aux gens de la maison, formait, en y joignant le bureau, un petit monde à part où régnait une demi-obscurité, et où une odeur de tabac de mauvaise qualité mêlée à celle des planchers tachés d'humidité, des épices, des âcres poissons séchés et de bure mouillée, rendaient l'air si épais qu'il s'attachait presque à la

langue. Mais si on pénétrait par le bureau empli d'une pénétrante odeur de cire à cacheter, dans le corridor qui séparait les bureaux du commerce et les appartements de la famille, on était préparé par l'odeur des féminines parures qui y régnait, à l'atmosphère douce des appartements garnis de fleurs. Ce n'était pas le parfum d'un bouquet de fleurs naturelles, c'était plutôt l'atmosphère mystérieuse, évocatrice de souvenirs et qui enveloppe chaque maison sans que personne jamais puisse dire d'où elle vient. Chaque maison a la sienne propre, capable de rappeler mille choses différentes ; c'est une odeur de vieux gants, de cartes à jouer encore neuves, de pianos laissés ouverts et toujours divers est ce parfum ; on peut le voiler d'encens, de parfums quelconques ou de fumée de cigares, mais on ne peut l'anéantir et il revient toujours, et toujours il surgit pareil à ce qu'il était auparavant.

Dans cette maison il ressemblait à un parfum de fleurs non pas de giroflées ou de roses, non pas de quelque fleur réelle ; c'était un parfum comme on peut en rêver des liliales branches grimpantes et fantastiques de couleur saphir mat qui s'enroulent tout en fleurs autour des vases de vieille porcelaine. Quelle harmonie existait entre ce parfum et les grandes chambres au plafond bas, les meubles provenant d'héritages et toutes ces luxueuses antiquités. Les planchers étaient blancs comme ne le sont plus que les planchers des demeures des aïeules ; les murs étaient d'une couleur unie avec une guirlande d'un ton plus clair sous les lambris ; au milieu du plafond s'arrondissait une rosace de stuc et les portes sculptées avaient de luisantes poignées de cuivre jaune qui représentaient des dauphins ; aux fenêtres, aux minuscules carreaux étaient suspendus des ri-

deaux de mousseline légère ; ils étaient blancs comme la neige, faisaient des plis nombreux, étaient retenus par des coquettes embrasses de rubans, la couleur des rideaux du lit nuptial destiné à Coridon et à Phyllis ; sur les appuis des fenêtres, des fleurs des temps passés fleurissaient dans des pots tachetés de vert, c'était des agapanthus bleus, des cloches de pyramide bleues aussi, des myrtes au fin feuillage, des verveines d'un rouge ardent et des géraniums multicolores comme des papillons.

Mais c'était surtout les meubles qui donnaient un cachet spécial à cette maison ; les tables étaient massives, supportant de larges tablettes d'acajou noirci, les dossiers des chaises se courbaient en suivant la ligne du corps ; il y avait des meubles à tiroir de toutes les formes possibles, de vastes commodes où des incrustations de bois jaune clair représentaient des scènes mythologiques, Daphné, Arachné et Narcisse ; il y avait aussi de petits secrétaires supportés sur des pieds tors très minces ; une mosaïque de marbres des montagnes ornait chaque petit tiroir, elles représentaient des maisons carrées avec un arbre à côté d'elles. Tout cela datait de longtemps avant Napoléon.

Puis, il y avait des glaces, sur le verre desquelles on voyait des fleurs d'argent et des fleurs de bronze, tandis que sur leurs lacs polis flottaient des lotus et des jones ; il y avait encore le sofa, qui était, non pas un de ces petits meubles montés sur quatre pattes et où deux personnes à peine peuvent s'asseoir, c'était un meuble massif qui paraissait fixé au mur en s'élevant du sol pour former une large terrasse ; de chaque côté se trouvait une petite armoire à hauteur de poitrine qui servait de console, sur celle-ci se trouvait une autre armoire plus petite, à hauteur

d'homme et qui supportait, hors de la portée, des hommes d'une taille moyenne, un antique et précieux vase.

Il n'était pas étonnant qu'il y eût tant de choses anciennes chez le Consul, car son père et son grand-père avaient avant lui joui de la vie et goûté du repos dans cette demeure, aux heures où ne les réclamait pas le travail des chantiers et des bureaux.

Le grand-père Berendt Berendtsen Claudi, dont l'affaire portait encore le nom, avait construit la maison et s'était surtout occupé du commerce de détail ; le père avait développé le commerce des bois, acheté un terrain pour y construire la grange, et il avait planté aussi les deux jardins ; le Claudi, qui vivait en ce moment, s'était adonné sérieusement au commerce du blé, il avait construit le magasin et avait joint à sa profession de commerçant la situation de vice-consul anglais et hanovrien, ainsi que celle d'agent de la Compagnie de Lloyd ; le commerce du blé et le commerce maritime lui donnaient assez de travail pour qu'il lui fût impossible de suivre autrement qu'en surveillant de loin et avec un œil presque désintéressé, les autres branches de l'affaire qui était partagée entre un sien cousin qui, jadis, avait fait faillite et un premier garçon de ferme ; ce garçon était un vieillard irascible qui, à chaque instant, mettait au Consul le marché à la main, en prétendant qu'il pouvait arriver n'importe quoi au commerce, mais qu'il fallait soigner les champs et, lorsqu'il devait labourer, on pouvait aller chercher ailleurs les chevaux nécessaires au transport du bois, il jurait que, dans tous les cas, ce n'était pas des siens dont on se servirait ; mais, comme cet homme était très capable, on lui laissait faire ses volontés.

Le consul Claudi était âgé de cinquante et quel-

ques années ; c'était un homme assez distingué, aux traits réguliers, accentués jusqu'à sembler un peu grossiers et qui, aussi bien, pouvaient exprimer l'énergie et la calme perspicacité que se relâcher en une expression presque repoussante de charnels appétits ; il se trouvait dans son véritable élément en traitant avec prudence quelque petite affaire avec des paysans rusés, ou en discutant au milieu des villageois têtus, ou bien, encore, attablé devant une dernière bouteille de Porto, accompagné de vieux pêcheurs grisonnants, écoutant des anecdotes plus que croustillantes ou les contant lui-même, en y ajoutant des réflexions saugrenues qui l'avaient rendu célèbre.

Mais ceci n'était pas l'homme tout entier. L'éducation qu'il avait reçue faisait qu'il se trouvait sur un terrain étranger si l'on sortait des questions purement pratiques, mais, cependant, il ne paraissait pas se moquer de ce qu'il ne comprenait pas et pas plus qu'il ne cherchait à cacher son ignorance, ne lui serait venue l'idée de se mêler à une discussion et d'exiger que son bavardage fut ouï avec respect par la simple raison qu'il était un citoyen d'un certain âge, rompu aux choses pratiques de la vie et, de plus, jouissant de l'estime générale.

Il lui arrivait au contraire de rester assis, écoutant avec une attention presque touchante, les conversations des dames et des jeunes gens sur des sujets les plus variés et, de temps à autre, après s'être longuement excusé, il osait poser une question à laquelle on répondait toujours avec la plus grande politesse ; puis il remerciait de la réponse avec toute l'affabilité qu'une personne plus âgée peut mettre si aimablement dans ses remerciements à une personne plus jeune qu'elle.

En somme, parfois, en d'heureux moments, on pouvait lire sur le visage du consul Claudi, une expression de finesse extrême ; ses yeux bruns et limpides respiraient la sentimentalité, un sourire mélancolique errait sur ses lèvres fortes et, dans sa voix, étaient marquées d'hésitantes intonations emphatiques de souvenirs comme si des désirs l'attiraient vers un autre monde, meilleur à ses yeux que celui auquel ses amis et ses connaissances le croyaient voué corps et âme.

C'était sa femme, la messagère entre ce monde et lui ; elle était douée d'une de ces natures de jeunes filles, pâles et douces, qui n'ont pas la force d'aimer de tout leur amour, de tant aimer qu'il ne reste plus rien de leur être propre au fond intime de leurs âmes. Pas même pour la plus fugitive des secondes, elles ne peuvent être assez saisies pour se jeter dans un ravissement aveugle, sous les roues du char de leur idole. Cela leur est absolument impossible et, cependant, elles peuvent tout faire pour celui qu'elles aiment, elles peuvent remplir les devoirs les plus lourds, elles sont prêtes aux sacrifices les plus pénibles et il n'y a pas une humiliation qu'elles se refusent à subir. C'est ainsi que sont les meilleures d'entre elles. Madame Claudi n'eût certes pas à supporter tout ce faix de douleurs et, cependant, son union n'avait pas toujours été exempte de chagrin ; ce n'était un secret pour personne à Fjordby que le Consul n'était pas, ou du moins, n'avait pas toujours été un époux très fidèle, on savait qu'il avait plusieurs enfants nés en dehors du mariage et à la ville et à la campagne.

C'était naturellement un grand chagrin pour Madame Claudi et il ne lui avait pas été facile d'habi-

tuer son cœur à faire bonne contenance et à ne pas se laisser aller à des accès de jalousie, à son mépris et à sa colère, à ne pas découvrir la honte et l'effroi qui, cependant, avaient fait vaciller la terre sous ses pieds. Elle s'était contenue. Jamais à ses lèvres n'était venue une parole de reproche et elle prévenait tout aveu de la part de son mari, toute prière imploratrice du pardon et toute chose qui aurait pu sembler une promesse dictée par le repentir. Elle sentait bien que des paroles prononcées l'éloigneraient de lui. Il lui fallait supporter tout cela en silence ; elle essayait de se rendre complice de la faute de son mari en voulant faire porter sur elle-même la cause de ses infidélités que son amour même n'avait pas su faire cesser. Tellement elle réussissait à aggraver ses fautes, qu'elle finissait par éprouver un vague besoin de pardon et, peu à peu, ce sentiment avait fait un tel progrès, qu'une rumeur avait pu naître et, cette rumeur disait que ce n'était pas qu'avec de l'argent qu'on prenait soin des jeunes filles que le consul Claudi avait séduites, d'elles et de leurs enfants ; on soupçonnait là-dessous une main de femme qui, secrètement, les protégeait, qui les gardait de toute peine, qui les soutenait et se faisait leur guide. Il arriva ainsi que des péchés se trouverent changés en bonnes actions et qu'un pécheur et une sainte se rendirent meilleurs mutuellement.

Les Claudi avaient deux enfants, un fils employé dans une maison de commerce de Hambourg et une fille de dix-neuf ans qu'on avait appelée Fennimore, du nom de l'héroïne de « St-Roch », roman de Madame de Palzow, très goûté au temps où Madame Claudi était jeune fille.

Fennimore et le Consul allèrent à la rencontre du bateau à vapeur qui devait amener Niels et Erik à

Fjordby ; Niels fut agréablement surpris de trouver jolie sa cousine, parce que, jusque-là, il ne l'avait connue que d'après une vieille photographie de famille, c'était un affreux daguerréotype où dans une atmosphère vaporeuse, elle formait un groupe avec son frère et ses parents, tous avaient sur les joues l'éclat rouge des poitrinaires et leurs parures d'or brillaient comme des soleils. Et maintenant elle était délicieuse dans sa matinée claire, avec des souliers étroits aux rubans noirs croisés sur le cou-de-pied que recouvrait le blanc du bas ; elle se tenait debout, un pied sur le bois du parapet et se penchait en avant, souriante, lui tendant le manche de son ombrelle pour lui souhaiter la bienvenue avant que le vapeur n'eût fini d'accoster. Que ses lèvres étaient rouges ! Que ses dents étaient blanches et que son front et que ses tempes se dessinaient avec finesse sous le large chapeau à l'Eugénie, à travers les ombres de la dentelle noire alourdie de brillantes perles de jais, qui descendait très bas.

Enfin, la passerelle fut posée et l'on débarqua ; le consul se mit en marche avec Erik, auquel il s'était déjà présenté lorsqu'ils n'avaient été séparés que par quelques brasses d'eau. Il l'avait, en criant très fort, fait entamer une conversation très drôle sur les peines du mal de mer, avec une certaine veuve de chapelier qui se trouvait également à bord. Chemin faisant, il se prit à admirer les grands tilleuls plantés devant la propriété du bailli et il admira beaucoup aussi la goëlette neuve qui était sur le chantier de Thomas Rasmussen. Niels suivait avec Fennimore ; elle lui fit remarquer qu'en son honneur et en l'honneur de son ami, le jardin avait été pavoisé de drapeaux. Puis, ils parlèrent de la famille du conseiller d'Etat qui habitait Copenhague. Ils furent

tout de suite du même avis sur la conseillère d'Etat qu'ils jugeaient « un tant soit peu »... Ils ne voulaient pas dire le mot, mais Fennimore faisait une moue significative en faisant de la main un geste ambigu, et cela leur suffit immédiatement pour se comprendre ; ils échangèrent un sourire et redevinrent sérieux. Ils continuèrent à marcher en silence intérieurement, très préoccupés de savoir l'impression qu'ils se faisaient l'un à l'autre. Fennimore s'était figuré un Niels Lyhne plus original, plus personnel dans ses manières et dans son caractère ; elle se l'était figuré comme un mot souligné de noir, très crûment. Niels, au contraire, rencontrait plus que son espérance, il trouvait sa cousine charmante et presque ravissante, malgré son costume qui affichait la trop grande recherche de la provinciale ; lorsqu'ils furent entrés chez le Consul et qu'elle ôta son chapeau en baissant les yeux, elle paraissait très occupée à ranger ses cheveux avec des mouvements d'une grâce miraculeuse, si indolente et si molle, de la main et du poignet, qu'il se sentit reconnaissant de la grâce de tous ses gestes comme s'ils avaient été des caresses ; ni ce jour-là, ni le lendemain, il ne put se défaire de ce sentiment de reconnaissance qu'il ressentait d'une façon si mystérieuse et, parfois, son cœur était si plein, qu'il pensait que le plus grand bonheur possible serait d'oser balbutier à ses oreilles quelques paroles pour la remercier d'être si jolie et si gentille.

Bientôt, Erik aussi bien que Niels, se trouvèrent comme chez eux dans l'hospitalière maison du Consul ; et quelques jours à peine, après leur arrivée, ils se laissèrent envelopper par la douce oisiveté qui est la vie des vacances, oisiveté qu'il est si difficile de sauvegarder contre l'amicale importunité de tout

le monde ; il leur fallait user de tout leur talent diplomatique pour éviter les soirées étouffantes, les interminables promenades en mer, les bals et les représentations d'amateur qui, constamment, menaçaient leur repos. Ils en arrivaient à souhaiter presque que la maison et le jardin du Consul fussent situés dans une île déserte ; Robinson n'était pas plus effrayé de reconnaître des traces de pas sur le sable, qu'ils ne l'étaient eux-mêmes en apercevant des pardessus suspendus dans l'entrée, dénonçant la visite d'étrangers, ou en découvrant des réticules inhabituels sur la table du salon familial. Ils préféraient de beaucoup rester seuls, car la première était à peine écoulée, que l'un et l'autre étaient devenus amoureux de Fennimore. Ce n'était pas un amour réfléchi, qui veut et qui exige connaître son sort, un amour désireux de posséder, d'êtreindre et, ayant soif de se sentir en sûreté ; ce n'était pas encore un amour tel que celui-là, c'était seulement l'aube première de l'amour qui flotte dans l'air comme un printemps étrange et qui se gonfle de désirs mélancoliques de bienheureuse inquiétude au doux palpitement. L'âme est si tendre, si facilement émue et si prête, toute, à se donner. Une lueur illuminait la crête des vagues, un murmure dans le feuillage ou une simple fleur ouvrant ses feuilles, tout arrive à avoir une si extraordinaire puissance.

De vagues et indicibles espérances percent soudainement, épandant sur toutes choses ici-bas la splendeur du soleil, puis un instant rapide et le soleil est mort : ailé, le désespoir glisse au loin comme un nuage cachant la lumière dans l'argent de son sillage, voilant les astres de l'espoir. Désespoir si profond et si pénétrant, d'une douceur si douloureuse, s'abandonnant à sa destinée, le cœur plein de pitié de soi,

renoncement plein de bonheur se mirant dans d'élegiaques tendresses et s'évanouissant dans un soupir presque voulu... puis de nouveau le frémissement des roses, le pays des rêves perce à travers le brouillard avec une lueur d'or un peu voilée sur les frêles têtes des hêtres, une estivale obscurité oppressée de parfums plane sur le feuillage dont la voûte s'élève au-dessus des sentiers dont le but n'est connu de personne.

Un soir, après l'heure du thé tout le monde était réuni dans le salon familial. On ne pouvait descendre au jardin ni faire des projets de promenades à l'extérieur car il pleuvait à torrents. On était enfermé, mais personne n'en était mécontent ; quelque chose de confortable d'une soirée d'hiver planait dans cette chambre dans laquelle on était enfermé ; d'ailleurs, cette pluie était si bienfaisante et tout avait un si grand besoin de fraîcheur que, lorsque l'eau ruisselait de toutes parts et que les gouttes tambourinaient sur le cadre du miroir accroché à l'extérieur, ce bruit évoquait rapidement de vagues tableaux de champs aux verdure luxuriantes, de feuillages rafraîchis et parmi les personnes présentes, il y en avait qui se disaient intérieurement : oh ! quelle pluie, en regardant à travers les vitres avec une sensation de bien-être et un petit frisson de plaisir comme en communion avec les choses du dehors.

Erik était allé chercher une mandoline qu'il avait rapportée d'Italie et il se mit à chanter une chanson

napolitaine où l'on parlait de brillantes étoiles ; puis ce fut une jeune femme qui s'assit au piano et qui chanta en s'accompagnant : « Mon petit coin dans la montagne », elle mettait des « a » à la fin de chaque mot pour que cela sonnât bien suédois.

Niels qui n'était pas très musicien se laissait aller à la douce mélancolie de la musique et resta pensif jusqu'à ce que Fennimore se leva pour chanter.

Il s'éveilla...

Mais ce ne fut pas un réveil bien heureux car ce chant l'emplit d'inquiétude ; elle n'était plus la même petite provinciale lorsqu'elle se laissait aller au son de sa voix, se laissait ravir par la musique, s'exhalant tout entière dans son chant, sans rien garder, sans réserve et, même il le sentait, sans aucune pudeur, c'était comme si, devant lui, elle eût chanté sa nudité. Il sentait au cœur une brûlure, ses tempes battaient et il baissa les yeux. Était-il l'unique à voir cela ? Non, les autres ne le voyaient pas. Cependant elle était bien loin d'elle-même, loin de Fjordby, de sa poésie et de ses sentiments.

Un autre monde plus hardi l'avait emporté, un monde où les passions poussaient sauvagement sur de grandes montagnes, fleuries de fleurs sanglantes courbées par la tempête. C'était peut-être parce qu'il avait une compréhension très faible de la musique qu'il trouvait dans le chant de Fennimore une si grande expression. Cela il ne pouvait pas en être sûr complètement et c'était cependant son espérance car il l'aimait bien plus profondément comme elle était d'habitude ; alors qu'elle était assise avec ses travaux de couture et parlait de sa voix douce et tranquille montrant son caressant et limpide regard, tout son être alors était attiré vers elle avec l'irrésistible force d'une invincible et silencieuse nostalgie. Il

avait besoin de s'humilier devant elle, de fléchir les genoux et de lui donner le nom de sainte. Toujours vers elle l'attirait un étrange désir, non seulement vers ce qu'elle était aujourd'hui mais aussi vers son enfance et vers tous ses jours où il l'ignorait encore. Lorsqu'ils étaient tous les deux seuls, toujours il la faisait parler du passé, il se faisait dire les petits chagrins qu'elle avait ressentis, lui faisait confesser les fautes et les petites bouderies dont toute enfance est remplie. Et il vivait dans ces souvenirs, se penchait sur eux avec une langueur inquiète et jalouse, vaguement désireux de s'en emparer, de les partager et de devenir lui-même ombre parmi ces ombres fines, colorées faiblement par une vie maintenant plus ardente, devenue aussi plus riche et plus puissante. Mais tout d'un coup ce chant venait brusquement le surprendre et le frapper d'un étrange étonnement, tout comme surprend et étonne un large horizon au détour d'un sentier, rendant l'intime coin du bois qui vous était tout un monde, un simple morceau de paysage, faisant ses contours délicats et grêles, presque ridicules comparés aux traits grandioses des collines et des marais apparus dans le lointain. Mais ce paysage n'était qu'un mirage et dans son imagination existait seulement ce qu'il avait cru voir dans son chant, car maintenant elle s'était remise à parler, à parler simplement comme elle parlait d'habitude et de nouveau elle était redevenue elle-même et toute charmante. Puis il la savait bien sage et mille raisons l'assuraient de l'innocence de Fennimore, telle une eau calme sans tempêtes et sans vagues reflétant l'azur des cieux étoilés. Telle il aimait Fennimore, telle il la voyait et telle peu à peu elle apparaissait devant ses yeux. Un changement réel mais inconscient se faisait en elle, un peu à son insu, et tout

naturellement en entendant chacun de ses mots et chacune de ses phrases, tous ses rêves et toutes ses pensées qui justement s'adressaient à ce côté de sa personne, désireuses, suppliantes et prosternées, la forçaient pour ainsi dire à paraître dans ce travestissement dont il la revêtait presque de force. D'ailleurs, pourrait-elles l'inquiéter de l'impression qu'elle produisait, à cette heure où toutes ses pensées étaient pleines de Lui, Erik, l'unique, le maître qu'en son cœur elle avait élu, Erik qu'elle aimait avec une ardeur qui cependant n'était pas dans sa nature, Erik qu'elle aimait d'un amour idolâtre qui l'effrayait elle-même.

Elle avait cru l'amour fait de douceur et de faiblesse et non pas d'inquiétude consumante et craintive, d'humilité et de doute. Bien des fois il lui sembla voir l'aveu essayer de sortir sur les lèvres d'Erik, alors elle était prise du besoin de mettre sa main sur sa bouche pour l'empêcher de parler et de s'accuser elle-même devant lui, en lui disant qu'elle le trompait, en lui disant toute l'indignité de son amour, la petitesse de son âme, la vulgaire insouciance de son cœur et la banalité grossière de sa personne. Elle se sentait fausse sous ses regards admirateurs, égoïste lorsqu'elle ne cherchait plus à le fuir et criminelle de ne pas avoir dans son cœur assez de courage pour le soir, demander à Dieu dans sa prière de vouloir le détourner d'elle. Car c'était nécessaire pour que la destinée d'Erik tint ses promesses de gloire et de splendeur. Elle sentait que son amour né dans une atmosphère inférieure l'abaisserait.

Erik l'aimait presque malgré lui. Toujours son idéal avait été noble, fier et grand, cherchant la

mélancolie calme des traits pâles et l'air rigide et froid tels en un temple les plis sévères des draperies ; mais la gentillesse de Fennimore l'avait vaincu ; il n'avait pu résister à sa beauté. Tout son être était fait de sensualité inconsciente et fraîche ; quand elle marchait, sa démarche semblait montrer sa nudité ; tous ses mouvements semblaient la dévêtir et son repos même, rêveusement, disait encore sa nudité. Elle ne pouvait rien faire à tout cela qu'elle ignorait et s'en fût-elle douté qu'elle n'aurait pu le cacher ou le faire taire. Nul mieux qu'Erik ne vit cela plus clairement car il savait bien la grande part qu'avait la beauté corporelle dans l'éclosion de son amour. Cette pensée le faisait lutter contre sa passion car dans son âme vivait un idéal d'amour exalté et haut, idéal qui ne lui venait peut-être pas seulement de traditions reçues ou d'éducation poétique mais bien de couches de sa nature plus profondes que celles qui d'habitude s'exprimaient dans sa manière d'être. Mais d'où que vinssent ces idées elles devaient être vaincues.

Il n'avait pas encore avoué son amour à Fennimore lorsqu'un jour le « Souvenir de Berendt Claudi » vint jeter l'ancre dans la rade. Le débarquement devait s'opérer plus loin dans le golfe et c'est pour cela que le bateau n'était pas entré dans le port ; mais comme le Consul était très fier de sa goëlette et voulait la montrer à ses invités on alla en canot prendre le thé à bord.

Il faisait beau, aucune brise ne soufflait et tout le monde était de très joyeuse humeur. Le temps se passa très agréablement en buvant du stout anglais, en mordant dans des biscuits anglais grands comme des lunes, et en mangeant des poissons salés pris pendant la traversée de la mer du Nord. Ils firent

fonctionner la pompe du bord jusqu'à ce que l'eau jaillit en écume ; ils firent danser la boussole et tirèrent de l'eau des réservoirs avec un grand siphon de fer-blanc, tout en écoutant le second capitaine jouer de l'accordéon.

Quand ils se décidèrent à rentrer à la maison, la nuit était tout à fait tombée. Ils ramaient en deux équipes, Erik, Fennimore et quelques personnes âgées dans la petite yole du bateau, les autres dans le canot du Consul. La première embarcation devait aller en avant, s'écarter un peu et puis se diriger lentement vers la terre pendant que l'autre devait prendre la ligne la plus courte ; on s'était arrangé ainsi pour juger de l'effet d'un chant sur la surface de l'eau par une soirée aussi calme. Donc Erik et Fennimore s'assirent côte à côte à l'arrière du premier canot en emportant la mandoline.

Longtemps ils oublièrent de chanter, occupés complètement à regarder l'extraordinaire phosphorescence qu'ils avaient remarquée en saisissant les rames. Le canot glissait lentement et la surface de l'eau polie et sans reflets était sillonnée de lignes circulaires qui s'agrandissaient horizontalement tout étincelantes de blancheur avec un miroitement à l'endroit précis où la ligne naissait ; des points les plus lumineux partait un éclat mat et fin comme une fumée vaporeuse qui s'épandait tout autour. Les rames se couvraient d'un blanc bouillonnement qui fuyait en arrière en des cercles tremblants qui s'en allaient mourir au loin ; en gouttes claires l'écume tombait des rames dans une pluie de phosphore obscure dans l'air mais qui allumait l'eau goutte à goutte. Le golfe était très calme et le mouvement rythmé des rames scandait le silence uniformément.

Silencieusement, la douceur du crépuscule planait

sur la profondeur muette des flots ; bateaux et gens semblaient des points obscurs sur lesquels la pâle lueur phosphorescente ne faisait distinguer que les lames rapides et de temps à autre une corde qui traînait ou le calme visage hâlé d'un matelot. Personne ne parlait ; Fennimore laissait tremper sa main dans l'eau pour se rafraîchir et elle et Erik étaient assis tournés vers l'arrière du bateau les yeux obstinément fixés sur le brillant sillage qui suivait le bateau, sillage pareil à un filet qui captivait leurs pensées dans son tissu de lumière.

De la terre une voix s'éleva pour leur dire de chanter ; ils s'éveillèrent et tous deux chantèrent quelques romances italiennes en s'accompagnant sur la mandoline.

Puis ils redevinrent silencieux.

Enfin ils atterrirent à la petite passerelle du jardin. Le canot du Consul était amarré à côté du pont et les personnes qu'il avait amenées étaient montées à la maison. La tante et l'autre personne remontèrent de compagnie tandis qu'Erik et Fennimore s'arrêtaient pour suivre du regard le canot qui regagnait la goëlette. Le loquet de la grille du jardin retomba, le bruit des rames devint de plus en plus faible et l'eau autour du pont devint immobile. La brise soufflait à travers le sombre feuillage tout autour d'eux comme un soupir secret soulevant les feuilles pour s'envoler ; ils étaient seuls tous les deux. Au même moment ils se détournèrent de la rive l'un vers l'autre. Il saisit sa main, l'attira lentement à lui comme avec hésitation et l'embrassa. « Fennimore », murmura-t-il... puis ils montèrent à travers le sombre jardin.

« Tu m'as compris depuis longtemps », dit-il à voix basse. Elle répondit affirmativement. Puis ils conti-

nuèrent à marcher et le loquet retomba de nouveau. Après avoir pris du café avec les autres invités et avoir fait ses adieux à la porte de la rue, il rentra dans sa chambre, mais ce fut en vain qu'il essaya de dormir. Il n'y avait pas d'air dans cette chambre ; précipitamment il ouvrit les fenêtres et se jeta sur le sofa pour écouter.

Il aurait de nouveau voulu être dehors.

Tous les bruits s'entendaient clairement dans cette maison ; il pouvait entendre le bruit des pantoufles du Consul puis c'était Madame Claudi qui ouvrait la porte de la cuisine pour aller voir si le feu était éteint... Que pouvait donc chercher Niels dans sa malle à cette heure de la nuit?... Puis des souris trottaient derrière la boiserie. Maintenant quelqu'un marchait en chaussettes dans la pièce au-dessus. Puis les pas devenaient doubles. Enfin ! il ouvrit la porte de la chambre de derrière réservée aux hôtes et se mit à écouter ; ensuite il ouvrit la fenêtre qu'il enjamba pour descendre dans la cour. Il savait qu'il pouvait arriver dans le jardin en côtoyant la mer et en traversant la buanderie. Si quelqu'un le voyait il dirait qu'il avait oublié sa mandoline là-bas, près du pont et qu'il ne voulait pas la laisser à la rosée. C'était pour cela qu'il la portait maintenant sur son épaule.

Le jardin était moins sombre maintenant ; la brise soufflait faiblement et un rayon de lune traçait une ligne argentée qui tremblotait de la passerelle de débarquement au « Souvenir de Berendt Claudi ».

Il sortit sur la jetée qui abritait le jardin et dont les angles aigus délimitaient un grand terre-plein qui allait jusqu'au bout du môle du port. Tout le long du chemin il faisait de l'équilibre sur les grandes pierres mobiles et pointues.

Presque essoufflé il atteignit la tête du môle et s'assit sur un banc.

Le haut de son visage était éclairé par la lanterne rouge du phare qui remuait avec un bruit gémissant de ferrailles ; la corde du pavillon battait doucement contre le mât.

La clarté de la lune avait un peu grandi, très peu cependant ; elle jetait une lumière timide et argentée sur les navires immobiles dans le port et sur l'amas de toits carrés et des murailles blanches perçaient des fenêtres noires qui regardaient comme des yeux.

En arrière dominant tout s'élevait le clocher de l'église immobile et plus clair.

Erik se renversa sur le banc et se mit à rêver : une vague de joie et d'infini triomphe s'épanouissait dans son cœur, lui donnant la sensation de la chaude puissance de la vie qui l'animait.

Il lui semblait que Fennimore pouvait entendre chacune de ses amoureuses pensées, pensées dont la racine avait poussé au fond de son bonheur, fibre à fibre, pour porter une à une ses fleurs de tendresse.

Il se leva, tira de sa mandoline quelques accords rapides et, triomphant, il chanta vers la ville qui dormait là-bas :

Eveillée elle est ma fille
Et elle écoute mon chant
Eveillée elle est ma fille
Et elle écoute mon chant.

Encore et puis encore il répéta ces vieilles paroles de la chanson populaire, car sa poitrine était trop pleine.

Peu à peu il se calma ; des souvenirs de ces heures passées où il s'était senti d'une infinie faiblesse,

où l'avaient accablé son incapacité et son esseulement, ces souvenirs maintenant perçaient dans une douceur calme et émue, pareille à celle qui accompagne les premières larmes perlant sur les cils ; il s'assit sur le banc et tandis que sa main restait immobile sur les cordes de sa mandoline laissant le silence introublé, il regarda la large surface d'azur argenté du golfe bleu aux reflets gris où la lune jetait un pont étincelant sous lequel passait le navire sombre pour arriver à la ligne tremblante et triste des collines de Morsen, venue de la terre voilée de bleu à travers l'immaculé brouillard. Et un à un, arrivaient des souvenirs pleins de douceur, gagnant des pays à l'éther de plus en plus profond comme brillants sur une aube de roses.

Ma fille,

Et il chantait en lui-même :

Eveillée elle est ma fille
Et elle écoute mon chant ..

CHAPITRE XI

Trois ans sont révolus ; Erik et Fennimore sont mariés depuis deux ans et ils habitent une petite villa près de Mariagerfjord. Niels n'a pas vu Fennimore depuis le dernier été qu'ils ont passé ensemble à Fjordby. Il vit à Copenhague et va beaucoup dans le monde ; il n'a cependant aucun intime ami, à part le docteur Hjerrild, qui dit la vieillesse être venue pour lui avec les quelques fils gris apparus en sabrune chevelure. Ces fiançailles inattendues ont été pour Niels un coup terrible ; il en est resté comme assommé, l'âme plus pleine d'amertume et une moindre confiance en lui-même ; ce n'est même plus avec le même enthousiasme qu'il lutte contre le pessimisme d'Hjerrild ; il est toujours plongé dans ses études, mais elles sont plus désordonnées et son vouloir à se préparer à la lumière et à prendre la place qu'il mérite n'est plus animé que d'une vie incertaine et vacillante. Il fréquente beaucoup le monde et tout en s'intéressant aux hommes, il ne leur demande pas de s'intéresser à lui et, de plus en plus faible, il sent devenir son intérieure puissance d'accomplir une tâche amie ou révoltée ; il se dit qu'il peut attendre, attendre même jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Le croyant n'a pas pour devoir de se hâter, la foi est son excuse et lui, Niels, a la foi, il sent que si un jour il se décide à chercher en lui-même il trouvera certainement une foi assez puissante pour remuer ces montagnes qu'il ne peut

même pas toucher de ses épaules. C'est parfois en lui un ardent besoin de création, le désir de voir une part de son être propre libérée en une œuvre sienne et durant d'entières journées toutes ses facultés sont tendues en efforts de géant pour amasser l'argile de son Adam. Cependant, jamais il ne peut le pétrir à son image car son manque de persévérance l'empêche de soutenir l'indispensable concentration de sa pensée. Plusieurs semaines s'écoulent avant qu'il abandonne sa tâche, mais cependant il finit par s'en éloigner, se demandant avec irritation pourquoi il la continuerait ; qu'a-t-il encore à y gagner ? Il a éprouvé les joies de la conception et il ne reste plus que la peine du développement, la peine de la gestation et de l'enfantement. Pourquoi cela et pour qui ? Il n'est cependant pas le pélican ! Cependant le mécontentement l'envahit nonobstant tous ces subterfuges ; il sent qu'il n'a pas obéi aux appels d'une voix intérieure malgré les raisons qu'il se donne contre cette voix et les dubitations qu'il oppose aux droits qu'elle a sur lui. Un choix devant lui se présente et il faut qu'il se prononce, car n'est-il pas vrai que lorsque la première jeunesse s'est enfuie plus ou moins tôt suivant le caractère intime des individus, n'arrive-t-il pas toujours qu'apparaît l'aube du jour où vient la résignation, telle une tentatrice requérante de la persuasion à dire adieu aux rêves impossibles, incitatrice de la satisfaction. En armes redoutables, vient cette résignation contre la jeunesse aux aspirations idéales si communément vaincues, aux enthousiasmes souvent meurtris et aux espérances souvent déçues. Peut-être que le radieux et sublime idéal n'a rien perdu encore de l'intégrité de sa splendeur ; mais ses pieds ne foulent plus la terre, il ne coudoie plus les hommes

ainsi qu'aux aurores juvéniles ; marche à marche, par l'escalier à large base de la sagesse humaine, notre idéal a été reconduit jusqu'au ciel d'où notre foi naïve l'avait fait descendre, et lors il repose resplendissant encore dans un lointain voilé, souriant malgré sa lassitude dans une divine sérénité, pendant que l'encens d'une informelle adoration, par bouffées s'enroulant en spirales joyeuses, s'élève vers son trône.

Niels Lyhne était las ; ces perpétuels élans pour un bond qui jamais n'était exécuté, l'avaient épuisé ; tout devenait vide et sans valeur à ses yeux, déformé et confus dans une lamentable petitesse ; il lui semblait tout naturel de fermer ses oreilles et de clore sa bouche pour se plonger en des études dégagées de l'atmosphère étouffante de ce monde, études semblables à un fond de mer secret et calme, avec des arborescences de varech paisible et tout un monde étrange d'habitants. Il était las, et sa lassitude avait poussé sur ses primordiales espérances d'amour déçues ; puis, rapidement, inexorable elle avait pénétré tout son être, envahi toutes ses facultés et toute sa pensée. A cette heure le calme était un peu revenu et sa passion éteinte ; mais le coup qui l'avait autrefois frappé avait eu pour immédiat effet l'accroissement progressif de son amour, se développant irrésistible comme une fièvre pernicieuse et des instants avaient vécu où son âme éperonnée par une passion furieuse avait bondi comme une vague gonflée de désirs infinis et d'écumantes nostalgies ; lors elle s'était élevée et sans trêve avait toujours monté jusqu'à ce que chaque fibre de son cerveau et de son cœur, se fût tendue jusqu'à se rompre. Mais alors, la lassitude avait paru, stupéfiante de baume apaisant, rendant ses nerfs sourds à la

douleur, faisant son sang trop froid pour l'enthousiasme et son pouls trop faible pour l'action. Mais aussi cette lassitude l'avait gardé d'une rechute en lui donnant toute la prudence et l'égoïsme d'un convalescent et à cette heure où sa pensée revivait les journées passées à Fjordby, il éprouvait la même sensation de sécurité ressentie par celui qui vient de passer par une maladie dangereuse et qui est persuadé que maintenant qu'il a souffert son mal et que la fièvre consumée n'est plus que cendres dans son corps, il va être débarrassé pour longtemps, longtemps.

Erik et Fennimore étaient donc mariés depuis deux ans lorsque par une journée d'été arriva une lettre d'Erik ; c'était une lettre presque lamentable de fanfaronnades ; Erik s'accusait de gaspiller son temps, mais il ne pouvait dire pourquoi ; son imagination était morte ; il fréquentait dans son endroit des gens pleins d'entrain et de gaieté, aux idées très larges et assez intelligents mais qui étaient en art de fieffés philistins. Il n'y avait personne avec qui il fût possible d'avoir une conversation intéressante, aussi était-il tombé dans un abrutissement et un dégoût invincibles, ne voyant jamais une idée ou une situation psychologique comme jadis aux jours d'inspiration et il craignait que tout ne l'eût abandonné et qu'il fût à jamais incapable de faire quoi que ce soit. Malgré tout, il était impossible que cela continuât ainsi, l'autrefois devait revenir ; il avait été trop bien doué pour que cela finit ainsi et il leur montrerait ce que c'est que l'Art, aux autres, ceux qui ne font que peindre et qui peignent avec leur métier appris par cœur.

Mais à ce moment il était comme ensorcelé et ce serait de la part de Niels une preuve d'amitié que de

venir à Mariagerfjord ; il serait aussi bien traité que possible et en somme il pouvait passer là son été aussi bien qu'ailleurs. Fennimore lui faisait parvenir ses amitiés et serait très heureuse de le voir.

Cette lettre ne ressemblait pas du tout au caractère d'Erik et il fallait qu'il se soit produit de graves changements pour qu'il se plaignit ainsi. Niels en fut immédiatement frappé sachant combien frêle était la source du talent d'Erik — mince filet d'eau que des circonstances contraires pouvaient facilement tarir.

Il partirait de suite et, quoi qu'il fût arrivé, Erik trouverait en lui un ami fidèle et bien que les années eussent relâché des liens et déraciné des illusions, il saurait du moins conserver la vie à son amitié des jours d'enfance. Il avait autrefois aidé Erik, il l'aiderait encore à cette heure. Fanatique, s'empara de lui le sentiment de l'amitié, il renoncera à l'avenir, aux ambitions et aux rêves de gloire, il renoncera à tout en faveur d'Erik. Tout ce qu'il possédait d'ardent enthousiasme et de fermentante force créatrice, il donnerait tout à Erik, il voulait fondre en Erik son être propre et sa pensée ; tout était prêt et il ne voulait rien conserver ; il rêvait la grandeur de cet homme qui avait joué un rôle si éclatant dans sa vie ; quant à lui, il resterait effacé, oublié, pauvre, sans aucun bien spirituel et il pensait encore que tout ce qu'Erik aurait reçu deviendrait autre chose qu'un prêt et qu'il en ferait une chose véritablement sienne en la frappant à son effigie dans des actes et des œuvres. Erik très grand et très glorieux pendant que lui ne serait qu'une tête parmi la multitude, la vulgaire multitude, il ne voulait être que cela ; et forcément il deviendrait pauvre, et cela serait malgré sa volonté, il serait un

mendiant véritable et non un prince en loques. . . . et bien doux était le rêve de sa si complète abjection !

Mais le rêve n'est que rêve et il souriait à la pensée que les gens qui négligent leurs propres affaires portent toujours un intérêt infini aux affaires des autres ; il songeait aussi que lorsqu'il se trouverait en face d'Erik, celui-ci renierait sa lettre, la ferait passer pour une simple plaisanterie et trouverait des plus comiques sa venue si elle avait pour but avoué de l'aider à reconquérir son talent. Cependant il partit ; en son âme il était persuadé de devenir utile ; il avait beau essayer de discuter avec lui-même et de douter, il ne pouvait cependant se débarrasser de la pensée que c'était réellement la vieille amitié de leur enfance qui venait de se réveiller dans toute sa naïveté et toute son ardeur, malgré les années et les événements qu'elles avaient apportés avec elles.

La villa près de Mariagerfjord appartenait à un vieux couple qui pour des raisons de santé s'était vu obligé d'aller jusqu'à nouvel ordre vivre dans le Midi. Ces gens n'avaient pas songé à louer leur maison au moment de leur départ, croyant ne rester absents que six mois environ, aussi avaient-ils tout laissé en place ; Erik loua donc la maison complètement meublée et c'était si littéralement exact qu'il la prit avec tous les bibelots, portraits de famille, tout enfin, jusqu'à un vieux réduit où étaient entas-

sés divers objets, et dans les tiroirs du bureau se trouvaient encore de vieilles lettres. Erik avait découvert cette maison en quittant Fjordby après ses fiançailles et comme d'une part il s'y trouvait tout le nécessaire et même le superflu, et que de l'autre il avait l'intention de passer là quelque temps avant d'aller se fixer à Rome, il avait décidé le Consul à remettre à plus tard l'achat du mobilier ; ils étaient donc descendus à Marianelund comme dans un hôtel et sans leurs nombreuses malles on les eut pris pour de simples voyageurs.

L'habitation avait sa façade sur le golfe et dix aunes tout au plus la séparait de la mer ; cette maison avait un aspect très commun, avec un balcon au-dessus de la véranda ; un jardin nouvellement planté de jeunes arbres minces comme des cannes se trouvait derrière, mais en revanche en sortant du jardin on entra dans une forêt de hêtres magnifiques avec des clairières semées de bruyères et de larges échappées entre les collines d'argile blanche.

Tel était donc le nouvel intérieur de Fennimore et pour cette heure il était aussi ensoleillé que peut le rendre le bonheur ; ils étaient en effet jeunes et amoureux, robustes et bien portants, sans aucune inquiétude de la vie, celle de l'âme aussi bien que celle du corps.

Mais tout château de bonheur qui se dresse repose sur une base où le sable est mêlé et le sable glissera vers les murs et coulera sous eux, peut-être lentement, peut-être aussi sans que nul ne s'en aperçoive, mais il fuira grain à grain. . . Et l'amour lui non plus n'est pas un rocher, malgré les plus ardents désirs de notre foi.

Elle aimait Erik de toute son âme avec une violence effrayée et une ardeur tremblante ; il était pour

elle plus qu'un dieu — car il était un dieu tout près d'elle — c'était une idole qu'elle entourait d'une adoration sans réserve et sans borne.

Puissant comme celui de Fennimore était l'amour d'Erik, mais il était dépourvu de cette délicate tendresse de l'homme qui sauvegarde la femme aimée même d'elle-même et veille sur sa dignité.

Il entendait bien cette tendresse lui parler comme un devoir obscur et l'appeler d'une voix lointaine, mais il ne voulait pas l'écouter, ravi qu'il était par l'amour aveugle de Fennimore; sa beauté faite de transports et du charme humble d'une esclave l'excitait et l'aiguillonnait à cette passion folle et violente.

Dans le vieux mythe n'est-il pas un instant où l'Amour met sa main sur les yeux de Psyché avant leur commun essor dans la nuit de feu, plongés tous deux dans une douce ivresse.

Pauvre Fennimore! si le feu qui brûlait son cœur avait pu tout entière la consumer, celui qui aurait dû la protéger aurait excité la flamme de son souffle; car il était ainsi que ce prince ivre qui, la torche de l'incendie au poing, exultait au spectacle de sa ville royale embrasée et dont l'ivresse augmentait à la vue des flammes qui jouaient jusqu'à ce qu'enfin la vue des cendres le dégrisassent.

Pauvre Fennimore! elle ne savait pas que l'hymne triomphal du bonheur peut si souvent se chanter, qu'il n'en survive ni musique ni paroles, mais seulement un trivial balbutiement; elle ne savait pas que l'ivresse qui plane aujourd'hui use la force des ailes des jours futurs; lorsqu'enfin l'accalmie timide commença à poindre, tremblante elle comprit un peu que dans un doux mépris l'un pour l'autre ils s'étaient laissé abaisser par leur amour; ce doux

mépris perdait tous les jours un peu de sa douceur, pour se changer en une amertume finale.

Ils se détournaient l'un de l'autre autant qu'ils le pouvaient, lui, pour rêver d'un idéal trahi d'ironique grandeur et de charme glacé, elle, pour jeter des yeux désespérés vers le pâle et calme rivage, maintenant, hélas! si lointain de ses jours de jeune fille.

De plus en plus le faix devenait accablant; ardente, la honte brûlait dans ses veines et le nauséeux dégoût d'elle-même chargeait tout de malheur et de désespoir.

Dans un petit cabinet retiré avaient été placées les malles qu'elle avait emportées de la maison paternelle; elle passait là des heures entières, assise, jusqu'à ce que le soleil baissât à l'horizon, emplissant le cabinet d'une lueur rongéâtre; là elle s'infligeait le supplice de pensées plus cruelles que des épines, elle se frappait de paroles plus impitoyables que des verges jusqu'à perdre les sens d'excès de tourments douloureux, trouvant quelque répit à se jeter à terre inanimée comme un ignoble cadavre, trop ignoble même pour être l'enveloppe de son âme.

Elle était la courtisane de son mari! elle ne pouvait arracher de son cœur cette pensée et cette pensée la faisait mettre son âme méprisée sous ses pieds dans la poussière, et cette pensée la rendait sourde à tout espoir de rédemption et glaçait tous ses souvenirs de bonheur.

Peu à peu une indifférence dure, brutale, s'emparait d'elle, son désespoir était mort comme était morte son espérance; son ciel s'était écroulé dont la voûte ne tentait plus ses rêves; elle ne demandait

pas la béatitude étant tout au plus bonne pour la terre et la terre bonne pour elle; elles étaient dignes l'une de l'autre; aucune haine ne l'animait contre Erik, mais la crainte ne l'éloignait pas non plus de lui; tout au contraire, elle acceptait son baiser, car elle se méprisait trop pour avoir la force de s'y soustraire; elle était après tout sa femme; elle était la femelle d'un homme!

Pour Erik, aussi, le réveil fut cruel; il s'était cependant dit avec la prévoyance prosaïque du mâle qu'ainsi il devait fatalement arriver. Mais quand cela arriva, quand l'amour ne fut plus un remède contre tous les regrets et quand se fut envolé le voile brillant et semé d'or sous lequel son amour était descendu sur la terre, il ressentit alors une abdication de toutes ses forces vitales et une trahison de toutes ses facultés qui firent naître en lui de soupçonneuses craintes; il se tourna alors vers son art, zélé de fièvre, chercheur de la certitude, si là aussi il n'avait risqué que le bonheur.

Mais la réponse espérée ne vint pas; il se mit à l'œuvre avec quelques idées malheureuses qu'il ne put mener à terme et que cependant il ne voulait pas définitivement abandonner.

Il lui était impossible de rien en tirer et cependant elles hantaient toujours son cerveau empêchant d'autres idées de naître et de l'attirer; le découragement et le mécontentement de soi l'envahissaient et il tombait en une expectante oisiveté, d'abord à cause de ce travail rebelle et mortel, puis par conviction qu'il n'avait qu'à attendre pour que l'inspiration revint.

Mais cela durait, durait toujours et son talent restait stérile; en cet endroit, sur ce calme golfe, il n'y avait rien autour de lui qui pût féconder son talent;

là n'existait aucune camaraderie d'art, aucun ami dont les succès l'eussent stimulé soit par simple but de lutte émulative, soit par divergence de vues créatrices.

Cette oisiveté lui devenait insupportable et ardemment il avait le désir de se réaliser de n'importe quelle façon que ce soit; cependant faute d'autre chose il commença à rechercher la société de toute une bande de campagnards jeunes et vieux qui, sous la direction d'un garde général des forêts, adoucissait la triste vie de la campagne par toutes les distractions auxquelles pouvait atteindre leur assez pauvre imagination, encore réduite par leurs goûts assez uniformes. Leurs plaisirs consistaient essentiellement à boire et à jouer aux cartes, et le prétexte qu'ils prenaient pour se réunir était le plus souvent une partie de chasse ou un rendez-vous à quelque foire. La scène se passait quelquefois dans une petite ville des environs et c'était toujours à peu près la même chose; durant l'après-midi on entamait avec des commerçants des affaires ou sérieuses ou imaginaires dont la conclusion avait toujours lieu le soir à l'auberge. Le patron qui ne manquait pas d'une certaine perspicacité mettait tous les bons clients dans la pièce réservée et s'il y avait dans la ville quelques acteurs de passage, ils oublièrent les commerçants pour les acteurs dont le naturel était en général plus gai et que la bouteille n'effrayait pas le moins du monde, tout prêts qu'ils étaient à se soumettre au miraculeux traitement qui cependant, hélas! ne réussissait pas souvent et qui consistait à arriver avec du genièvre à faire disparaître la griserie apportée par le champagne.

Parmi les principaux fidèles de ces réunions se trouvaient surtout des propriétaires et des hobe-

reaux un peu de tous les âges ; il y avait aussi un fabricant d'eau-de-vie, jeune et acharné viveur, et un précepteur aux formes replètes qui, à vrai dire, n'avait pas exercé sa profession durant les vingt dernières années, mais s'était promené un peu en parasite en compagnie d'un sac en peau de phoque et d'une grise haridelle qu'il disait plaisamment avoir dérobée chez un équarrisseur ; c'était un buveur silencieux, grand virtuose sur la flûte ; on le soupçonnait même de savoir l'arabe. A ce que le garde général des forêts appelait son état-major, appartenaient également un procureur qui avait toujours des histoires nouvelles à raconter et un docteur qui n'en savait qu'une seule se passant en l'an six au siège de Lubeck.

Le cercle joyeux s'étendait très loin et il était très rare que tous ses membres fussent présents à la fois, mais si l'un d'eux faisait trop longtemps défaut à la compagnie, sur un appel du garde général des forêts, tous les fidèles se réunissaient pour aller visiter l'étable du renégat, ce qui voulait dire qu'on élisait pour deux ou trois jours domicile dans la maison du malheureux en s'efforçant de mettre tout sens dessus dessous au milieu des beuveries et autres amusements champêtres que pouvait offrir la saison où l'on se trouvait. Durant une de ces visites expiatoires, toute la société fut bloquée si longtemps par la neige dans la maison d'un ami que le café, le rhum et le sucre s'étaient épuisés peu à peu, si bien qu'à la fin les convives avaient dû se contenter d'une sorte de punch au café fait avec de la chicorée, sucré avec de la mélasse et aiguisé avec de l'eau-de-vie.

La bande que fréquentait Erik était certainement une bande bien grossière, mais des gens doués

d'une telle force vitale ne pouvaient prendre goût à des amusements plus délicats et leur épaisse et cordiale bonhomie atténuait beaucoup la grossièreté de leurs manières.

Si le talent d'Erik avait eu quelque parenté avec celui de Brouwer et d'Ostade, cette collection si remarquable de viveurs aurait pu être pour lui une véritable mine d'or, mais dans les circonstances actuelles, tout ce qui pouvait résulter de cette fréquentation était de mener joyeuse vie. Vie bien joyeuse, en effet, à ses yeux, puisque peu à peu elle lui devenait absolument nécessaire, absorbant tout son temps ; quelquefois cependant il se reprochait son oisiveté et jurait d'en finir avec ce genre de vie, mais de nouveau le reprenaient ses anciennes habitudes, obsédé qu'il était par le vide et l'impuissance de son cerveau.

Dès qu'il l'eût envoyée, il regretta la lettre écrite à Niels en un jour où son éternelle stérilité lui faisait croire à la mort lente de son talent, et il espéra que Niels laisserait ses plaintes entrer par une oreille et sortir par l'autre.

Mais Niels vint à lui, tel le véritable chevalier errant de l'amitié et il le reçut de l'accueil moitié froid et moitié pitoyable réservé d'ordinaire aux chevaliers errants de la part de ceux pour lesquels ils ont tiré de l'écurie leur paisible Rossinante. Niels cependant se tint discrètement sur la réserve et bientôt Erik rompit la glace pour faire revivre entre eux l'ancienne cordialité.

Erik avait grand besoin de s'épancher, de se plaindre, de se confier à quelqu'un ; c'était pour lui comme un besoin physique.

Un soir, après l'heure du coucher, Fennimore

était allée chercher du repos ; ils étaient assis en tête à tête en face de leurs grogs dans le salon familial. Seul le rouge de leurs cigares montraient où ils étaient et lorsque de temps à autre Niels complètement se renversait sur le dossier de sa chaise, son profil se dessinait tout en noir sur les vitres sombres. Ils avaient bu beaucoup, surtout Erik, tout en parlant des anciens jours passés à Lonborggaard au temps où ils étaient garçons. Depuis que Fennimore s'était retirée, un silence s'était fait que ni l'un ni l'autre ne voulait rompre apparemment laissant leurs pensées rouler en une douceur infinie, écoutant discrètement chanter à leurs oreilles leur sang surchauffé par l'ivresse en germe.

« Qu'on est fol à vingt ans ! », dit enfin Erik.
 « Dieu sait seul les espoirs que nous caressions et
 « toutes les illusions que nous nous étions forgées
 « dans notre tête ! Ces choses-là portaient bien le
 « nom qu'elles ont dans la réalité, mais pourtant
 « elles étaient bien différentes des réalités prosaï-
 « ques éprouvées depuis. Il n'y a pas grand chose
 « dans la vie ! Qu'en penses-tu, toi ?

— « Oh ! moi, je ne sais pas, je la prends pour
 « ce qu'elle vaut ; en général on ne vit pas de façon
 « très intense, on se contente d'exister ! Ah ! si on
 « pouvait se faire servir la vie en un grand gâteau
 « sur lequel on pourrait se jeter, mais ainsi, miette
 « à miette, ce n'est pas drôle !

— « Dis donc, Niels, ce n'est qu'avec toi qu'il
 « arrive de causer de choses si ridicules, tu as des
 « idées si étranges sur la vie ! Mais, dis-moi ! as-tu
 « quelque chose dans ton verre ? Bon ! — As-tu
 « jamais pensé à la mort ?

— « Moi, peut-être... et toi ?

— « Je ne veux pas dire aux enterrements ou
 « pendant une maladie, mais plutôt aux heures où
 « la santé est la plus florissante ; moi, cette idée me
 « poigne comme une véritable angoisse. Je reste à
 « rêver tristement et à ne rien faire ; non je ne peux
 « rien faire et dans ces moments-là je sens fuir le
 « temps, je sens se glisser loin de moi les heures,
 « les semaines et les mois ; vains et inutiles ils arri-
 « vent et me dépassent et il m'est impossible de les
 « fixer par quelque travail comme avec des clous.
 « Je ne sais pas si tu comprends ce que je veux dire,
 « ce n'est chez moi qu'une sensation vague, mais ce-
 « pendant je voudrais être le maître de ce temps grâce
 « à l'œuvre que j'aurais faite. Vois-tu, le temps que je
 « passe à peindre un tableau est à moi, pour tou-
 « jours, puisque je l'ai utilisé et il n'est pas anéanti
 « par la seule raison qu'il est passé. Je suis presque
 « malade lorsque je pense aux jours qui s'en vont,
 « qui s'en vont irrémédiables. Je sens ma tête vide
 « de toute idée et il m'est impossible de rien exécu-
 « ter.

« C'est un véritable tourment, et je deviens d'une
 « fureur telle, qu'il me faut me promener de long en
 « large dans ma chambre en chantant quelque refrain
 « vulgaire pour ne pas pleurer de rage ; si je m'ar-
 « rête, j'ai peur de devenir fou en pensant que, pen-
 « dant ce temps-là, les heures ont marché, qu'elles
 « marchent encore pendant que j'y pense, qu'elles
 « marchent toujours, sans nulle trêve. Quelle misère
 « suprême que d'être artiste ; je suis plein de force
 « et de santé, j'ai des yeux qui voient, mon sang est
 « chaud et riche, mon cœur bat puissamment, rien
 « n'est dérangé dans mon cerveau, et j'ai la volonté
 « de travailler ; et cependant je ne peux pas, je lutte,
 « essayant de saisir une chose invisible qui jamais

« ne se laisse atteindre ; tous mes efforts sont impuis-
 « sants et vainement, hélas ! je m'acharnerais jus-
 « qu'à faire jaillir le sang de tous mes ongles. Que
 « faire pour arriver à l'inspiration, pour arriver à
 « avoir une idée ? J'ai beau rassembler mon être,
 « j'ai beau essayer de faire comme si rien n'était,
 « essayer de sortir et de regarder autour de moi en
 « laissant aller mes pensées, tout est inutile, jamais
 « rien, jamais l'ombre de quoi que ce soit, seulement
 « la sensation que maintenant il est là-bas, le temps,
 « enterré jusqu'à la ceinture dans l'éternité et tirant
 « à lui, avec une rapidité vertigineuse, toutes les
 « heures, les douze heures de lumière et les douze
 « heures de ténèbres, toutes, sans répit, inexorable-
 « ment. Que faire ? Il doit y avoir un remède lors-
 « qu'on est comme je suis ; je ne suis pas le premier
 « à éprouver cela ? Que faire ? Dis, ne sais-tu
 « rien ?

— Voyager.

— « Oh ! non, pas cela ! Pourquoi as-tu cette
 « idée ? Tu ne crois donc pas que je sois tout à fait
 « perdu ?

— « Perdu ? Non, certes, mais je voulais dire
 que les impressions nouvelles...

— « Oui ! les impressions nouvelles... Ah !
 « C'est bien cela ! N'as-tu jamais entendu parler de
 « certains hommes qui avaient un très grand talent
 « au temps de leur première jeunesse, lorsqu'ils
 « étaient en parfaite santé et pleins d'espairs et de
 « projets, mais quand se perdait leur jeunesse, se
 « perdait aussi leur talent pour ne plus jamais
 « revenir.

Il y eut entre eux un long silence.

— « Ils voyageaient, Niels, pour chercher de
 « nouvelles impressions ; c'était leur idée fixe.....

« Le Midi, l'Orient et tout était vain, tout sur eux
 « glissait comme sur un miroir ; à Rome, j'ai vu
 « deux tombes où dorment deux de ces hommes,
 « deux seulement et il y en a beaucoup d'autres ; la
 « folie s'est emparée de l'un d'eux.

— « Je n'ai jamais entendu dire que cela fût
 « arrivé à des peintres !

— « Oh ! si ! Mais d'où crois-tu que cela vienne ?
 « Peut-être un ressort secret qui s'est brisé ! Ou
 « peut-être on est soi-même la cause de ce qui arrive,
 « on a commis quelque faute, quelque péché, qui
 « sait ? L'âme est une chose si fragile et nul ne sait
 « jusqu'où va l'âme dans un homme ! Il faudrait être
 « bon envers soi-même. Ecoute, continua-t-il d'une
 « voix douce et presque basse ; « parfois, en sentant
 « le vide de mon cerveau, il m'arrive d'éprouver le
 « désir de voyager, et ce désir me hante au-delà de
 « tout ce que tu peux imaginer. Mais cependant je
 « n'ose pas, il me semble, oh !... car tiens, suppose
 « un instant que je sois pareil à l'un de ceux dont je
 « te parlais tout à l'heure, et que les voyages ne
 « m'apportent pas la guérison ! Que serait-ce alors ?
 « Pense donc ! Si je me trouvais face à face avec
 « l'absolue certitude de ma complète déchéance, de
 « la ruine totale de ma pensée. Si je n'étais plus
 « capable de rien : Etre une loque humaine, le chien
 « d'aveugle le plus misérable, le plus triste des cas-
 « trats ! Où irais-je me cacher et m'ensevelir,
 « dis-moi ? Eh, vois-tu, il n'y a rien d'impossible à
 « cela, la première jeunesse s'est enfuie et il ne reste
 « plus guère d'illusions. C'est étonnant comme les
 « illusions s'en vont, et cependant je n'ai jamais été
 « un de ceux qui cherchent à s'en débarrasser, je ne
 « vous ressemblais pas, vous tous qui veniez chez
 « Madame Boye et qui étiez si attentifs à arracher les

« plumes de votre parure d'espérances, et qui, plus
« votre calvitie d'illusions était grande, plus votre
« joie était complète. Mais allez, c'est bien toujours
« la même chose, un jour vient où les plumes tom-
« bent d'elles-mêmes. »

Ils se turent. L'air était âcre de la fumée des cigares, les senteurs de cognac écoûraient, et ils poussaient de longs soupirs oppressés par la chaleur étouffante de la pièce et aussi peut être à cause de la tristesse qui pesait sur leurs cœurs. Voilà donc venue pour Niels l'heure de remplir sa tâche, la vaine tâche de Niels qui avait fait plus de soixante lieues pour venir en aide, et il était forcé de rougir de l'égoïsme d'une partie de sa nature.

Que pouvait-il faire après tout ? Devait-il se mettre à causer de peinture à Erik, avec des mots de pourpre et d'outre-mer écumant de lumière et baigné d'ombre ? Dans sa tête il avait, au moment de son départ, rêvé quelque chose dans ce genre. Que c'était ridicule ! Porter secours !

On pouvait peut-être chasser la déesse aux mains closes de la demeure d'un artiste, mais c'était là la seule chose possible : on ne pourrait l'aider à une création pas plus qu'on ne pourrait l'aider à remuer son petit doigt s'il avait été paralysé. Mille fois non ! Et l'on pourrait être plein de cœur, être compatissant, assoiffé de sacrifice et animé des plus généreux sentiments. La seule chose qu'on doit faire, c'est se soigner soi-même, c'est là la vérité et la seule utilité, mais c'est évidemment plus facile d'avoir des sentiments élevés jusqu'aux nues. Cependant, c'est tellement peu pratique que tout résultat est impossible. Se soigner soi-même et accomplir sa tâche n'apporte pas avec soi le bonheur, mais du

moins, en le faisant, on n'a pas à baisser les yeux devant qui que ce soit. Dieu ou homme.

Niels eut une belle occasion de faire des réflexions pessimistes sur l'impuissance d'un bon cœur, car tout ce qu'il put faire fut de retenir Erik chez lui pendant près d'un mois. Il n'avait nulle envie de retourner à Copenhague à ce moment des grandes chaleurs ; cependant, comme il ne pouvait pas rester plus longtemps l'hôte de son ami, il prit pension dans une famille bourgeoise, qui habitait de l'autre côté du golfe ; la proximité de l'endroit lui permettait de gagner à la rame Marianelund, en moins d'un quart d'heure. Il serait là aussi bien qu'ailleurs ; maintenant qu'il connaissait tout le pays ; d'ailleurs, il était de ceux qui s'attachent facilement à l'endroit où ils habitent, sans compter que là se trouvaient son ami et sa cousine Fennimore. Toutes ces raisons étaient donc plus que suffisantes, attendu surtout que personne au monde ne l'attendait.

Avant sa venue, il avait longuement réfléchi à l'attitude qu'il tiendrait vis-à-vis de Fennimore, et surtout à la manière de faire voir qu'il avait si complètement oublié que la mémoire même de son oubli se fût perdue. Ce qu'il fallait avant tout, c'était l'absence de froideur, une indifférence amicale, une apparente prévenance, accompagnée de courtoise sympathie, c'était ainsi qu'il devait se conduire.

Mais tous ses plans devenaient inutiles.

La Fennimore, qu'il retrouvait, ne ressemblait pas du tout à celle qu'il avait quittée. Elle était encore jolie, comme autrefois, sa personne apparaissait en son exubérante beauté, et toujours elle avait les mêmes mouvements de grâce nonchalante qu'il avait admirés ; cependant, comme usée par trop de pensée, sa bouche semblait une chose morte, et dans ses

doux yeux se lisait une lamentable expression de misère et de peine.

Il ne savait au juste pourquoi, mais clairement, il lui semblait que d'autres préoccupations que son souvenir l'avaient absorbée ; il lui semblait qu'elle resterait complètement insensible au passé, qu'il essaierait d'évoquer à cette heure.

Elle avait l'air de s'être résignée à la pire des fortunes.

Peu à peu il arrivait à déchiffrer tout cela, et un jour où ils se promenaient ensemble sur la plage, il commença à comprendre.

Erik était occupé à mettre de l'ordre dans son atelier et durant leur promenade au bord de la mer, la bonne était venue jeter un plein tablier de débris sur le sable. C'étaient de vieux pinceaux, des débris de moulages, des spatules cassées, des flacons d'huile brisés et des tubes de couleur vides ; tout cela formait un grand tas. Niels remuait ces choses avec son pied et Fennimore regardait, poussée par le désir vague d'une découverte qu'on éprouve toujours devant des objets de bric à brac. Tout à coup Niels retira son pied comme s'il se fût brûlé, et se mit à retourner rapidement tout le monceau.

— « Oh ! laisse-moi le voir », dit Fennimore en mettant sa main sur son bras comme pour l'arrêter.

Il se baissa et ramassa un moulage ; c'était une main tenant un œuf.

— « Ce doit être une erreur », murmura-t-il.

— « Non, tu vois qu'elle est toute cassée, répondit-elle tranquillement en la lui prenant des mains. Tiens, regarde, l'index manque ; mais au même instant, elle s'aperçut que l'œuf de plâtre était coupé en deux, et qu'on avait peint le jaune avec de l'ocre jaune ; elle rougit légèrement et se baissant, lente-

ment, avec colère, elle brisa en tout petits morceaux la main contre une pierre.

— « Peux-tu te souvenir du jour où elle fut moulée ? » questionna Niels pour dire quelque chose.

— « Je peux me rappeler qu'on m'avait frottée avec du savon vert pour que le plâtre ne s'attachât pas à ma main. Est-ce cela que tu veux dire ? »

— « Non, je veux parler du moment où Erik fait sauter le moulage de ta main autour de la table où l'on prenait le thé ; ne te souviens-tu pas que, lorsqu'il arriva à ta vieille tante, celle-ci eut des larmes pleines les yeux, et, comme par pitié pour toi, avec amour, elle te pressa sur son cœur et t'embrassa sur le front comme si on venait de te faire une injure.

— « Oui, il y a des gens si sensibles. »

— « Mais non ! cela nous fit sourire et cependant, dans cette chose insignifiante, se cachait une sensiblerie déraisonnée. »

— « Mais je crois que tu veux me chercher une petite querelle.

— « Non. Ce n'est pas ce que je veux, je voudrais seulement te dire une chose ; j'espère que tu ne te fâcheras pas pour un peu de franchise, n'est-ce pas ? Donc, réponds-moi ! Ne crois-tu pas que si, par exemple, un mari veut raconter quelque chose d'un peu risqué devant sa femme ou bien si, comme tu semblais vouloir le dire, il n'a aucune réserve à son égard, ne crois-tu pas qu'il est superflu de protester contre sa conduite en montrant d'une délicatesse insolente et d'une politesse si exagérée ? Il est cependant à supposer que le mari est bien l'homme qui connaît le mieux sa femme et qu'il sait que ses paroles ne peuvent ni

« la fâcher, ni la blesser ; sans cela il n'agirait pas ainsi ; n'est-ce pas ? »

— « Non, ce n'est pas très exact dans la généralité des cas, mais ici et d'après ce que tu viens de dire, rien ne m'empêche de dire oui. »

— « C'est bien et tu peux le croire, car, sois bien persuadé que les femmes ne sont pas des êtres aussi éthérés que les rêvent souvent les adolescents ; en réalité, elles ne sont pas plus tendres que les hommes, et elles ne sont pas faites autrement qu'eux ; crois-moi, l'argile dont on les a pétris tous les deux n'était pas immaculée. »

— « Ma bien chère Fennimore, grâce à Dieu, tu ne sais pas ce que tu dis, mais tu es bien injuste envers les femmes et envers toi-même ; pour moi, j'ai foi en la pureté de la femme. »

— « La pureté de la femme, qu'entends-tu avec ta pureté » de la femme ? »

— « Je veux dire... Eh ! bien ! »

— « Tu veux dire?... Je vais te le dire, moi ; tu ne veux rien dire du tout, car c'est encore une de ces sensibleries déraisonnées ; une femme ne peut pas être pure, elle ne doit pas l'être ; d'ailleurs, comment le serait-elle ? Que ce serait absurde ! Est-ce à la pureté que l'a destinée la main de Notre-Seigneur ? Réponds-moi ! Non ! Dix mille fois non. Quelle est cette folie ? Pourquoi faut-il que d'une main vous nous élevez jusqu'aux astres tandis que de l'autre vous êtes forcés de nous tirer en bas ? Pourquoi ne pouvez-vous donc pas nous laisser marcher à vos côtés sur la terre, hommes et femmes, sans chercher autre chose ? Il nous est impossible de marcher d'un pied sûr dans un monde de prose, et vous nous aveuglez de vos poétiques

« visions ! Laissez-nous, au nom du ciel, laissez-nous ! »

Elle s'assit et se mit à pleurer.

Niels venait de tout comprendre et savoir à quel point il avait compris eût été pour Fennimore une souffrance. Evidemment c'était un peu la vieille histoire du plat de fête de l'amour qui se refuse à se changer en pain quotidien et qui continue à rester plat de fête mais en devenant de jour en jour plus fade, plus écœurant et d'une nourriture moins substantielle. L'un pas plus que l'autre ne peut opérer le miracle et les voilà tous les deux, vêtus encore des vêtements de fête, s'efforçant aux continuels sourires, et choisissant les mots d'amour ; cependant intérieurement ils souffrent de la faim et de la soif et leurs regards commencent à se fuir car le poison est entré dans leurs cœurs. C'était bien d'abord cela certainement qu'éprouvait Fennimore, puis c'était l'autre histoire de pareille tristesse, celle du désespoir d'une femme qui ne peut se reprendre lorsque l'illusion du héros dont elle fut la joyeuse fiancée s'est envolée découvrant un très commun mortel. D'abord le désespoir, l'inutile désespoir suivi du bienfaisant accablement, n'était-ce pas cela ?

Il croyait que c'était cela et chez elle il comprenait tout, sa dureté, son amère humilité, jusqu'à sa grossièreté qui, celle-là, était la plus amère larme du calice.

Peu à peu il comprenait aussi combien ses égards et sa respectueuse attitude devaient la gêner et l'irriter car une femme qui du lit de pourpre de ses rêves vient d'être précipitée sur le pavé de pierre, est bien près de haïr quiconque veut mettre un tapis sur les pierres ; en effet, aux premières heures de chagrin, elle veut sentir les pointes les plus cruelles et insatisfaites

de faire le chemin sur ses pieds, elle veut se traîner sur les genoux dans les endroits les plus abrupts et où sont les pavés les plus aigus.

Elle ne veut pas qu'on lui tende la main, elle repousse toute aide, se refusant à relever sa tête dont le faix ne l'inquiète pas ; elle veut avoir la face complètement dans la poussière dont sa langue aime la saveur.

Niels éprouvait une grande peine à la voir en cet état, mais lui obéissant, il ne lui disait rien.

C'était bien pénible de la voir souffrir sans lui porter secours et de rester assis loin d'elle et de la rêver heureuse en des rêves stupides ; il attendait en calculant avec la science froide d'un médecin et il se disait avec tristesse mais certain de ne pas se tromper, qu'aucun soulagement ne lui viendrait avant que se fut éteint complètement son vieil espoir en la délicate richesse d'une vie splendide ; il fallait qu'un courant de vie plus calme se mit à couler dans toutes les veines de son corps, l'accablant assez pour que pût venir l'oubli, inerte assez pour la satisfaction ; il fallait enfin qu'elle devint assez grossière pour être heureuse d'un bonheur vivant dans l'atmosphère viciée de bien des cieux plus bas que celui qu'avait rêvé son espoir et vers lequel elle avait prié avec tant d'humble crainte, demandant des ailes pour l'atteindre.

Un immense dégoût du monde entier l'emplissait à la pensée de cette femme devant laquelle dans son cœur il s'était agenouillé dans une si humble adoration et qui allait subir un si profond abaissement, être enchaînée comme une esclave, elle allait rester en dehors de la grille à grelotter tandis que lui, passerait à cheval, victorieux, les lourdes pièces de monnaie de l'existence sonnantes dans sa poche.

Un dimanche, par une après-midi de la fin du mois d'août, Niels traversa le golfe en canot. Chez elle il trouva Fennimore toute seule ; elle était couchée sur un sofa dans la chambre qui faisait l'angle de la maison ; elle respirait plaintivement avec le râle court et régulier qui semble alléger la douleur de la maladie. Elle avait un horrible mal de tête, disait-elle, et personne ne se trouvait à la maison pour la soigner ; la bonne avait obtenu la permission d'aller chez elle à Hadssund et elle venait juste de partir lorsqu'on était venu chercher Erik ; elle ne pouvait comprendre où il avait bien pu aller par ce temps de pluie. Elle était couchée depuis plusieurs heures, essayant de dormir mais sans y parvenir à cause de sa douleur. C'était la première fois qu'elle éprouvait un mal semblable, cela lui était venu tout d'un coup car à midi elle ne ressentait aucune malaise ; cela avait commencé à la tempe, pénétrant de plus en plus profondément comme derrière les yeux ; elle avait peur que ce ne fût dangereux. Elle n'avait pas l'habitude d'être malade et elle était très effrayée et était très malheureuse.

Niels la consola le mieux qu'il pût ; il lui dit qu'il fallait rester tranquille, fermer les yeux et ne pas parler ; il chercha un grand châle pour lui envelopper les pieds et prit du vinaigre dans le buffet pour faire une compresse humide qu'il lui mit sur le front. Il alla ensuite s'asseoir silencieusement près de la fenêtre et regarda pleuvoir.

De temps en temps il s'approchait d'elle sur la pointe des pieds, changeait la compresse sans parler ; se bornant à secouer la tête lorsque avec reconnaissance elle le regardait entre ses doigts. Elle essayait de parler mais d'un simple « chut », accompagné d'un mouvement de tête, il arrêtait toute parole.

Il revenait ensuite s'asseoir à sa place.

Elle finit par s'endormir.

Une heure s'écoula, puis une autre et elle dormait toujours.

Les quarts d'heure s'ajoutaient aux quarts d'heure tandis que de plus en plus baissait le jour mélancolique et, grandissantes, les ombres dans la pièce sortaient une à une des meubles et des murailles.

Au dehors la pluie continuait monotone, couvrant de son sifflement aigu tous les bruits de la vie.

Elle dormait toujours.

Les vapeurs du vinaigré et l'odeur de vanille des héliotropes placés sur le rebord de la fenêtre se mêlaient en une acide senteur de vin, emplissant l'air, qui, tiède de leurs haleines couvrait d'une buée de plus en plus épaisse à mesure qu'augmentait la fraîcheur du soir, les vitres grisâtres.

Maintenant il était bien loin dans ses souvenirs et dans ses rêves tandis qu'une part seulement de sa pensée restait là fidèlement, protégeant la dormeuse et veillant sur son sommeil.

Peu à peu dans l'envahissante obscurité, son imagination se lassait de nourrir des rêves qui s'enflammaient pour aussitôt mourir; c'était comme un terrain qui se fatigue de toujours porter les mêmes fruits; ses rêves alors devinrent plus vaporeux, plus imprécis, sans aucun détail au riche coloris; sévères, ils perdaient leurs branches qui s'étendaient si loin autrefois avec de si étranges rameaux. Et sa pensée abandonnait tous ses rêves lointains pour revenir à la réalité. Comme il faisait calme. N'étaient-ils pas là lui et elle, comme sur une île de silence, perdue sur l'océan bruyant de la pluie monotone? et tranquilles étaient leurs âmes, si tranquilles et si

sercines tandis que l'avenir semblait dormir dans un berceau de paix.

Ah! s'il pouvait ne jamais s'éveiller et toutes choses rester comme aujourd'hui sans plus de bonheur que celui qui était dans cette quiétude et qui n'apportait avec lui aucune douleur et aucune angoisse poignante. S'il pouvait se refermer cet instant présent et passager! tel un bouton clos sur lui-même et ne souhaitant jamais la venue du printemps. Fennimore l'appela; elle était restée éveillée un moment, si heureuse de sa douleur disparue, que la pensée de parler ne lui était pas venue. Elle voulait se lever et allumer une lampe, mais Niels continuant son rôle de médecin la força à rester couchée. Elle avait tort de se lever tout de suite, d'ailleurs il avait sur lui des allumettes et il saurait trouver la lampe.

Il alluma la lampe et la posa sur l'escabeau à fleurs, tout au coin de la chambre de façon à ce que l'opalin globe rond fut à moitié caché par les fines feuilles ensommeillées d'un acacia et il y avait ainsi juste assez de lumière pour qu'ils pussent voir leurs visages.

Il s'assit en face d'elle, devisant de la pluie, se félicitant de ce qu'Erik eût emporté son manteau et pensant à la pauvre Trine qui avait dû se mouiller.

La conversation s'arrêta. -

Les pensées de Fennimore sommeillaient encore à demi et la faiblesse qui l'engourdisait lui rendait doux d'être ainsi couchée et de se laisser aller à ses rêves sans parler. De son côté, Niels non plus n'était pas en humeur de causer, car il était encore sous l'influence du long silence de l'après-midi.

- « Peux-tu supporter cette maison? » questionna enfin Fennimore.

- « Mais certainement, » répondit-il.

— « Te rappelles-tu les meubles de la maison ? »

— « De Fjordby ? Mais oui. »

— « Comme je les aime et comme par moments je les regrette. Quant à ceux que nous avons ici ils ne sont pas à nous ; ils ne sont que loués et ne nous intéressent en rien ; ils ne portent en eux aucun de nos souvenirs et nous ne vivrons avec eux que juste le temps que nous passerons ici. Tu dois trouver cela étrange mais je t'assure que je me sens souvent bien seule parmi ces meubles étrangers qui sont là dans leur indifférence stupide, me laissant à mes pensées sans en rien partager. Puis ils ne doivent pas me suivre, ils resteront là à attendre que d'autres personnes viennent les louer, je ne peux donc pas m'y attacher ni m'intéresser à eux ainsi que je pourrais le faire si je savais que ma maison dût toujours être leur maison ; que m'importerait alors ce qui m'arriverait de chagrins ou de joies, ce serait du moins toujours au milieu d'eux. C'est peut-être de l'enfantillage, n'est-ce pas ? c'est possible ; mais que veux-tu, ce n'est pas ma faute. »

— Je ne sais pas ce que c'est, mais je l'ai éprouvé moi-même durant un voyage à l'étranger. Ma montre s'était arrêtée et lorsqu'elle revint de chez l'horloger, elle marchait et alors c'était bien..... ce dont tu parlais. Je l'aimais bien, c'était un sentiment très particulier — un sentiment vraiment délicieux.

— Oui, n'est-ce pas ? oh ! à ta place je l'aurais couverte de baisers.

— Tu l'aurais ? ...

— Mais dis-moi, interrompit-elle, tu ne m'as jamais rien dit d'Erik lorsqu'il était garçon. Quel était-il donc, après tout ?

— Il était ?... Fennimore... tout ce qu'il y a de

meilleur et tout ce qu'il y a de plus beau. Il était bon, honnête, en tous points l'idéal d'un garçon, non pas peut-être précisément l'idéal d'une mère ou d'un précepteur, mais un autre qui vaut infiniment mieux.

— « Qu'étiez-vous l'un pour l'autre ? Vous portiez-vous une grande affection ? »

— « Oh ! oui !... j'avais pour lui beaucoup d'amour et lui ne s'en défendait pas, c'était à peu près comme je te le dis, car je dois ajouter que nous étions bien différents. Pour moi, je me figurais toujours que j'étais poète, je croyais que je deviendrais célèbre, mais lui, sais-tu ce qu'il rêvait d'être avant tout ? Un jour que je lui posais une question à ce sujet, il me répondit : « Je voudrais être un Indien, un peau rouge véritable avec des tatouages et l'attirail complet d'un sauvage. Je me souviens qu'il m'était impossible de le comprendre, je ne pouvais comprendre qu'on pût désirer être un sauvage ; tu vois combien j'étais civilisé, moi ! »

— « Mais n'était-ce pas alors extraordinaire qu'il voulut être artiste ? » articula Fennimore et, dans l'accent qu'elle mit dans ses paroles, il y avait quelque chose de froid et d'hostile.

Niels s'en aperçut et ressentit au cœur un choc violent.

— « Oh ! non », dit-il après quelques instants, « il est très rare que des gens deviennent artistes, poussés par leur nature tout entière. Et c'est précisément les gens aussi courageux et aussi bien armés pour la vie que l'est Erik qui ont souvent l'infini désir de ce qui est tendre et délicat, de ce qui est froid, gracieux, virginal, grandiose, doux

« je ne sais pas au juste comment je dois l'appeler. « Extérieurement ils peuvent être robustes et sains, ils peuvent même être grossiers sans que nul ne se doute de leurs intérieurs secrets étranges, romantiques et sentimentaux, car ils sont si timides, je veux dire timides d'âme, ces mâles puissants et rudes, si timides, qu'une pâle petite fille a plus de hardiesse qu'eux. Comprends-tu Fennimore que le secret qui peut déterminer une vocation artistique ne peut pas être dévoilé avec de simples paroles dans l'ordinaire atmosphère quotidienne ? Et il est impossible de l'expliquer, c'est impossible, entends-tu, on doit avoir la foi en son existence, en sa vie intérieure. Un oignon vivant dans la terre ne pousse-t-il pas de temps en temps vers la lumière son trésor fleuri, odorant, aux couleurs délicates ? Comprends-tu ? Tu ne dois demander pour toi nulle parcelle de cette force florescente ; crois-y simplement et sois heureuse de la nourrir, étant convaincue de son existence. Tu ne te fâcheras pas, Fennimore, mais je crains bien que toi et Erik ne soyez pas d'une bonté parfaite l'un pour l'autre. Cela ne peut-il pas changer ? Ne pense pas qui a raison ou qui a les plus grands torts, tu ne dois pas être son juge, car avec la justice que deviendraient les meilleurs d'entre nous ? Au contraire pense à lui tel qu'il était à l'heure où ton amour pour lui fut le plus grand, crois-moi, il en est digne. Tu ne dois pas mesurer, tu ne dois pas peser ; il y a je le sais des moments dans l'amour, pleins d'une extase claire et solennelle, où l'on voudrait donner sa vie pour l'être aimé s'il en était besoin. N'est-ce pas vrai ? Rappelle-toi cela à présent ! Fennimore, ne l'oublie pas, pour toi-même et pour lui. »

Il se tut.

Elle non plus ne parlait pas, elle était couchée, immobile, pâle comme une fleur, un amer sourire sur les lèvres. Puis elle se leva à demi, elle tendit sa main vers Niels et lui dit : « Veux-tu être mon ami ? »

— Je le suis, Fennimore, dit-il en prenant sa main.

— Veux-tu, Niels ?

— Pour toujours répondit-il et respectueusement, il amena sa main jusqu'à ses lèvres.

Il se leva debout et il sembla à Fennimore que c'était la première fois qu'elle le voyait.

Quelques instants après, Trine entra, annonçant son retour ; puis ce fut l'heure du thé suivie d'une promenade en canot sous la pluie triste.

A l'aube Erik rentra ; et quand Fennimore le vit dans la froide et claire lumière se préparer à se coucher, lourd et vacillant de boisson, les yeux vitrifiés par le jeu, le visage pâle, comme souillé de la nuit passée sans sommeil, les belles paroles de Niels devinrent pour elle fantastiques et les lumineuses promesses que dans son âme elle avait jurées s'évanouissaient pâlisantes sous le jour croissant ; rêve insensé ! Vanité de pensée ! éclatante foule de mensonges ! A quoi bon lutter en effet lorsque sur eux deux pesait ce faix de désespoir ? C'était bien inutile de chercher à l'alléger par ces mensonges, et cependant pour eux, désormais la vie ne serait pas facile à vivre. La gelée avait passé par là, cette masse de branches si nombreuses, ces branches couvertes de touffes de roses et d'autres fleurs plus belles encore, qui les avaient enveloppés, les liant l'un à l'autre, s'étaient dépouillées de leurs feuilles et de leurs fleurs et plus ne restait que les tiges dénudées et

rudes qui les retenaient dans un lien indissoluble.

Qu'est-ce que cela pouvait faire, qu'à la chaleur des souvenirs elle éveillât des pensées des jours de jadis, en vue d'une vie artificielle? Qu'importait qu'elle parvint à mettre de nouveau son idole sur son piédestal et que de nouveau brillât dans ses yeux l'éclat de l'admiration, que des paroles d'adoration vinsent à ses lèvres et que la rougeur du bonheur animât ses joues? Qu'est-ce que cela pouvait faire, lorsque « lui » n'avait pas le vouloir d'être le prêtre de l'idole et de l'aider « elle » de ses mensonges pieux.

Lui ! il ne reconnaissait même plus son amour, pas une seule de ses paroles n'était restée dans son oreille, pas un jour de leurs jours de bonheur n'habitait dans son âme. Non, mort et déjà froid était cet amour qui avait gonflé leurs cœurs ; le parfum, la lumière et les musiques frissonnantes, tout s'en était allé en fumée, et maintenant par ancienne habitude, ils pouvaient rester assis, lui, le bras autour de sa taille, et elle sa tête appuyée sur son épaule et ils demeuraient ainsi lourdement plongés dans le silence, oublieux l'un de l'autre, elle, pour faire revivre le héros idéal que cependant il n'avait jamais été, lui pour la transfigurer dans ses rêves en l'idéal qu'à cette heure il voyait sans cesse briller dans la hauteur des nuages au-dessus de sa tête.

Et voilà quelle était leur vie à tous les deux et venaient et s'en allaient les jours sans apporter de changement ; au long des heures journalières, ils regardaient le désert de leur vie, se disant à eux-mêmes que c'était bien un désert, où pas une fleur n'était éclosée et où n'apparaissait nulle espérance de voir éclore plus tard des fleurs et des sources avec de verts palmiers. Plus l'automne s'avancait,

plus fréquentes devenaient les sorties d'Erik. « A quoi bon » disait-il à Niels rester chez soi à attendre des idées qui ne viennent jamais, attendre jusqu'à ce que toutes les pensées se pétrifient dans la tête. D'ailleurs, la compagnie de Niels n'était pas bien réconfortante pour lui ; il désirait des gens bruyants, des hommes de chair et d'os et non un assemblage de nerfs délicats. Cela faisait que Niels et Fennimore étaient souvent seuls ensemble, car Niels allait tous les jours à Marianelund. Le pacte d'amitié qu'ils avaient conclu et les paroles qu'ils avaient prononcées dans cette soirée dominicale les avaient rendus plus libres et absolument sûrs l'un de l'autre ; ils réunissaient leurs deux solitudes dans une amitié chaude et intime qui bientôt prit sur eux un grand pouvoir, captivant si complètement leurs esprits que toujours et sans cesse, qu'ils fussent séparés ou proches l'un de l'autre, toutes leurs pensées se reportaient à leur intimité, tels des oiseaux qui construisent le même nid, regardent ce qu'ils ramassent et ce qu'ils rejettent avec la même idée toujours présente de rendre à l'un et à l'autre, le nid confortable et doux.

Quand Niels venait et qu'Erik était absent, presque toujours, malgré la pluie ou le vent, ils faisaient de grandes promenades dans la forêt contiguë au jardin. Ils s'étaient épris de cette forêt, et plus sa vie estivale s'éteignait, plus elle leur devenait chère. Des milliers de choses éveillaient leur curiosité. C'était d'abord les feuilles qui se vêtaient de teintes jaunes, rouges et brunes pour tomber ensuite les jours de vent en s'envolant en jaunes tourbillons ou quand il faisait calme arrivaient à terre feuille à feuille en frôlant doucement les branches dures et les petits rameaux grêles et bruns. A

cette heure, les feuilles tombaient des arbres et des arbrisseaux, découvrant l'un après l'autre tous les secrets de l'été ; autour d'eux se dressaient des pousses tendres et flexibles parmi les baies aux couleurs éclatantes, les noix brunes, les glands luisants et les clochettes délicates des touffes coruscantes des épines-vinette et celles des prunelles aux sombres tons luisants, tranchant sur les calices écarlates des églantiers. Les hêtres s'étaient dépouillés gardant leur faines rudes, et le sorbier se penchait vers la terre sous ses grappes rouges aux acides parfums de pommes en fermentation. Les mûres sauvages et tardives tombées sur les feuilles humides de la lisière de la route y faisaient des taches noirâtres ; dans les bruyères apparaissaient les airelles rouges et les framboises sauvages portaient pour la seconde fois leurs fruits écarlates finement duvetés. Les fougères se fanant se paraient de mille couleurs, et la mousse était l'objet de mille découvertes : d'abord l'épaisse mousse qui couvrait les côteaux et les vallées et celle qu'on pouvait de loin prendre pour des sapins, des palmiers ou des plumes d'autruche, aussi bien que la fine mousse tapissant les troncs d'arbres, semblable au champ de blé des Elfes et qui poussait en une végétation délicate et fine avec des boutons d'un brun foncé figurant les épis au bout des pailles.

A l'aventure, ils erraient à travers la forêt, poussés par l'enfantine joie de découvrir des trésors et des choses curieuses ; comme l'auraient fait des enfants, ils s'étaient partagé la forêt ; ce qui était d'un côté de la route appartenait à Fennimore ; l'autre côté appartenait à Niels ; souvent ils comparaient leurs royaumes, disputant lequel était le premier en magnificences.

Chaque chose, dans la forêt, portait un nom, les trous, les collines, les sentiers et les passages, les grottes et les étangs ; quand par ci par là se dressait un arbre dépassant les autres, immédiatement il était baptisé. C'était une prise de possession complète qui leur avait permis de se créer un petit monde à eux que personne autre ne connaissait et où personne ne pouvait se guider aussi bien qu'eux ; cependant ils n'avaient nul commun secret que le monde n'eût pu entendre ou du moins ils ne l'avaient pas encore. L'amour était dans leurs cœurs, mais ce n'était pas encore réellement l'amour ; tels des cristaux existent dans une solution sursaturée, mais ils ne sont pas encore des cristaux ; il faut qu'un peu de matière, ne fût-ce qu'un atome soit plongé dans le liquide ; alors, comme par enchantement, les atomes endormis se réunissent, se solidifient molécule à molécule et s'assemblent d'après des lois inconnues pour devenir tout d'un coup des cristaux.

Ainsi pour Niels et Fennimore ; ce fut un fait sans aucune importance qui leur fit sentir qu'ils s'aimaient. La chose arriva dans une circonstance tout ordinaire ; suivant leur quotidienne habitude, ils se trouvaient seuls dans le salon familial, ainsi qu'il leur était arrivé cent fois, la conversation roulait sur des choses indifférentes, et toutes les apparences extérieures ne faisaient rien deviner d'extraordinaire ou de particulier ; Niels se tenait debout devant la fenêtre et regardait dehors, Fennimore à son tour vint regarder à travers les vitres et ce fut tout ; ce fut cependant assez, car dans une lueur prompte comme l'éclair, passé, présent et avenir, changèrent pour Niels Lyhne qui, soudain comprit qu'il aimait la femme qui se trouvait à côté

de lui, et son amour n'était pas un amour fait de calme bonheur et de beauté, capable de lui donner la béatitude et le ravissement; c'était plutôt une chose, à lui indispensable comme le souffle de la vie et comme un homme sur le point de se noyer, il saisit sa main qu'il pressa sur son cœur. Fennimore comprit bien. Dans un cri sourd, avec une expression de terreur douloureuse, vers lui elle jeta son aveu et répondit : « Oh ! oui ! Niels » et elle retira sa main.

Un instant elle resta debout très pâle et prête à chanceler, puis elle tomba à genoux sur une chaise basse et cachant sur le dossier de gros velours son visage, elle sanglota.

Niels comme aveuglé ne bougea pas et ses mains errantes cherchaient un appui entre les verres de jacinthes. Cela ne dura que quelques secondes, après lesquelles il s'avança vers la chaise de Fennimore, et sans la toucher il se pencha sur elle, une main appuyée sur le dossier : « Ne sois pas ainsi désespérée, Fennimore, regarde-moi et causons, veux-tu ? Ne veux-tu pas ? Il ne te faut pas ainsi avoir peur, nous supporterons ensemble notre peine, ma bien-aimée, oui, nous ferons cela. Essayons, dis, veux-tu ? »

Elle leva un peu la tête comme pour le regarder.

— « Oh ! Dieu ! que devons-nous faire ? N'est-ce pas que c'est terrible ! dis, Niels ? Pourquoi devait-il m'arriver une chose pareille dans ma vie ? Et comme cela eût pu être charmant ! Oh ! tant de bonheur ! » et les sanglots recommencèrent.

— « Je n'aurais pas dû parler, dis ? » exhala-t-il plaintivement, « Fennimore, aurais-tu voulu ne jamais le savoir ? »

Elle leva de nouveau la tête et essaya de prendre

sa main. « Si, j'aurais voulu le savoir et mourir après ; oh ! si j'étais dans ma tombe avec cet aveu ! Oh ! que ce serait bon ! Oh ! que ce serait doux et bon ! »

— « C'est bien terrible pour nous, Fennimore, que les premiers présents de notre amour ne soient que larmes et anxiété. Dis, ne trouves-tu pas ? »

— « Ne sois pas trop dur pour moi, Niels, tu sais bien qu'il ne m'est pas possible d'être autrement. Tes yeux ne doivent pas voir comme mes yeux et c'est à moi d'être forte, puisque c'est moi qui suis esclave. Ah ! si je pouvais maîtriser mon amour, l'enfermer au plus secret de mon âme et me faisant sourde à ses plaintes et à ses prières, te dire que tu devrais voyager bien loin, bien loin d'ici ; mais c'est impossible ; j'ai trop souffert pour endurer encore cette torture ; je ne peux pas, Niels, je ne peux pas vivre sans toi ; oh ! regarde-moi bien, est-ce possible ? crois-tu que je pourrais vivre sans toi ? »

Elle se leva et se pressa contre sa poitrine.

« Ici je suis et je te garde, je ne veux pas que tu t'en ailles, et rester moi-même toute seule, abandonnée dans les ténèbres du passé. C'est comme un abîme sans fond de chagrins et de peines et je ne veux pas m'y jeter, plutôt me jeter dans la mer, mon Niels ? La nouvelle vie dût-elle ne m'apporter que des douleurs, ce seront du moins des douleurs nouvelles qui n'auront pas la pointe émoussée des anciennes et qui ne pourront pas me toucher aussi impitoyablement que les vieilles, savantes à trouver le chemin de mon cœur et le martyriser. Est-ce de la folie que de parler ainsi ? C'est possible, mais c'est si bon que de

« te parler sans contrainte, sans avoir besoin de
 « garder pour moi une foule de choses que mon
 « devoir était de te cacher. Mais maintenant c'est
 « toi, celui qui a le plus de droits. Je voudrais que
 « tu puisses me prendre tout entière, je voudrais
 « pouvoir être à toi corps et âme sans être à quel-
 « qu'un autre, je voudrais que tu puisses me faire
 « échapper à toutes les chaînes qui me chargent ! »

— « Il faut nous en délivrer, Fennimore ; n'aie
 « pas peur, va, tout sera si bien arrangé qu'un jour
 « sans que personne ne se doute de rien, nous
 « serons loin d'ici. »

— « Non, il ne faut pas nous enfuir, tout, excepté
 « la fuite ; tout, excepté cela ; et mes parents à la
 « nouvelle de la fuite de leur enfant !... c'est impos-
 « sible, jamais je ne ferai cela ; devant Dieu qui est
 « au ciel, jamais je ne ferai cela. »

— « Cependant, il le faudra ma pauvre enfant,
 « il le faudra ; ne vois-tu pas toutes les basses mé-
 « chancetés qui nous entourent ? Si nous restons, les
 « ruses mauvaises et hypocrites qui nous guettent
 « pour nous faire souffrir nous accableront. Je ne
 « veux pas que tu sois atteinte par ses souillures,
 « il ne faut pas que la rouille de ses hideurs morde
 « notre amour. »

Elle restait inébranlable.

— « Tu ne sais pas à quoi tu nous condamnes,
 « dit-il, avec tristesse, il vaudrait mieux que nous
 « marchions sur toutes ces choses avec des talons
 « de fer plutôt que de les épargner ; crois-moi, Fen-
 « nimore, si nous ne laissons pas notre amour deve-
 « nir pour nous la chose unique et capitale de ce
 « monde, la seule chose digne d'être sauvée entre
 « toutes les autres, c'est comme si nous frappions à
 « un endroit que nous voulons guérir, et comme si

« nous envoyions le deuil sur ce que nous voudrions
 « toujours garder de toute ombre de deuil ; si nous
 « ne faisons pas cela, tu vas voir comme le joug
 « sous lequel nous nous courberons se fera lourd
 « sur nos épaules et nous fera plier sous son poids
 « impitoyable. Tu ne sais pas, toi, toute l'horreur
 « de la lutte à genoux ! Mais ne pleure pas. Nous
 « lutterons, mon enfant, tous les deux, côte à côte
 « et malgré tout, contre tous les obstacles. »

Pendant plusieurs jours encore, Niels tenta de
 décider Fennimore à fuir, mais bientôt il se mit à se
 représenter le coup que ce serait pour Erik de
 s'apercevoir un jour, en rentrant chez lui, que sa
 femme était partie avec son ami ; peu à peu, la fuite
 apparut à ses yeux comme une chose impossible,
 tragique et irréalisable, et il s'accoutuma à ne plus
 y penser ; c'est ainsi qu'il agissait pour les choses
 qu'il désirait changer ; tout entier il s'abandonna à
 la réalité, sans toutefois s'avouer ses efforts pour la
 poétiser et l'embellir d'ornements fantastiques et de
 guirlandes mensongères. Mais, aussi, que c'était
 doux d'aimer, d'aimer pour la première fois le véri-
 table amour ; car autrefois, ce qu'il avait cru être de
 l'amour, n'était pas l'amour véritable, pas plus que
 le lourd désir de s'épancher du solitaire, le brûlant
 regret du rêveur ou la nervosité rêveuse de l'enfant ;
 tout cela n'était que de simples courants dans le
 vaste océan de l'amour, de pâles et simples reflets
 de la pure lumière, des débris d'amour comme les
 holidés qui rayent les airs ne sont que des débris
 d'un astre. Maintenant était venu l'amour, monde
 entier, complet, grandiose et harmonieux. Main-
 tenant dans tout son être, il n'y avait plus un
 seul sentiment ou une seule sensation égarés et
 sans but ; l'amour était pareil à la nature, toujours

changeante dans un perpétuel enfantement; aucune sensation ne mourait, aucun sentiment ne se fanait sans donner la vie au bourgeon qu'ils portaient en eux-mêmes et le transformer en une chose plus complète. Avec calme et sainement, en respirant à pleins poumons, c'était ainsi qu'il était beau d'aimer, d'aimer de toute son âme. Maintenant tombaient du ciel, vierges et lumineux, les jours au lieu d'arriver les uns après les autres avec monotonie, se traînant en une suite pénible comme des tableaux fatigués d'un panorama; chaque jour était une révélation, car avec chacun d'eux ils se trouvaient grands, plus puissants et plus invincibles. Jamais dans son âme il n'avait ressenti une émotion aussi violente; parfois il lui semblait être un titan bien plus qu'un être humain, tellement il sentait son cœur plein de force et débordant de tendresse aux vastes ailes, tellement large était sa vue et tellement indulgents étaient ses jugements. C'était alors l'aurore et aussi le bonheur; longtemps ils furent heureux. La ruse et l'hypocrisie journalière, ni l'air corrompu dans lequel ils vivaient n'avaient encore rien pu; tout cela ne pouvait les atteindre sur les sommets d'extase jusqu'où Niels avait fait s'élever leur union et, avec elle, leurs deux êtres; Niels n'était pas simplement l'homme qui séduisait la femme de son ami ou plutôt si, il était d'abord cela, exactement cela, et il l'avouait cyniquement. Mais, il était aussi celui à qui ces moyens avaient servi pour sauver une femme innocente que la vie avait brutalisée, lapidée et souillée, une femme qui s'était couchée pour laisser mourir son âme agonisante; à cette femme, il avait rendu la confiance en la vie, il lui avait rendu la foi en un avenir meilleur, il avait élevé son âme jusqu'à la noblesse et la grandeur, en lui donnant le bonheur.

Que valait-il mieux? cette immaculée misère ou bien la force et la joie qu'il lui avait rendues? Niels ne se posait pas cette question qu'il avait déjà résolue. Sa pensée, cependant, n'était pas très sûre. Il arrive souvent que l'homme se construit des théories auxquelles il ne veut pas se conformer, car les pensées vont si loin que le sentiment du bien et du mal redoute de les suivre. Cependant, cette idée était la sienne et, grâce à elle, s'adouçissait le poison mortel de sa bassesse, de son hypocrisie et de sa trahison.

Tout cela, un jour, devait être dévoilé, et le mal causé devait être cruel, car il s'attaquait à des choses trop délicates; l'heure sonna bientôt, avancée par des circonstances imprévues: Erik, quelques jours après le nouvel an, crut enfin avoir trouvé une idée, une « machine » avec une robe verte, dans une attitude farouche, disait-il à Niels, en lui demandant s'il se souvenait du vert du « Jonas » de Salvator Rosa. C'était quelque chose de ce genre-là.

Le travail d'Erik consistait surtout à rester étendu sur le sofa de l'atelier, en fumant du tabac de Hollande et en lisant Marryat, mais cette occupation le tenait pour le moment presque continuellement chez lui, rendant nécessaire la plus grande prudence entre les amoureux et exigeant de nouvelles inventions et de nouveaux mensonges. L'ingéniosité même de Fennimore fut la cause du premier nuage dans le ciel; ce ne fut d'abord qu'un doute fugitif et passager qui envahit Niels, en lui faisant se demander si son amour n'était pas plus noble que celui de celle qu'il aimait. Il ne se posait certes pas cette question catégoriquement et clairement, mais c'était un doute obscur de ce côté, une hésitation inconsciente guidant son âme dans cette direction. Ces idées, sans cesse, revenaient accompagnées ensuite de pensées

plus nombreuses, d'abord vagues et incertaines, puis se précisant et se faisant plus douloureuses chaque fois. Avec une incroyable et vertigineuse rapidité, cela minait, abaissait et terminait l'éclat de leur passion. Ce n'est pas que leur amour faiblît, au contraire, à mesure qu'il s'abaissait il devenait plus violent et plus ardent, mais les serremments de mains volés sous la table, les baisers dérobés dans les corridors et derrière les portes, les longs regards jusque sous les yeux du trompé, tout cela enlevait toute illusion de noblesse et de grandeur.

Le bonheur ne planait plus immobile au-dessus de leurs têtes, il fallait de leur mieux réparer son sourire et refaire son éclat; la ruse et l'habileté n'étaient plus des nécessités déplorables, elles s'étaient changées en triomphes pleins de charmes, l'hypocrisie devint leur véritable élément et ils se dégradèrent tous les jours davantage. Il y avait aussi de honteux secrets, dont jusque-là ils avaient souffert séparément et que leurs yeux ne trahissaient pas; maintenant il leur fallait partager ces secrets; Erik n'était pas très réservé et souvent il lui arrivait de caresser sa femme en présence de Niels, de l'embrasser, de la prendre sur ses genoux et de la serrer dans ses bras, et Fennimore n'osait pas repousser ses caresses ou n'en avait pas la force comme autrefois, la conscience de ses torts la faisait hésiter et la rendait toute craintive. Ainsi s'abaissait le faite de l'édifice de leur amour, faite du haut duquel ils avaient regardé le monde si fièrement et où ils s'étaient sentis si forts et si grands. Ils étaient cependant heureux au milieu de ces ruines. Ils aimaient, à cette heure, se promener dans la forêt durant les journées sombres où le brouillard flottait lourdement entre les branches noires et les troncs humides, car ils

étaient sûrs de ne pas être vus dans leurs embrassements et leurs étreintes, et personne ne pouvait entendre leurs paroles d'amour accompagnées de rires voluptueux. L'empreinte mélancolique de l'éternité de leur amour avait disparu; entre eux seulement des sourires et des joyeuses plaisanteries, et fièvreusement ils se dépêchaient de s'aimer, usant comme des avarés des fugitives secondes, puisque devant eux ils n'avaient plus toute la vie. Durant tout un mois, telle fut leur vie, mais ensuite, Erik se lassa de son idée et il recommença ses parties de plaisir avec tant d'ardeur, qu'il restait rarement chez lui quarante-huit heures de suite. Ils restaient dans leur chute. Peut-être même, de temps en temps, aux heures de solitude, en jetant en arrière des yeux de regrets sur la hauteur dont ils étaient tombés, s'étonnaient-ils seulement de la fatigue qu'ils auraient éprouvée à se tenir sur ces sommets, et ils se trouvaient bien plus confortablement installés, là, où ils étaient à cette heure. Il ne survenait aucun changement, surtout dans les choses du passé; l'horrible lâcheté de vivre comme ils vivaient, sans oser s'enfuir ensemble, devenait de jour en jour plus consciente et les attachait plus étroitement dans des liens de commune honte, née de leurs torts réciproques; tous deux ne souhaitaient pas les choses différentes de ce qu'elles étaient. Ils ne se cachaient pas leurs sentiments, arrivés qu'ils étaient à une sorte de cynique intimité qui s'établit ordinairement entre complices et qui leur faisait ne rien se cacher dans leurs rapports. Avec un triste courage, ils appelaient les choses par leurs noms et, comme ils disaient, les regardaient dans les yeux, dans leur exacte réalité. Au mois de février, il avait semblé que l'hiver était fini, mais mars était venu, vêtu d'un manteau blanc

et la neige couvrait la terre d'un épais tapis. Ensuite, une période calme était arrivée où la gelée avait paru et le golfe était recouvert d'une couche de glace persistante de quinze centimètres d'épaisseur. Vers la fin du mois, un soir après l'heure du thé, Fennimore était seule assise dans le salon familial et attendait. Il faisait très clair, le piano était ouvert, les bougies étaient allumées et l'abat-jour de la lampe enlevé; les boiseries dorées et les objets suspendus aux murs ressortaient distinctement comme subitement éveillés.

Les jacinthes étaient rangées, non pas sur les fenêtres, mais bien sur le bureau, et leurs grappes aux couleurs claires emplissaient l'air de leur doux parfum, rafraîchissant et fort. Dans la cheminée, le feu brûlait avec un léger crépitement joyeux.

Fennimore marchait de long en large en balançant ses pas sur une des baguettes rouge foncé du tapis. Elle portait une robe de soie noire d'une mode un peu ancienne et que les lourdes garnitures faisaient traîner derrière elle et onduler tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant le rythme de ses pas. Elle fredonnait une chanson et tenait des deux mains le collier jaune fait de grosses perles d'ambre pâle qu'elle portait au cou, et quand elle perdait l'équilibre, en suivant la baguette du tapis, elle cessait son fredonnement et tenait toujours le collier des deux mains. Peut-être mettait-elle quelque superstition dans cet exercice, croyant que si elle pouvait un certain nombre de fois traverser la chambre sans quitter la baguette du tapis et sans lâcher le collier, cela voudrait dire que Niels viendrait. Il avait été là dans la matinée pour le départ d'Erik; il était resté jusqu'au soir et il avait promis de revenir dès le lever de la

lune, dont la clarté lui permettait de voguer entre les crevasses sur le golfe.

Fennimore avait abandonné sa prédiction et, sans même songer au résultat obtenu, elle était allée vers la fenêtre. La lune n'avait pas du tout l'air de vouloir se montrer ce soir-là, tellement le ciel était sombre; il faisait bien plus noir au loin sur la glace bleuâtre que sur la terre couverte de neige. Il valait peut-être mieux que Niels ne vint pas. En poussant un soupir de résignation, elle s'assit au piano, mais presque aussitôt elle se leva pour aller voir la pendule. Elle se rassit encore, et comme décidée, cette fois, elle mit devant elle une épaisse partition, mais elle ne joua point cependant, et, rêveuse, elle feuilleta le livre en se laissant aller à ses pensées. Peut-être qu'il était là-bas sur l'autre rive, attachant ses patins, il pouvait être là dans quelques minutes. Très distinctement elle le voyait, un peu essoufflé de sa course et clignant des yeux à la lumière aveuglante, après l'obscurité de la nuit. Il arrivait, apportant avec lui tout le froid du dehors et sa barbe brillait de givre étincelant. Puis il disait... oui, qu'est-ce qu'il disait?... et elle souriait en se regardant, les yeux baissés.

La lune encore ne se montrait pas.

Fennimore allait de nouveau vers la fenêtre, fixant l'obscurité à travers les vitres, jusqu'à ce que devant ses yeux tout ne fût plus que blanches étincelles et anneaux couleur d'arc-en-ciel. Étincelles et arc-en-ciel apparaissaient si vaguement qu'elle aurait voulu sur le golfe tout un feu d'artifice avec des fusées montant dans l'air en une longue, longue traînée, puis se changeant ensuite en minuscules serpents se tordant dans le ciel pour disparaître aus-

sitôt avec un bruit sec ; ou bien encore un globe gigantesque et noir, tremblant très haut dans les airs, puis lentement se résolvant en une pluie d'étoiles aux couleurs innombrables ; regarde ! regarde ! comme elle descend harmonieusement, se penchant comme pour une salutation, telle une pluie d'or qui s'incline.

Mais, mon Dieu ! pourquoi ne venait-il pas ? Et elle ne voulait pas jouer ; elle se tournait vers le piano, attaquant fortement un accord, appuyant sur les touches jusqu'à ce que le son fut complètement évanoui, puis elle recommençait et recommençait encore. Elle ne voulait pas jouer ; non, elle ne voulait pas jouer, elle ne jouerait pas. Elle aurait préféré danser. Elle fermait rapidement les yeux et ses pensées la conduisaient dans une vaste salle rouge, blanc et or — oh ! que ce serait doux d'avoir dansé, d'avoir chaud et de se rafraîchir avec du champagne ! Et le souvenir lui revenait qu'un jour, quand elle allait à l'école, elle avait, aidée d'une de ses amies, fabriqué du champagne avec de l'eau de Seltz et de l'eau de Cologne et que cette boisson les avait rendues très malades. Elle se levait et marchait dans la chambre sans y penser, arrangeant sa robe comme après une danse.

« Maintenant il faut être sage », dit-elle à mi-voix, en prenant son ouvrage et s'installant dans un grand fauteuil sous la lampe. Mais elle n'avait pas de goût au travail, et bientôt ses mains retombèrent sur ses genoux et, peu à peu, elle cherchait la meilleure position possible dans son fauteuil et elle finit par s'enfoncer dans un coin, la main sous le menton, sa robe serrée autour des pieds. Avec curiosité, elle se demandait si les autres femmes lui ressemblaient et si, comme elle, elles s'étaient trompées, si elles

avaient été malheureuses et si elles avaient aimé un autre homme. Une à une, elle évoquait les dames qu'elle avait connues à Fjordby. Elle pensa ensuite à Madame Boye. Niels lui avait raconté l'histoire de Madame Boye et cette femme avait toujours été pour elle une énigme qui excitait sa jalousie, elle la haïssait et se sentait humiliée par elle. Erik, lui aussi, lui avait dit qu'il avait été une fois amoureux fou de Madame Boye ; y avait-il quelqu'un qui connaît tous les secrets de cette femme ? Elle souriait, en pensant au nouveau mari de Madame Boye. Tout en pensant à ces choses, l'anxiété de l'attente continuait et elle écoutait si Niels ne venait pas ; elle se le figurait toujours cheminant sur la glace et allant arriver. Elle ne se doutait pas que depuis deux heures déjà une forme lointaine et noire s'avancait péniblement dans la neige, venant d'un tout autre côté et lui apportant un message bien différent de celui qu'elle attendait de l'autre côté du golfe. C'était un homme vêtu simplement de bure et de cuir graissé, et il frappait maintenant à la fenêtre de la cuisine, causant à la bonne une certaine frayeur.

« C'est une lettre, Madame », dit Trine en entrant.

Fennimore la prit ; c'était une dépêche. Tranquillement, elle tendit le reçu à la bonne et la laissa s'en aller ; elle n'avait pas la moindre crainte, car Erik lui avait souvent télégraphié pour l'avertir qu'il arriverait le lendemain avec quelques amis.

Elle lut enfin.

Elle devint affreusement pâle et bondit hors de son fauteuil au milieu de la pièce, regardant fixement la porte dans une attente angoissée.

Elle ne voulait pas le voir là, elle n'osait pas et elle se jeta contre la porte, poussant contre elle des épaules et essayant de tourner la clef jusqu'à ce

qu'elle lui coupât les mains ; mais la clef, malgré ses efforts ne voulait pas tourner ; alors elle la lâcha. Mais n'est-ce pas qu'il n'était pas ici ? n'est-ce pas qu'il était loin d'elle, dans une maison étrangère ?

Elle se mit à trembler, ses genoux fléchissaient sous elle et elle s'affaissa sur le plancher, près de la porte.

Erik était mort.

Les chevaux s'étaient emportés ; la voiture avait été jetée contre l'angle d'une rue et Erik était tombé la tête contre le mur. Il avait le crâne brisé et il gisait à cette heure, mort, à « Aalborg ». Voilà comment cela s'était passé et presque toute la scène était relatée dans la dépêche. Dans la voiture, il n'y avait que lui, l'Arabe, le précepteur au cou blanc qui avait télégraphié. Elle était étendue à terre et elle se lamentait doucement, les deux mains posées à plat sur le tapis, les yeux secs et immobiles et tout le haut de son corps se balançait douloureusement.

Seulement quelques instants auparavant, tout autour d'elle avait été si lumineux, si doucement odorant, qu'elle ne pouvait pas tout quitter tout d'un coup, abandonner tout, pour entrer dans la nuit ténébreuse du deuil et des regrets malgré toute sa volonté. Ce n'était pas sa faute, mais en son âme renaissaient encore quelques rayons aveuglants et tremblants de bonheur d'amour et de plaisir de volupté ; des désirs puissants tourbillonnaient, stupidement désireux de la béatitude de l'oubli ou prêts à tenter en un suprême effort de faire revenir en arrière la roue toujours en marche des événements.

Tout cela, bien vite, s'en alla.

En noir essaim, de tous côtés, elles venaient

innombrables les lugubres pensées, pareilles à des corbeaux attirés par le cadavre de son bonheur et côte à côte le becquetait, acharnés, pendant que la chaleur de la vie s'y attardait encore. Elles le fouillaient, arrachant des lambeaux, le rendant horrible et méconnaissable, chaque trait abîmé et déchiqueté jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un amas lamentable d'horreur et d'effroi.

Elle se leva et fit quelques pas, en s'appuyant comme une malade aux chaises et aux tables, les yeux désespérément fixés au plafond comme chercheurs d'une frêle toile d'araignée, d'un pauvre regard de consolation, d'une misérable caresse de pitié ; mais son œil rencontrait seulement les portraits de famille, apparaissant très nets dans la lumière ; c'étaient tous les étrangers témoins de sa chute et de son crime, les vieux messieurs somnolents, les vieilles dames aux bouches sévères et aussi l'éternel pauvre petit enfant qu'on avait mis partout, la petite fille avec ses grands yeux ronds et son front tuméfié. A la fin, tous les objets étrangers étaient devenus des souvenirs, cette table, cette chaise, cette banquette avec son chien brodé en noir, cette portière aux dessins pareils à ceux d'une robe de chambre, tout était plein maintenant de souvenirs, de souvenirs d'adultère qui retombaient sur elle en impurs crachats. — C'était horrible d'être enfermée avec tous ces spectres de crime et avec soi-même ! Elle se révoltait, proférait contre elle-même des menaces, cette impudique Fennimore qui se tenait suppliante et prosternée, tirant contre son corps, sa robe, de ses mains suppliantes ! Grâce ! non, il ne pouvait y avoir de grâce pour elle ! Comment pouvait-il y avoir de la grâce dans ces yeux

maintenant fermés dans la ville lointaine, dans ces yeux maintenant aveugles et qui voyaient comment elle avait jeté son honneur dans la boue, comment ses lèvres avaient menti et comment son cœur avait été infidèle.

Elle sentait sur elle se fixer ces yeux morts, cachés quelque part, et elle se tordait sous ce regard pour s'y soustraire, mais ces yeux la suivaient toujours, glissant sur elle comme deux rayons de glace; elle regardait fixement à terre et chaque fil du tapis, chaque point du tissu de la banquette devenaient dans la pleine lumière extraordinairement distincts à ses yeux; elle voyait tout marcher autour d'elle avec des pas d'hommes trépassés, et frôler imperceptiblement sa robe, lui arrachant des cris d'effroi et lui faisant faire des mouvements pour se sauver; en face d'elle s'avançaient des mains, non pas précisément des mains, mais quelque chose qui lentement essayait de saisir, de saisir en des mouvements fanfarons et moqueurs, son cœur, ce monstre de perfidie, cette perle jaune d'infidélité; elle fléchit en arrière jusqu'à ce que ses reins rencontrassent la table, mais cette chose était toujours là et sa poitrine n'était pas une défense; ces mains la saisissaient à travers peau et chair comme...

Elle était presque morte de peur, debout, sans défense, renversée contre la table, tandis que tous ses nerfs se crispaient dans l'angoisse et ses yeux fixement regardaient comme si la mort allait les surprendre dans leurs orbites.

Enfin le fantôme disparut.

Elle regarda autour d'elle craintivement, tomba à genoux et longuement pria. Elle se repentait et se confessait dans un emportement aveugle, y mettant une passion de plus en plus grande, se haïssant

elle-même comme les religieuses flagellant leurs corps dévêtus. Furieusement elle cherchait des mots injurieux, s'enivrant de son avilissement, dans une humilité assoiffée d'anéantissement.

Enfin elle se releva; sa poitrine oppressée se soulevait violemment et ses joues pâles, devenues comme plus pleines dans sa prière, brillaient d'un faible éclat. Elle jeta autour d'elle, dans la pièce, un long regard comme si elle se jurait quelque chose à elle-même, puis entra dans la chambre voisine dont elle referma la porte; elle s'arrêta quelques instants pour s'habituer à l'obscurité et à tâtons elle arriva jusqu'à la porte qui conduisait à la véranda vitrée dont elle ouvrit la porte pour y entrer.

Là, il faisait plus clair; la lune qui venait de se montrer brillait à travers les cristaux de givre déposés sur les parois de verre avec une coloration jaunâtre à travers les vitres, et rouge ou bleu à travers les lames de verre coloré qui encadraient les vitres.

Avec la main elle fit fondre un peu le givre pour faire une ouverture et elle épongeait soigneusement l'eau avec son mouchoir. On ne pouvait encore distinguer personne au dehors sur le golfe.

Elle commença à marcher dans sa prison de verre. Le seul meuble qu'il y avait là-dedans était un sofa canné en bois tourné et qui était couvert de feuilles sèches tombées des branchages suspendus au plafond. Chaque fois qu'elle passait devant, les feuilles craquaient dans l'air agité et, de temps à autre, sa robe rencontrait une feuille sur le plancher qu'elle traînait après elle avec un grattement sur le bois du parquet. De long en large, tristement, elle montait la garde, les bras croisés sur sa poitrine et luttant contre le froid.

Il parut au loin.

Brusquement elle ouvrit la porte et sortit, marchant sur la neige glaciale avec ses souliers minces. Elle se disait que c'était bien cela qu'il lui fallait ; elle aurait pu aller pieds nus à cette rencontre.

Niels s'était d'abord arrêté dans sa course à la vue de cette figure noire apparue sur la neige et il continua vers la terre, lentement en une marche hésitante et timide. Cette forme qui avançait produisait sur les yeux de Fennimore l'effet d'une brûlure ; chaque mouvement, chaque trait qu'elle reconnaissait, la frappaient d'ignominieuse raillerie comme s'ils se fussent vantés de secrets honteux ; un tremblement haineux l'agitait, son cœur débordait de malédictions et elle ne pouvait presque plus maîtriser sa colère.

— « C'est moi, cria-t-elle sarcastique, c'est moi, Fennimore, la courtisane.

— « Mais, mon Dieu ! quoi ? ma chérie ? questionna-t-il tout étonné à quelques pas d'elle seulement.

— « Erik est mort. »

— « Mort ? quand cela ? » et il fut obligé de faire entrer ses patins dans la neige pour ne pas tomber. « Mais parle donc » et, rapidement, il s'approcha tout près d'elle.

Ils étaient maintenant en face l'un de l'autre et elle se retenait pour ne pas frapper de son poing fermé ces traits pâles et convulsés.

— « Je vais te le dire », fit-elle, « il est mort, te dis-je, ses chevaux se sont emportés à Aalborg et il a eu le crâne fracassé pendant que nous, nous le trompions ici ».

— « C'est terrible », balbutia Niels en se prenant la tête des deux mains ; « qui aurait pu se douter ?... oh ! Fennimore, si nous ne l'avions pas trompé ? Erik, pauvre Erik ! si cela m'était arrivé à moi

plutôt » et il poussait de gros sanglots, tout crispé par la douleur.

— « Je te hais, Niels Lyhne !

— « Ce n'est pas de nous qu'il s'agit », fit Niels brusquement ; « si du moins nous l'avions ici, près de nous » et se reprenant : « Pauvre Fennimore, ne pense pas à moi ; tu dis que tu me hais ? oui, va, hais moi, tu as raison de me haïr ». Tout d'un coup il se redressa : « Entrons », dit-il, « je ne sais plus ce que je dis. Qui est-ce donc qui t'a télégraphié ? tu disais ?... »

— « Entrer ! » cria Fennimore, excitée par l'attitude de Niels qui ne paraissait pas s'apercevoir de l'hostilité qu'elle lui montrait ; « entrer ici ? jamais, tu ne remettras les pieds dans cette maison où tu as porté la honte et le déshonneur ; comment oses-tu seulement y penser, misérable, monstre perfide et lâche qui venais t'insinuer ici pour voler l'honneur trop mal gardé de ton ami ? Est-ce que tu ne l'as pas volé jusque sous ses propres yeux, lui te croyais honnête, lâche voleur domestique ! »

— « Chut ! tais-toi ! es-tu folle ? qu'as-tu donc ? que dis-tu ? » Il l'avait violemment prise par le bras pour l'attirer à lui et il la regardait en plein visage, tout surpris. « Reviens à toi », continuait-il d'une voix plus calme, « crois-tu que les paroles mauvaises que tu prononces te serviront à quelque chose ? »

Elle dégagea son bras si brutalement, qu'il chancela sur ses jambes.

— « Tu ne comprends donc pas que je te hais, ex-clama-t-elle d'une voix sifflante, tu es si dépourvu de loyauté que même tu ne peux me comprendre ! que j'ai dû être aveugle pour t'aimer, être pétri de mensonge, alors qu'à mes côtés, je l'avais, lui qui « valait dix mille fois plus que toi ! Je te haïrai et te

« mépriseraï jusqu'à mon dernier soupir. Avant ta
 « venue, j'étais honnête, je n'avais jamais rien fait
 « de mal et il a fallu que tu viennes avec ta poésie
 « et ta perfidie me faire descendre par le mensonge
 « dans la fange où tu vivais ! Que t'avais-je donc
 « fait ? ne pouvais-tu m'épargner, moi qui aurais dû
 « t'être sacrée parmi toutes les femmes ; maintenant
 « je suis condamnée à traîner mon âme souillée
 « durant les jours et les heures de ma vie tout
 « entière ; jamais je ne pourrai rencontrer une créa-
 « ture si avilie qu'elle soit sans me sentir moi-même
 « encore plus vile et basse. Tu as empoisonné tous
 « les souvenirs de ma jeunesse. Puis-je maintenant
 « avoir une seule pensée belle et pure ? Tu m'as
 « souillée tout entière. Ce n'est pas seulement lui
 « qui est mort, tout ce qui entre nous avait été lim-
 « pide et bon, tout est mort aussi et s'en est allé en
 « pourriture.

« Ah ! grand Dieu ! est-il juste que je ne puisse
 « pas me venger de toi après tout ce que tu m'as
 « fait ? Fais-moi redevenir honnête, Niels Lyhne,
 « rends-moi ma pureté, rends-moi mon âme inno-
 « cente et bonne ! Ah ! non ! non ! n'est-ce pas ? mais
 « je te souhaite un éternel tourment pour l'expiation
 « de ton crime : Peux-tu ? peux-tu, par de nouveaux
 « mensonges racheter tout cela ?

« Ne reste donc pas là, caché sous ton impuis-
 « sance, je veux te voir souffrir ! tords-toi de dou-
 « leur et de peine ! deviens le plus misérable des
 « hommes ; Seigneur, fais toujours durer sa misère,
 « ne lui laisse pas me voler aussi ma vengeance !
 « Va-t'en misérable, va-t'en, je te rejette de mon
 « cœur, mais sois-en sûr, je te traînerai à ma suite à
 « travers tous les supplices que ma haine pourra
 « faire descendre sur ta tête ! »

Elle avait levé la main avec un geste de menace ;
 puis elle se retourna et sortit ; après elle, la porte
 de la vérandah se referma lentement.

Niels, debout, regardait, étonné, presque incré-
 dule, le chemin qu'elle avait pris ; il lui semblait
 voir encore ce visage pâle, respirant la vengeance,
 d'une expression de passion si basse et si grossière
 qu'il ne conservait aucune trace de l'harmonieuse
 beauté qui lui était habituelle, comme si toutes ses
 lignes eussent été marquées par une main barbare
 et rude.

Avec précaution il descendit sur la glace et se
 dirigea lentement vers l'entrée du golfe ; devant lui,
 la lune brillait et le vent le poussait. Peu à peu il
 allait plus vite, à mesure que ses pensées lui faisaient
 oublier les choses qui l'entouraient ; les éclats de
 glace volaient autour de lui sous le fer de ses patins,
 emportés par le vent glacé qui soufflait avec une
 violence toujours croissante.

C'était donc « cela » la fin. C'était donc ainsi qu'il
 avait sauvé cette âme de femme, c'était donc ainsi
 qu'il l'avait élevée et qu'il lui avait donné le bon-
 heur ! Qu'ils étaient beaux les liens qui l'unissaient
 à l'ami défunt, l'ami d'enfance pour qui il aurait voulu
 sacrifier son avenir, sa vie et son être tout entier !
 Qu'ils étaient beaux son sacrifice et son désir de
 sauver quelqu'un ! Le ciel et la terre pouvaient le
 regarder pour avoir le spectacle d'un homme qui
 tenait sa vie sur les hauteurs de la gloire, sans une
 tache ni un vice pour ne pas jeter la plus petite om-
 bre sur l'idée dont il s'était fait le serviteur et qu'il
 était chargé d'annoncer.

Sans trêve, il continuait sa course.

C'était encore une de ses fanfaronnes idées, celle
 qui lui faisait croire que les mesquineries de la vie

étaient capables d'obscurcir le soleil de l'idée. Mon Dieu ! pourquoi donc envisageait-il toujours les choses de si haut ? C'était un besoin qu'il avait dans le sang ; s'il ne pouvait devenir autre chose, il n'avait qu'à être Judas et s'appeler Iscariote avec son aveuglement grandiose. C'eût toujours été cela. Continuerait-il toujours à jouer un rôle comme s'il était le ministre responsable auprès de l'Idée, membre de son conseil intime et dépositaire immédiat des enseignements à faire à l'humanité ? N'apprendrait-il donc jamais à essayer simplement de faire son devoir comme simple soldat dans l'obscurité des rangs de l'armée combattant pour l'Idée ?

Il y avait des torches sur la glace et il passait si près d'elle qu'une ombre gigantesque naissait de ses pieds devant lui pour disparaître bientôt.

Il pensait à Erik et à l'ami qu'il avait été pour lui. Oh ! lui ! Les souvenirs de son enfance revenaient en se tordant les mains, des rêves de jeunesse approchaient leurs têtes en pleurant et tout le passé le suivait d'un long regard plein de reproches. Il avait tout déserté pour un amour aussi bas et aussi mesquin, que sa propre nature était basse et mesquine. Cependant il y avait eu quelque grandeur dans cet amour et il l'avait détestée. Comment se détourner de ces tentatives qui toutes avaient fini dans l'abîme. Toute sa vie jusque là ainsi était passée et l'avenir encore serait pareil ; cela il le savait, il le sentait avec une certitude absolue et il se sentait défaillir à la pensée que tous ses tourments seraient inutiles, et de toute son âme, il désirait s'évader, et se libérer de cette destinée sans but. Oh ! si seulement la glace pouvait s'effondrer sous ses pieds, si tout pouvait finir en un hoquet et un dernier sursaut dans l'eau glacée.

Il s'arrêta, exténué par la route et regarda derrière lui. La lune avait disparu et le sombre golfe s'allongeait entre les blanches collines du rivage.

Il retourna et eut à lutter contre le vent qui soufflait avec une grande violence, augmentant sa fatigue. Il essaya de suivre la côte pour s'abriter derrière la falaise et en suivant cette route il traversa un courant d'air chaud venu des collines ; la glace minée à cet endroit céda sous ses pieds avec un craquement. En se retrouvant de nouveau sur la glace solide, il ressentit au cœur un grand allègement ! presque toute sa fatigue avait disparu en cet instant de frayeur et avec ardeur il continua son chemin.

Pendant qu'au dehors il luttait contre le vent, Fennimore assise dans la chambre toute emplie de lumière se sentait au cœur une amère déception. Elle se sentait trompée dans sa vengeance ; elle ne savait pas au juste ce qu'elle avait espéré, mais elle croyait que c'était quelque chose de tout autre ; cela lui était apparu comme quelque chose d'élevé et de fort, quelque chose comme des épées et des flammes rouges ou plutôt peut-être comme quelque chose qui la portait et la faisait asseoir sur un trône ; à cette heure, les événements étaient arrivés dans toute leur vulgarité et leur petitesse, et elle se sentait être plutôt une victime qu'une justicière.

Cependant Niels lui avait appris des choses qu'elle ne savait point.

De bonne heure, le lendemain matin, alors que Niels exténué de fatigue dormait encore, elle partit.

CHAPITRE XII

Durant la plus grande partie des deux années qui suivirent, Niels Lyhne voyagea à l'étranger. Sa solitude était complète, il n'avait aucun parent, aucun ami à aimer. Plus seule encore était son âme et celle-là peut sans aucun doute ressentir une certaine angoisse de sa solitude qui sur la terre immense n'a pas un petit endroit à bénir et à souhaiter heureux, un endroit vers lequel son cœur puisse se tourner aux heures d'expansion d'amour, vers lequel puissent aller ses désirs lorsque les désirs ont besoin d'ouvrir leurs ailes ; cet endroit est pareil à la radieuse et constante étoile dont la splendeur est le but de la vie et grâce à laquelle il n'est pas de nuit si solitaire où l'esseulement soit complet. Mais Niels, lui, n'avait pas d'étoile. Il ne savait que faire de sa personne et de ses facultés. Avoir du talent est évidemment quelque chose, mais il faut savoir s'en servir ; mais lui se contentait d'errer à l'aventure, pareil à un peintre sans mains. Ah ! combien il enviait les autres, grands ou petits, qui saisissaient l'existence n'importe où, toujours sûrs de trouver une anse tandis que lui n'en trouvait pas. Il pensait pouvoir seulement chanter une fois encore les vieilles chansons romantiques et c'était seulement cela qu'il avait réussi à faire. C'était comme si son talent était quelque chose d'à côté de lui-même, comme un Pompeï tranquille ou une harpe laissée dans un coin et dont il lui était seulement possible de se saisir.

Son talent n'était pas du tout une chose présente, une chose qui courait après lui dans la rue, qui se tenait toujours devant ses yeux, qui fourmillait sans cesse au bout de ses doigts, son talent ne l'empoignait pas du tout. Il lui semblait parfois être né un demi siècle trop tard, parfois aussi il lui semblait être venu trop tôt. Chez lui, le talent avait sa racine dans le passé et ne vivait que par lui, il était incapable de se nourrir des présentes opinions, des jugements et des choses préférées qu'il ne pouvait absorber et qui restaient informes ; ces deux choses ne se mélangeaient pas, comme de l'huile et de l'eau ; c'est en vain qu'on les agitait pour en faire un corps homogène. Peu à peu il comprenait tout cela et un affreux découragement s'emparait de lui devant la triste ironie qu'il ressentait de lui-même et de son passé. Certainement, pensait-il, devait exister en lui-même un vice, un vice inguérissable, pénétrant la moëlle la plus intime de ses os et lui semblait-il, un homme devait pouvoir vivre sa vie totale, c'est du moins ce qu'il croyait.

Il était dans ces dispositions d'esprit lorsque durant la dernière année de son séjour à l'étranger, vers le commencement du mois de septembre, il s'installa à Riva, petite localité située sur les bords du lac de Garde. Quelques jours après son arrivée le pays fut bloqué par une infinité d'obstacles et de difficultés qui, naturellement, tenaient éloignés les étrangers ; le choléra venait d'éclater autour de Venise, au sud à Descenzano et au nord dans les environs de Trieste. Ces événements firent perdre à Riva toute son animation ; dès les premiers bruits, les hôtels s'étaient vidés et les voyageurs venant d'Italie, suivaient une autre route ; il en résulta un rapprochement plus intime entre ceux qui restaient.

Parmi les personnes de marque encore présentes à Riva, se trouvait une célèbre cantatrice d'opéra qui s'appelait Madame Odéro ; son nom de théâtre était naturellement bien plus connu. Elle, sa dame de compagnie, Niels et un médecin de Vienne formaient les seuls hôtes de l'hôtel du « Soleil d'Or », le plus renommé de la ville. Niels ne quittait plus Madame Odéro et celle-ci se sentait touchée par la cordialité de ses manières, cordialité si commune chez les gens qui vivent brouillés avec eux-mêmes et qui pour cette raison cherchent le calme et la paix dans la fréquentation des autres.

Madame Odéro était là depuis six mois pour soigner dans le repos le plus absolu une maladie de gorge qui avait menacé sa voix, le médecin lui avait défendu de chanter pendant toute une année et il lui avait interdit toute musique en général pour ne pas susciter de tentations ; quand l'année se serait écoulée, il lui permettrait de chanter et s'il n'en résultait aucune fatigue la guérison serait dès lors certaine.

Niels eut une influence heureuse et douce sur Madame Odéro qui était une nature violente, ardente et d'une seule pièce. Cet ordre de vivre dans le repos pendant toute une année, loin de l'admiration et des apothéoses, avait été pour elle une condamnation terrible ; au début, elle avait été très effrayée, et, désespérée, elle avait regardé cet avenir de douze mois comme s'il eût été une tombe profonde et noire dans laquelle on allait l'ensevelir toute vivante ; cependant, comme tout le monde semblait dire que c'était une chose inévitable, un beau matin elle était partie pour Riva, sans rien dire à personne. Elle aurait bien pu choisir quelque autre endroit plus animé et plus fréquenté, mais elle ne l'avait pas voulu ;

elle éprouvait comme une espèce de honte, souffrait comme d'un mal physique que tout le monde pouvait voir ; il lui semblait qu'on la plaignait de son infirmité dont on causait tout bas. Elle avait donc tout fait pour éviter toute société dans sa nouvelle résidence et presque continuellement elle avait vécu dans son appartement dont les portes souvent eurent à supporter la mauvaise humeur de la recluse. A cette heure cependant où il ne restait plus personne, elle reparaisait et c'est alors qu'elle rencontra Niels Lyhne ; d'ailleurs il ne lui déplaisait point de voir séparément plusieurs personnes.

On n'avait nul besoin de vivre longtemps avec elle pour s'apercevoir si on lui plaisait ou lui était antipathique car elle montrait assez ses sentiments. Elle se montra très avenante à l'égard de Niels Lyhne et quelques jours passés ensemble dans la solitude du jardin de l'hôtel, à causer près des grenadiers et des myrtes, dans les serres et les bosquets de lauriers-roses, tout en fleurs, avaient suffi pour faire naître entre eux deux une complète intimité.

Il n'était pas, le moins du monde, question d'amour entre eux deux ou en tous cas ils ne s'en inquiétaient pas beaucoup ; c'était une de ses amitiés vagues et agréables qui peuvent surgir entre un homme et une femme qui sont loin de la première jeunesse et qui n'ont ni la fougue des désirs, ni la soif d'un bonheur inconnu. C'est une espèce d'été gracieux et léger où l'on se promène gentiment côte à côte, où l'on se pare de fleurs, où l'on se caresse soi-même avec la main d'un autre, où l'on s'admire soi-même avec les yeux d'un autre. Tous les jolis secrets qu'on possède, toutes les choses charmantes et légères qu'on cache, tous les bibelots de l'âme sont mis en lumière et passent de main en main pour

être examinés avec un soin des plus artistiques dans le jour le plus propice tandis qu'on compare et qu'on explique.

Ce n'est naturellement que lorsque l'on a beaucoup de loisirs qu'on peut se permettre des relations de luxe comme celle-là. Mais en cet endroit, près du beau lac, tous les deux avaient bien assez de temps. C'était Niels qui avait lié connaissance en drapant Madame Odéro avec des mots et des gestes pleins de mélancolique expression qui lui allaient très bien. Au début, elle faillit plusieurs fois arracher toute cette parure pour laisser apparaître la barbare qu'elle était en réalité ; cependant comme elle trouvait que la mélancolie lui donnait de grands airs, elle s'en empara comme d'un rôle et sans s'astreindre à cesser de faire claquer les portes, elle chercha en elle-même toutes les situations morales et tous les mouvements capables de s'harmoniser avec sa nouvelle manière d'être et, avec un grand étonnement, elle en arriva à s'apercevoir combien peu elle s'était connue jusqu'à ce jour ; évidemment sa vie avait été trop mouvementée et trop changeante pour avoir eu le temps de voir nettement dans son propre cœur ; puis aussi c'était seulement à cette heure où elle approchait de l'âge où les femmes qui ont beaucoup vécu et envisagé le monde sous bien des aspects différents, commencent à conserver des souvenirs, à regarder en arrière et à rassembler pour elles-mêmes du passé. Après les commencements, leurs rapports devinrent rapidement nombreux et assez intimes et bientôt ils ne purent se passer l'un de l'autre ; séparés l'un de l'autre, ils ne vivaient plus qu'à moitié.

Un matin, Niels partait pour faire une promenade en canot, lorsqu'il entendit Madame Odéro qui chantait

dans le jardin ; il pensa d'abord à retourner pour la gronder mais avant d'avoir eu le temps de réfléchir, il se trouva hors de portée de sa voix ; le temps était admirable pour faire un tour à Limone ; il songea qu'il pourrait être de retour pour dîner ; il mit donc à la voile et s'éloigna.

Madame Odéro était descendue au jardin plutôt que de coutume. L'air frais qui régnait au dehors, les vagues rondes et brillantes comme des globes de verre poli qui montaient et retombaient sur le mur du jardin et toutes les magnificences qui l'entouraient, le lac bleu, les montagnes ensoleillées, les voiles blanches s'envolant sur le lac, les rouges floraisons formant une voûte au-dessus de sa tête, tout cela d'abord, puis aussi certain rêve qu'elle ne pouvait complètement chasser et dont le bercement continuait dans son cœur... faisaient qu'il lui était impossible de rester silencieuse ; il fallait qu'elle aussi participât à toute cette vie.

Elle s'était donc mise à chanter ; de plus en plus pleine, montait l'allégresse de sa voix, elle s'enivrait de son harmonie, elle frissonnait sous la voluptueuse sensation de sa puissance et elle continuait sans pouvoir s'arrêter, car, pour cela, le voyage à travers les rêves grandioses de ses futurs triomphes était trop attirant. Elle n'éprouvait aucune fatigue ; elle pouvait donc partir tout de suite, secouer toute cette obscure poussière de plusieurs mois et reparaitre pour recommencer à vivre.

A midi, tous les préparatifs de départ étaient faits ; à l'instant même où les voitures s'arrêtaient devant la porte, elle se souvint de Niels Lyhne. Elle sortit à la hâte de sa poche un petit carnet qu'elle avait toujours sur elle, elle traça quelques mots d'adieu pour Niels et, les feuilles étaient si petites,

que chaque page ne pouvait contenir que trois ou quatre mots ; elle mit le carnet dans une enveloppe et partit.

Lorsque Niels rentra dans l'après-midi, après avoir été retardé par la police sanitaire de Limone, elle était depuis longtemps arrivée à Mori où elle avait pris le train.

Il ne fut pas très étonné ; seulement, il éprouva une vague tristesse ; il ne conçut contre Madame Odéro aucune colère et se contenta d'un sourire imperceptible de résignation devant cette nouvelle marque d'inimitié du sort. Le soir, assis au clair de lune, dans le jardin désert, il raconta au petit garçon de l'hôtelier l'histoire de la princesse qui, après avoir retrouvé son plumage, s'éloignait de son bien-aimé pour retourner au pays des fées ; un irrésistible désir de Lonborggaard s'empara de lui, le désir de sentir l'envelopper un chez soi, désir attirant et puissant dans son imprécision.

Il ne pouvait plus supporter l'indifférence de l'existence, ni se voir délaissé de tous côtés et à tout moment rejeté sur lui-même. Nulle maison sur la terre, pas de Dieu dans le ciel, aucun but devant lui dans l'avenir ; il voulait au moins avoir un chez soi ; oh ! il lui semblait qu'il l'aimerait le coin de terre, petit ou grand ; que lui seraient chers chaque pierre et chaque arbre, les êtres vivants comme les choses mortes ! Avec quelle joie il partagerait son cœur entre tout cela, afin de ne pouvoir jamais s'en séparer.

CHAPITRE XIII

Depuis un an environ Niels Lyhne habitait Lønborggaard et dirigeait l'exploitation de sa propriété aussi bien qu'il le pouvait et autant que son premier valet de ferme voulait bien le permettre. Il avait arraché ses armoiries, effacé sa devise en la plus complète des résignations. Il se disait que l'humanité pouvait, sans lui, arriver au bonheur, il avait appris à connaître la joie dans le travail purement matériel, la joie à constater l'accroissement des tâches accomplies ; il avait ressenti le bonheur qu'on peut éprouver dans la perfection d'un acte personnel, dans la fatigue corporelle où les forces dépensées toujours restent fixées par le travail, sans pouvoir jamais être consumées par le doute des ténèbres, ni être emportées par le vent glacial d'une matinée maussade. Dans les choses de l'agriculture n'existait pas de rocher de Sisyphe.

Il y avait aussi la jouissance éprouvée à chercher du repos et à dormir après avoir travaillé avec acharnement, la jouissance de se sentir de nouvelles forces à dépenser, régulièrement comme la nuit succède au jour, sans avoir à subir les caprices du cerveau, sans toujours se tâter prudemment comme on fait d'une guitare aux clefs usées.

Son bonheur était complet et souvent on pouvait le voir comme autrefois son père, assis sur une porte, entre deux haies ou sur une borne et rester là dans une rêverie étrangement végétative à contempler fixement

l'immensité des champs de seigle verdoyant ou les champs d'avoine aux lourds épis.

Il n'avait pas beaucoup recherché la fréquentation des familles des environs : le seul endroit où il allait de temps en temps était chez le conseiller de Chancellerie Skinnerup, à Varde. La famille du conseiller s'était installée dans la ville au temps où son père vivait encore et, comme le conseiller était un ancien camarade d'université de Lyhne, les deux familles s'étaient beaucoup fréquentées. Skinnerup était un homme doux et chauve, aux traits fortement accusés, avec des yeux pleins de douceur ; il était actuellement veuf, et quatre filles, dont la plus âgée avait dix-sept ans et la plus jeune douze, remplissaient sa maison. Niels aimait assez à converser avec le conseiller dont l'éducation littéraire était très complète ; ils s'entretenaient sur des sujets d'esthétique assez variés, car, bien que Niels eût commencé à travailler de ses mains, il n'en était pas pour cela subitement devenu paysan. Il trouvait aussi assez amusant la prudence avec laquelle il fallait s'exprimer lorsqu'il était question de comparer la littérature danoise avec une littérature étrangère ou, en général, lorsque le Danemark était mesuré avec un autre pays ; il était de toute nécessité d'être prudent, car le conseiller était un de ces patriotes convaincus et sévères comme il y en avait à cette époque, des gens à qui il était difficile de faire admettre non seulement que le Danemark n'était pas la plus importante des grandes puissances, mais aussi qui n'admettaient rien de ce qui aurait pu faire placer le Danemark ailleurs qu'au premier rang. Quelque autre chose lui plaisait dans ces conversations, plaisir assez vague et auquel il ne croyait pas devoir ajouter d'importance et qui était de voir les yeux pleins d'admi-

ration avec lesquels Gerda, la jeune fille de dix-sept ans, le regardait parler ; Gerda s'arrangeait toujours pour être là quand il venait et, souvent, il put la voir rougir, complètement ravie, lorsqu'il avait prononcé des paroles qu'elle trouvait particulièrement belles.

Bien malgré lui, Niels était devenu l'idéal de cette jeune personne ; cela était venu au commencement à cause du manteau gris de forme exotique et très romantique qu'il portait à cheval pour venir à la ville, peut-être aussi parce qu'il prononçait Milano et non Mailand, qu'il se trouvait seul au monde et que son visage avait une très mélancolique expression ; en fait, il ne ressemblait pas du tout aux autres hommes de Varde et de Ringkjøbing.

Par une chaude journée d'été, Niels arrivait par la petite rue qui longeait les derrières du jardin du conseiller. Le soleil flambait sur les maisonnettes de briques brunes ; sur la rivière, les barques avaient leurs bords recouverts de nattes, pour que le gou-dron ne se fonde pas dans le calfatage et, tout autour de lui, fenêtres et portes étaient ouvertes pour faire entrer la fraîcheur du dehors cependant absente ; au dedans des portes ouvertes sur la rue, les enfants lisaient leurs leçons à haute voix et leur bourdonnement se mêlait à celui des abeilles, là-bas, dans les jardins ; une troupe de moineaux en silence sautillaient dans les arbres, montant et descendant avec un ensemble parfait.

Niels entra dans une petite maison toute proche du jardin ; on le laissa seul dans une petite pièce propre et gentille qui sentait l'amidon et les giroflées, pendant que la femme allait chez le voisin chercher son mari. Quand il eut fini d'examiner les chromos suspendus au mur, les deux chiens posés sur la commode et les coquillages du couvercle du nécessaire de couture, il s'approcha de la fenêtre et aperçut Gerda tout près de lui : elles étaient justement là, les quatre demoiselles Skinnerup, tout près de la maison, sous le séchoir du conseiller. Les balsamines et les autres fleurs placées sur la fenêtre le cachaient et il s'arrangea pour écouter et pour voir. Il lui parut évident qu'une petite querelle avait éclaté entre les quatre sœurs et que les trois plus jeunes étaient d'accord contre Gerda. Toutes avaient à la main de petits bâtons jaunes et la plus jeune avait mis autour de sa tête les trois ou quatre anneaux recouverts de soie rouge qui lui faisaient une espèce de turban. C'était elle qui parlait en ce moment.

— « Il ressemble au Thémistocle qui est sur la cheminée du bureau », disait-elle, en s'adressant à ses deux alliées et en donnant à sa figure un air romanesque, les yeux au ciel.

— « Allons donc ! » dit la cadette, méchante petite dame qui avait fait sa première communion au printemps « est-ce que Thémistocle avait le dos voûté » et elle imitait la démarche un peu courbée de Niels Lyhne ; « Thémistocle ! ah ! un bel oiseau ! »

— « Il a quelque chose de très mâle dans le regard, c'est un véritable homme », articula celle des sœurs qui avait douze ans.

— « Lui ! » c'était la cadette qui reprenait « il se met des odeurs ! est-ce que c'est mâle, cela ? l'autre jour ses gants sentaient le foin coupé d'une lieue ! »

— « Toutes les perfections ! ma chère ! » s'écria celle qui avait douze ans, emportée dans un tendre ravissement, le cœur plein d'émotion et presque défaillante.

Elles causaient entre elles, sans paraître s'adresser à Gerda qui se tenait un peu à l'écart, les joues toutes rouges et enfonçant dans la terre son bâton jaune. Tout à coup elle leva la tête :

— « Vous êtes de méchantes gamines, dit-elle, de parler ainsi de quelqu'un dont vous ne méritez pas un seul regard. »

— « C'est pourtant un homme comme les autres, » répliqua doucement la cadette comme pour faire la paix.

— « Non, justement, il ne l'est pas du tout ! » dit Gerda.

— « Il a cependant quelques défauts lui aussi », continua sa sœur, comme n'ayant pas entendu les paroles de Gerda.

— « Non ! »

— « Ma chère Gerda, tu sais, n'est-ce pas qu'il ne va jamais à l'Eglise ! »

— « Qu'aurait-il à y faire ? n'est-il pas beaucoup plus intelligent et plus instruit que le pasteur ? »

— « Oui, mais malheureusement il ne croit pas du tout à Dieu « Gerda ! »

— « Oh ! mais tu peux être sûre, ma chère, que s'il ne le fait pas, c'est qu'il a d'excellentes raisons pour cela. »

— « Oh ! Gerda, comment peux-tu dire une chose pareille ? »

— « On croirait presque... » interrompit celle qui venait de faire sa confirmation.

— « Qu'est-ce qu'on croirait presque ? » fit Gerda irritée.

— « Rien, rien, ne t'emporte pas », répondit sa sœur subitement calmée.

— « Veux-tu me dire tout de suite ce que tu voulais dire ? »

— « Non, non ! j'espère que j'ai bien le droit de n'ouvrir la bouche que quand je le veux ! »

Et elle s'en alla avec celle de ses sœurs qui avait douze ans et elles s'étaient passé les bras autour du cou en un geste d'amitié.

Derrière elle, leur aînée suivait, très en colère. Gerda restait seule, regardant devant elle, provocante, et frappant l'air avec son bâton jaune.

Il y eut un silence de quelques instants, puis on entendit de l'autre côté du jardin la voix enrouée de celle qui avait douze ans :

« Tu demandes, mon garçon... »

« Ce que devient la feuille fanée ? »

Niels comprit bien la plaisanterie, ayant tout récemment fait cadeau à Gerda d'un livre dans lequel se trouvait une feuille de vigne sèche rapportée du jardin de Vérone où se trouve le tombeau de Juliette. Il avait beaucoup de peine à ne pas rire.

La femme arriva avec son mari qu'elle avait fini par trouver et Niels fit la commande de menuiserie pour laquelle il était venu. A partir de ce jour-là, Niels fit beaucoup plus attention à Gerda et tous les jours ses yeux découvraient en elle de nouveaux charmes et des preuves de bonté de caractère ; peu à peu ses pensées revenaient de plus en plus souvent à cette confiante enfant. Elle était vraiment bien gentille et toute pleine de cette beauté tendre et touchante qui, presque, fait venir les larmes aux yeux.

Dans toute sa figure développée de bonne heure,

les formes pleines de la femme étaient comme innocentées par les rondeurs grassouillettes de l'enfance. Ses petites mains encore mollement formées et sur le point de perdre la teinte rose de la période de transition étaient elles aussi d'une idéale innocence sans avoir cette expression de curiosité nerveuse et inquiète ordinaire à cet âge. Son petit cou paraissait si fort ! ses joues étaient si rondes ! et elle avait un front de femme si imperceptible et si rêveur que les vastes pensées devaient s'y trouver bien mal à l'aise et même faire se froncer sous leur poids, les épais sourcils ; comme son œil enfoncé était d'un bleu foncé et profond, mais profond seulement comme une eau dont le fond est visible, il apparaissait entre les paupières un peu lourdes et molles par où filtrait un doux sourire entre les cils langoureusement relevés.

Telle apparut la petite Gerda, blanche et rouge et blonde avec ses cheveux courts aux reflets d'or arrangés en un épais chignon.

Niels et Gerda causaient souvent ensemble et de plus en plus Niels s'attachait à elle ; d'abord ce fut avec calme, prudemment et ouvertement jusqu'au jour où arriva autour d'eux ce changement dans l'air qu'ils respiraient, ce petit éclat qu'on ne doit peut-être pas appeler sensualité mais qui l'est cependant ; alors les mains, la bouche, les yeux, essayent de saisir ce que le cœur ne peut pas mettre assez près du cœur.

Puis un des jours qui suivirent, Niels s'en fut parler au père de Gerda, puisque Gerda était si jeune et qu'il était si sûr de son amour. Le père dit oui, Gerda dit oui aussi, et vers le printemps ils se marièrent.

Il semblait à Niels Lyhne que pour lui l'existence était devenue d'une clarté et d'une simplicité infinies ; la vie était si facile à vivre, le bonheur aussi près de lui et aussi facile à atteindre que l'air qu'il respirait.

Il l'aimait la jeune femme qu'il avait gagnée avec toute la délicatesse de ses pensées et de son cœur, avec toute la tendre prudence qu'il peut y avoir dans un homme qui sait que l'amour peut s'enfuir mais qui croit aussi à la possibilité de l'élévation de l'amour. Il était si bon gardien de cette jeune âme qui se penchait vers lui en une ineffable confiance et qui se pressait contre lui dans une telle espérance de caresses, une telle foi et une telle certitude qu'il ne pouvait vouloir que le bien ; ainsi dans la parabole l'agneau pour le berger, lorsqu'il mangeait dans sa main et buvait dans sa coupe. Il n'avait pas le dur courage de lui ôter son Dieu, ni d'exiler ces blanches légions d'anges qui toute la journée flottent en chantant dans le ciel et vers le soir descendent sur la terre et se glissent partout, fidèles protecteurs emplissant la ténébreuse nuit d'une tutélaire lumière invisible. Il n'aurait pas voulu que sa vision de la vie lourde et sans espérances se mit entre elle et le tendre azur du ciel, lui apportant la crainte et la conscience de l'abandon. Mais Gerda ne l'entendait pas ainsi, elle voulait tout partager avec lui, il ne fallait pas qu'il existe un seul point de la terre ou du ciel où leurs chemins pussent se séparer et malgré ses efforts pour l'en empêcher elle agissait pour y arriver, sinon selon les paroles de la femme Moabite, cependant avec la constante pensée renfermée dans ces mots : « Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu ! »

Il commença donc à l'instruire sérieusement ; il

lui expliquait comment tous les dieux étaient l'œuvre des hommes et que pareils à tout ce qui vient des hommes ils ne pouvaient durer l'éternité ; ils devaient au contraire disparaître, race de dieux après race de dieux suivant l'humanité qui éternellement se développe, change et se transforme en élevant toujours son Idéal.

Un Dieu en qui, les plus nobles et les meilleurs êtres de toutes les générations ne mettraient pas leur plus précieuse substance spirituelle, un Dieu qui ne recevrait pas sa splendeur de l'humanité entière mais qui serait forcé de briller de son propre éclat, un Dieu qui, au lieu de se perpétuellement développer se serait endurci dans la chaux historique des dogmes, ce Dieu-là ne serait plus un Dieu, ce serait une simple idole et voilà pourquoi l'hébraïsme était supérieur à Baal et à Astarté et le christianisme à Jupiter et à Odin ; en effet, quelle valeur avait encore une idole ? De Dieu en Dieu, l'humanité avait accompli sa marche en avant et c'est ce qui faisait que le Christ pouvait d'un côté, tourné vers l'ancien Dieu, dire, qu'il n'était pas venu pour détruire mais seulement pour compléter la loi et d'un autre côté montrer après lui un idéal divin plus élevé en prononçant énigmatiquement l'irrémissibilité d'un péché, celle du péché envers le Saint-Esprit.

Il lui apprenait encore que la croyance en un Dieu personnel, dirigeant tout pour le mieux et qui dans une autre vie punit ou récompense, était une fuite devant la dure réalité, une faible tentative pour adoucir la pointe de la contingence sans espoir de l'existence. Il lui montrait combien cette croyance devait diminuer la pitié des hommes envers les malheureux et les rendre moins disposés à faire tout

leur possible pour secourir leurs semblables lorsqu'il était si facile de se tranquilliser en pensant que ce que l'on souffrait durant cette brève existence terrestre frayait aux malheureux le chemin des magnificences et des joies éternelles.

Il lui faisait comprendre toute la force et toute la liberté qu'aurait la race humaine lorsque confiante en elle-même, elle chercherait à vivre sa vie en harmonie avec ce que chacun en ses meilleurs moments mettrait en lui-même au lieu de le mettre en dehors de lui-même en en affublant quelque tyrannique divinité. Il faisait sa foi aussi belle et aussi riche de bienfaits qu'il le pouvait mais cependant il ne lui cachait pas non plus le faix de désespoir que pouvait devenir la vérité de l'athéisme aux heures douloureuses en comparaison de cet autre rêve heureux et lumineux d'un père céleste qui gouverne et qui règne.

Mais elle était courageuse ; évidemment beaucoup de ces théories la troublaient jusqu'au fond de l'âme et celles qui produisaient le trouble étaient souvent celles qu'il ne croyait pas capables de produire ce résultat, mais sa confiance en lui était sans bornes, son amour l'emportait avec lui au large de tous les cieux et son amour lui servait de foi. Quelque temps se passa après lequel les idées nouvelles lui devinrent habituelles et familières ; alors elle devint d'une intolérance et d'un fanatisme ardents comme il arrive toujours aux néophytes qui aiment beaucoup leurs maîtres.

Niels la blâmait souvent mais il lui était impossible de comprendre que malgré que leurs idées fussent la vérité, celles des autres ne fussent pas abominables et blâmables.

Pendant trois ans ils furent heureux ensemble et

leur bonheur était illuminé d'une petite figure d'enfant, un garçon qui leur était né la seconde année de leur mariage. Le bonheur en général engendre la bonté et Niels s'efforçait consciencieusement par tous les moyens possibles de rendre leur vie noble, utile et belle pour que la marche de leurs âmes vers l'idéal humain en lequel ils croyaient ne fut jamais interrompue.

Cependant pour lui il n'était plus question du rêve d'aller porter le drapeau de l'idéal parmi les hommes, il se contenterait désormais de le suivre. Parfois il lui arrivait encore de revoir les essais d'autrefois et il était toujours un peu étonné de penser que c'était bien lui qui avait écrit toutes ces jolies choses, si bien travaillées et les larmes lui montaient aux yeux lorsqu'il relisait les vers faits autrefois. Malgré tout, pour rien au monde, il n'eût voulu redevenir le pauvre gueux qui avait écrit tout cela.

Subitement, au printemps, Gerda fut frappée d'une maladie qui ne pardonnait pas.

Un matin, le dernier, à l'aube, Niels veillait sur elle. Le soleil était sur le point de se lever et jetait une lueur rouge sur les rideaux blancs tandis que les premières lueurs de l'aurore pénétrant entre les rideaux gardaient encore une teinte azurée, bleuisant les ombres entre les plis du lit tout blanc et sous les mains pâles et maigres de Gerda, jointes devant elle sur les draps. Son bonnet avait glissé et elle était couchée la tête très basse ; elle était complètement changée et la maladie inexorable donnait à sa physionomie un caractère d'étrange distinction. Elle remua les lèvres, comme pour les humecter, et Niels fit le geste de saisir le verre de potion rouge sombre mais elle refusa d'un signe de tête.

Brusquement elle tourna vers lui son visage et avec fixité contempla ses traits tristes. Plus elle regardait autour d'elle la profonde douleur qui perçait et l'immense désespoir que nul ne pouvait cacher, plus ses craintes anxieuses se changeaient en une terrible certitude.

— Elle faisait des efforts pour se lever, mais c'était inutile.

Niels, rapidement, se pencha sur elle et elle prit sa main : « Est-ce la mort ? » Rendant sourde sa voix déjà faible, comme ne voulant pas dire ces mots avec trop de précision.

Niels, pour toute réponse, la regarda en laissant échapper un soupir lamentable.

Gerda étreignit sa main et, pleine d'effroi, se serra contre lui :

« J'ai peur », dit-elle.

Niels se laissa glisser à terre, sur les genoux, tout près du lit ; il mit son bras sous l'oreiller, et la tenait ainsi presque contre sa poitrine. Les larmes l'aveuglaient au point qu'il ne la voyait plus ; l'une après l'autre elles coulaient le long de ses joues.

Avec un coin du drap il amena la main de Gerda jusqu'à ses yeux et, maîtrisant sa voix : « Dis-moi tout, ma petite Gerda, parle librement, est-ce un prêtre que tu voudrais ? » Il ne pouvait croire véritablement que c'était cela, aussi y avait-il un certain doute dans l'accent avec lequel il prononça sa phrase.

Elle ne répondit pas, ferma les yeux en laissant retomber sa tête en arrière comme pour être seule avec ses pensées.

Elle resta quelque temps immobile.

Un merle faisait, sous les fenêtres, entendre son sifflement long et souple, puis un autre et encore

un autre, et les notes claires, pareilles au son d'une flûte, vibraient dans la chambre silencieuse.

Gerda releva les yeux : « Si tu venais avec moi », dit-elle, et elle s'appuyait un peu sur le coussin qu'il tenait soulevé ; c'était comme une caresse donnée et qu'il sentait très bien.

« Si tu venais avec moi ? mais toute seule ! » Et elle tirait doucement sa main, puis la lâchait : « J'ai peur », et ses yeux disaient un grand effroi. « Songe-donc, Niels, je n'ose pas me présenter ainsi « là-haut, toute seule, nous n'avions jamais pensé « que je pourrais mourir la première, c'était toujours toi qui marchais le premier, Je sais « bien. Mais si cependant nous nous étions « trompés, il se pourrait bien qu'il en soit ainsi ; « n'est-ce pas Niels ? Tu es bien sûr que non ? Mais « il serait cependant bien extraordinaire que tous « les hommes se trompassent, et que les grandes « églises fussent absolument vides ! Que quand on « vous enterre, les cloches. J'ai toujours pensé « que les cloches. . . . ! » Elle resta immobile comme si elle les entendait.

« Il est impossible, Niels, que tout soit fini par la « mort ; tu ne peux pas le sentir toi qui te portes bien : « tu penses que, parce qu'on est très faible et que, « parce que tout disparaît comme dans un nuage, la « mort doit nous anéantir tout entiers ! Cependant « il s'agit seulement du monde extérieur, car l'âme « reste pleine et entière comme avant ; mon âme. « Niels, est encore là avec tous les biens immenses « qu'elle a reçus, seulement elle est plus calme, plus « seule avec elle-même, tiens, un peu comme quand « on ferme les yeux. C'est comme une lueur, tu sais, « une lueur qui s'enfonce dans l'obscurité, qui s'en- « fonce en devenant de plus en plus faible, et qu'on

« finit par ne plus voir ; et cependant cette lueur
 « brille toujours du même éclat, au loin, où elle est
 « au loin, au loin. . . . J'avais toujours cru que je
 « serais devenue une vieille, une très vieille femme,
 « et que je serais restée ici, au milieu de vous tous ;
 « mais, à cette heure, ce n'est plus cela, on me prend
 « ma maison et mon foyer, et on me laisse m'en aller
 « toute seule. J'ai peur, Niels, là où je vais c'est
 « Notre-Seigneur qui commande, et il ne tient pas
 « compte de la sagesse que nous avons montrée ici-
 « bas sur la terre, il veut avoir ce qu'on doit lui
 « donner, et seulement cela, et hélas ! C'est si loin
 « de moi tout ce que je lui devais ! Je n'ai pas fait
 « beaucoup de mal, n'est-ce pas, que je n'ai pas fait
 « de mal ? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. . . .
 « Fais-moi venir le prêtre, je voudrais tant le
 « voir ! »

Niels, de suite, se leva pour aller chercher le pasteur ; il était heureux que ce ne fût pas arrivé tout à fait au dernier moment.

Le pasteur arriva et fut laissé seul avec Gerda.

C'était un bel homme, d'un certain âge, avec des traits fins et réguliers et de grands yeux bruns ; il n'était naturellement pas sans connaître les rapports de Niels et de Gerda avec l'Eglise, et plusieurs fois on lui avait cité des paroles hostiles à l'Eglise, qu'avait prononcées la fanatique jeune femme, mais il ne pensa même pas à lui parler comme à une païenne ou une hérétique, car il comprenait très bien que son amour était seule la cause de son erreur ; il comprenait, d'ailleurs aussi que, maintenant que l'amour ne pouvait plus la suivre, elle désirait, avec anxiété, faire la paix avec ce Dieu qu'elle avait autrefois connu ; il chercha donc à éveiller, par ses paroles ses souvenirs endormis, et il lut les passa-

ges des Evangiles et les psaumes qu'il pouvait lui supposer les plus familiers.

Il ne se trompait pas.

Avec quelle intime solennité ne sonnaient-elles pas ces paroles, pareilles au son des cloches à l'aube de Noël ! Avec quelle clarté n'apparaissait-il pas à son regard, ce pays habité autrefois par l'imagination de son enfance ! Ce pays de Joseph le rêveur et de David le psalmiste ; ce pays où se dresse l'escalier qui relie le ciel à la terre ! Il était là, devant ses yeux, avec ses mûriers et ses figuiers ; le Jourdain brillait d'un éclat argentin à travers le brouillard matinal, Jérusalem, tristement, rougeoyait dans le soleil couchant, et sur Bethléem planait une nuit splendide d'azur foncé semé de géantes étoiles. De nouveau se gonflait la foi de son enfance, et elle redevenait la petite fille d'autrefois, qui allait à l'église en tenant sa mère par la main, et qui restait assise et toute tremblante en se demandant pourquoi les gens commettaient tant de péchés. Puis, sous les sublimes paroles du sermon sur la montagne, elle redevint la femme qu'elle était, et quand le prêtre parla des saints mystères, des sacrements, du baptême et de la communion, elle se jugea une misérable pécheresse. Alors le besoin véritable naquit dans son cœur ; humblement elle s'agenouilla devant le Dieu tout-puissant et qui était son juge ; en face de ce Dieu trahi, raillé et torturé, elle versa d'amères larmes de regret et elle eut le téméraire et humble désir de refaire par le pain et le vin une nouvelle alliance avec ce Dieu mystérieux.

Le prêtre partit et revint dans le courant de la journée pour l'administrer.

Ses forces diminuaient et ses facultés vacillaient

étrangement ; cependant lorsque vers le soir, Niels la prit dans ses bras une dernière fois pour lui dire adieu avant que ne fussent trop proches les ombres de la mort, elle avait encore toute sa conscience. Dans son regard s'était éteint l'amour qui avait été le plus grand bonheur de toute la vie de Niels, maintenant elle n'était déjà plus à lui, ses ailes commençaient à naître et elle n'avait plus que le désir de son Dieu.

Vers minuit, elle mourut.

Une période bien difficile vint ensuite ; le temps s'était empli de quelque chose de monstrueux et d'hostile ; chaque jour était devenu un immense désert de solitude, chaque nuit s'était changée en un enfer de souvenirs.

Après bien des mois, vers la fin de l'été, le fleuve rapide et écumant de sa douleur s'était creusé un lit dans son âme et lors pouvait couler comme un murmure ruisseau aux lourdes vagues de regrets et de mélancolie. Un jour, comme il rentrait des champs, il trouva son petit garçon très malade. Celui-ci languissait depuis quelque temps et il avait passé une nuit assez agitée, cependant personne n'y avait attaché d'importance et maintenant il était couché dans son petit lit, tantôt brûlant, tantôt glacé par la fièvre qui le faisait râler de douleur.

La voiture fut immédiatement envoyée à Varde pour ramener un médecin, mais comme nul d'entre eux n'était chez lui, elle fut obligée d'attendre plusieurs heures et à l'heure du coucher, elle n'était pas encore de retour.

Niels était assis auprès du petit lit de son enfant ; au moins une fois toutes les demi-heures il envoyait quelqu'un pour écouter si au loin on n'entendait pas la voiture ; un messenger à cheval partit même à

sa rencontre, mais il ne rencontra aucune voiture et alla jusqu'à Varde.

Cette attente d'un secours qui ne voulait pas arriver rendait encore plus pénible pour lui la vue des souffrances de son enfant. La maladie faisait de rapides progrès ; vers onze heures, se manifesta la première crise de convulsions ; les crises se répétèrent ensuite à des intervalles de plus en plus courts. Quelques minutes après une heure, le messenger à cheval arriva, annonçant qu'il ne fallait pas attendre la voiture de plusieurs heures encore, car lorsqu'il avait quitté la ville, aucun des médecins n'était encore rentré.

Alors tout se brisa pour Niels ; il avait lutté contre son désespoir tant qu'il avait été possible d'espérer, mais maintenant c'était fini. Il entra dans une pièce obscure à côté de la chambre du malade et se mit à regarder fixement à travers les carreaux tout noirs pendant que ses ongles s'enfonçaient dans les bois du cadre de la fenêtre ; ses yeux étaient comme dévorés par cette obscurité à travers laquelle il cherchait un dernier espoir ; son cerveau croyait voir apparaître un miracle... puis il se fit une accalmie, un éclair brilla, à la clarté duquel il quitta la fenêtre pour se jeter sur une table et il sanglota sans verser une larme.

Quand il rentra dans la chambre du malade, l'enfant avait une crise, il regarda comme s'il avait espéré se tuer avec ce spectacle ; oh ! ses petites mains qui se tordaient, ces petites mains blanches aux pâles ongles bleus, ces yeux hagards qui sortaient de leurs orbites, cette bouche crispée dont les dents grinçaient avec le bruit du fer sur la pierre. Oh ! que c'était horrible ! mais il y avait quelque chose de plus horrible encore, c'était quand la crise

était passée et lorsque le corps redevenait élastique et flexible et s'abandonnait au bonheur de la douleur moins affreuse, c'était aussi le regard terrifié de l'enfant lorsqu'il sentait venir une nouvelle crise, l'implorante prière devenant plus pressante à mesure qu'approchaient les douleurs, ah ! cela, c'était affreux !... et pas un secours n'était possible, même en offrant le sang de ses veines, même en donnant tout, tout... il se leva, brandit contre le ciel ses poings fermés et saisit son enfant, follement comme pour essayer de fuir... puis il tomba à terre, à deux genoux, adressant sa prière suppliante au Dieu du ciel, à ce Dieu qui terrifie par les épreuves et les châtements son terrestre royaume, qui envoie les misères et la maladie, les supplices et la mort et qui veut que tous les genoux fléchissent en tremblant devant lui, devant qui aucune fuite n'est possible, ni sur les mers les plus lointaines, ni au fond des plus profonds abîmes ; ce même Dieu qui, si cela lui plaît peut marcher sur celui qu'on aime le plus au monde et l'écraser sous son talon, dans la poussière dont il l'a lui-même formé. Dans ces pensées Niels Lyhne adressait à ce Dieu sa prière, et dans son impuissance se jetait au pied de son céleste trône, confessant que, seule, sa puissance n'était pas vanité. Cependant les tortures de l'enfant continuaient.

Dans la matinée, lorsque le vieux conseiller de guerre qui était le médecin de la maison franchit la porte de la grille, Niels était seul, sans son enfant.

CHAPITRE XIV

A cette heure, l'automne est arrivé ; là haut, au cimetière, plus de fleurs sur les tombes et les feuilles séchées pourrissent à terre, dans la boue, sous les arbres du jardin de Lonborggaard.

Par les chambres désertes, Niels Lyhne erre, en proie à une sombre mélancolie. Quelque chose en lui s'est brisé ; la nuit où est mort son enfant lui a fait perdre toute confiance en lui-même et plus il ne croit qu'il soit possible à l'homme de supporter le poids de la vie qu'il est donné de vivre. Son existence s'est fêlée et de toutes parts fuit son contenu désormais sans attrait. En vain, il se disait que la prière qu'il se rappelait avoir adressée vers un ciel où personne ne pouvait l'entendre, n'était que le cri insensé d'un père implorant grâce pour son enfant.

Il avait conscience de ce qu'il avait fait pendant son désespoir. Il avait été tenté et il avait succombé, c'était une chute, un abandon, et de lui-même et de ses idées. Peut-être que l'âme léguée par ses ancêtres avait été trop forte ; la race humaine n'avait-elle pas durant des milliers d'années eu l'habitude de toujours jeter dans sa détresse un appel vers le ciel et à cette heure il avait cédé à cette impulsion atavique ; il aurait dû lui résister comme à un mauvais instinct, car il savait bien jusque dans les fibres les plus secrètes de son cerveau que les dieux ne sont que des rêves, et que c'était vers un rêve

qu'il s'était enfui dans sa prière ; il le savait, comme autrefois il avait su en se réfugiant au sein de l'imagination, qu'elle n'était que l'imagination.

Il n'avait pas pu supporter la vie réelle et il avait pris part à la lutte idéale, mais au plus fort de la bataille il avait déserté le drapeau auquel il avait juré fidélité ; après tout, quel était le but des idées nouvelles, de l'athéisme et de la cause sacrée de la vérité ? Qu'était-ce donc que tout cela, sinon des noms sonores et creux, exprimant cette chose si simple : « Supporter la vie telle qu'elle est, et laisser la vie suivre les lois qui lui sont propres. »

Il lui semblait que sa vie avait fini dans cette nuit de torture et que l'avenir tout entier ne pouvait plus être que quelques scènes sans intérêt ajoutées au cinquième acte, alors que l'intrigue de la pièce est dénouée. Il lui était possible évidemment, si l'envie lui en prenait, de retrouver ses anciens rêves d'existence ; il était tombé une fois et tomber encore ou ne plus jamais tomber était aussi indifférent l'un que l'autre.

Tel était son plus habituel état d'esprit.

Or il arriva par un jour de novembre que le roi mourut ; et une guerre devint de jour en jour plus inévitablement sûre.

Rapidement il mit un peu d'ordre dans ses affaires à Lonborggaard et s'enrôla comme volontaire.

Les ennuis de l'instruction militaire lui étaient très supportables ; en somme, c'était un progrès énorme de n'être plus un homme inutile, puis aussi en arrivant à l'armée, la lutte continuelle contre le froid, les tracas, les privations de toute espèce, tout contribua à chasser ses pensées qui n'avaient plus que le loisir de s'occuper de ce qu'il avait devant lui ; il était presque gai et sa santé qui avait été très

ébranlée par les chagrins de l'année précédente redevint parfaite.

Par une triste journée de mars, il reçut une blessure à la poitrine. Hjerrild qui était médecin à l'hôpital militaire eut soin de le faire placer dans une petite salle où il n'y avait que quatre lits.

L'un des blessés placés à côté de lui avait été blessé à la colonne vertébrale et il restait couché sans remuer ; l'autre avait une plaie à la poitrine, il était là depuis deux ou trois jours et délirait durant des heures entières en proférant des paroles rapides dont on n'entendait que la moitié des syllabes ; le troisième, celui dont le lit était le plus près de celui de Niels, était un grand et robuste paysan aux joues rondes et pleines ; un éclat d'obus l'avait atteint au cervelet et continuellement pendant plusieurs heures de suite, à peu près toutes les trente secondes, il levait à la fois en l'air le bras et la jambe droits et les laissait retomber en accompagnant ce mouvement d'un « haoh ! hoh ! » très perceptible à l'oreille, mais morne et sans expression ; toujours à intervalles réguliers il geignait son « haoh » en levant les membres, « hoh » en les laissant retomber.

C'était donc là qu'il en était venu Niels Lyhne ! La balle avait traversé le poumon droit et n'était pas ressortie ; à la guerre, il est difficile de prendre de grands ménagements, aussi ne lui cacha-t-on pas qu'il n'avait pas grande chance de s'en tirer. Cela l'étonnait car il ne se sentait pas marqué pour la mort et d'ailleurs sa blessure ne lui causait pas beaucoup de douleur. Cependant une grande faiblesse s'empara bientôt de lui et il comprit alors que le médecin avait raison. C'était donc la fin qui allait venir. Il pensait à Gerda ; il n'avait pensé qu'à elle le premier jour et toujours l'inquiétait le re-

gard étrange et froid qu'elle avait eu lorsque pour la dernière fois il l'avait prise dans ses bras. Combien cependant n'eût-il pas été beau, d'une douloureuse beauté, si jusqu'au dernier moment elle s'était cramponnée à lui, les yeux toujours fixés sur lui, jusqu'à ce que la mort l'eût couverte de son ombre, heureuse d'avoir jusqu'à son dernier soupir passé sa vie côte à côte avec ce cœur qui tant l'aimait; mais au lieu de cela, à l'instant suprême, elle s'était détournée de lui, cherchant un refuge dans une autre vie, encore une autre vie!

Le second jour que Niels passa à l'hôpital fut pour lui triste et mélancolique à cause de l'air étouffant qu'on y respirait et le désir d'air frais et le désir de vivre étaient singulièrement unis l'un à l'autre. Et cependant, songeait-il, il se trouvait dans la vie de bien belles choses, et sa pensée allait à la brise légère qui soufflait là-bas, chez lui sur le rivage, au frais murmure de la forêt de hêtres de Sjælland, à l'air pur de la montagne, à Clarens et au souffle caressant du soir du lac de Garde. Sa pensée aussi se rappelait les hommes, mais alors quel mal il ressentait à l'âme! Il les revoyait les uns après les autres; tous passaient devant lui et l'abandonnaient dans sa solitude; pas un d'eux ne restait avec lui.

Mais lui, aussi! comment les avait-il aimés! De quelle façon leur était-il resté fidèle? Il avait été seulement un peu lent à se séparer d'eux! Puis ce n'était seulement pas cela! C'était aussi l'infinie tristesse, la profonde douleur de la perpétuelle solitude des âmes; c'était un mensonge que cette foi en la possible communion de deux âmes! ce n'était pas non plus la mère tenant son enfant sur ses

genoux, ni l'ami, ni la femme s'endormant sur un cœur...

Quand approcha le soir, sa blessure s'enflamma et ses douleurs devinrent de plus en plus cruelles. Dans la soirée, Hjerrild vint s'asseoir à côté de lui quelques instants, il revint vers minuit et resta près de lui plus longtemps. Niels souffrait beaucoup et ses tourments lui arrachaient des gémissements.

— « Lyhne, un seul mot », dit Hjerrild. « Sérieusement, voulez-vous voir un prêtre? »

— « Je n'ai pas plus besoin que vous de voir un prêtre », murmura Niels avec irritation.

— « Il ne s'agit pas de moi, je suis en vie et je me porte bien, ne vous inquiétez pas de vos opinions; les gens qui vont mourir n'ont pas d'opinion; oubliez donc les vôtres; les opinions ne sont faites que pour la vie dans laquelle elles peuvent avoir quelque utilité. Peut-il être de quelque secours pour un homme de mourir avec telle ou telle opinion? Croyez-moi, nous avons tous quelques souvenirs tendres et lumineux du temps de notre enfance; j'ai vu bien des gens mourir et l'évocation de ces souvenirs apporte toujours quelque consolation. Soyons sincères! quels que soient notre être ou notre nom, jamais il ne nous est possible de faire en toute réalité descendre Dieu de son ciel; notre cerveau trop souvent se l'est imaginé là-haut, cette croyance a sonné et chanté dès notre plus tendre enfance. »

Niels fit un signe de tête affirmatif. Hjerrild se pencha sur lui pour écouter s'il voulait dire quelque chose.

— « Vous avez agi dans une bonne intention », murmura Niels, mais il fit de la tête un catégorique mouvement de refus.

Le calme le plus complet régnait dans la salle; seul, l'éternel « haoh, hoh », « haoh, hoh » du paysan martelait les heures en temps égaux. Hjerrild se leva : « Adieu, Lyhne », dit-il, « c'est une belle mort que de mourir pour notre pauvre pays. »

— « Oui », dit Niels, « mais ce n'était pas ainsi que nous avions rêvé d'accomplir notre tâche, aux jours de jadis; jours de jadis! que vous êtes loin, loin! »

Hjerrild s'en alla; il rentra dans sa chambre et resta longtemps à sa fenêtre à regarder les étoiles.

— « Si j'étais Dieu! », murmura-t-il et intérieurement il continua : « La béatitude serait plutôt pour celui qui ne se convertit pas à l'instant suprême. »

Les douleurs devinrent de plus en plus violentes pour Niels et hachant et broyant impitoyablement sa poitrine, elles continuaient intolérables et sans répit.

Il eût été si bon d'avoir un Dieu vers qui gémir et prier!

Dans la matinée le délire commença; l'inflammation faisait de rapides progrès. Il traîna encore deux jours et deux nuits.

La dernière fois qu'Hjerrild vint voir Niels Lyhne, il délirait dans son lit, parlant de son armure et jurant qu'il voulait mourir debout.

Puis enfin vint la mort, la mort si difficile à mourir.

FIN

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

- Borring** (L.-Et.), ancien professeur à l'École royale militaire de Copenhague. Grammaire danoise et norvégienne à l'usage des Français. (Grammaire. Textes avec traduction. Exercices accompagnés de notes grammaticales. Modèles de correspondance commerciale. Glossaire. Dialogues.) Paris, 1883, 200 pages..... 4 fr.
- Guide de conversations modernes en français, en italien et en danois, d'après Vergani, Sforzosi et Fornasari, suivi d'un guide français, espagnol et danois, d'après Sobrine et Martinez. In-18 cart. Paris, 1873..... 2 fr.
- Dictionnaire** danois-français et français-danois. Leipzig, 1886, in-18 br. 4 fr. 50
- Reiff** (Ch.-Ph.). Grammaire russe avec des tableaux synoptiques pour les déclinaisons et les conjugaisons, des thèmes ou exercices gradués, le corrigé de ces exercices et l'accentuation de tous les mots russes. Cinquième édition revue, corrigée et augmentée, par L. Leorn, professeur au Collège de France. Paris, 1886, in-12, cart. toile, pl. d'écritures gravées, xi et 287 pages..... 5 fr.
- English Russian Grammar, or principles of the Russian Language for the use of the English; with synoptical Tables for the Declensions and Conjugations, graduated Themes or Exercises for the application of the grammatical rules, the correct construction of these exercises and the accentuation of all the Russian words. Fourth edition carefully revised, Paris, 1883, in-12, cart. toile, de vin et 263 pages..... 6 fr.
- Deutsch-Russische Sprachlehre oder Grundsätze der Russischen Sprache zum Gebrauche für Deutsche, mit übersichtlichen Tabellen über die Declinationen und Conjugationen, nebst stufenmässigen Übungsaufgaben zur Anwendung der verschiedenen grammatischen Regeln, sowie der richtigen Uebersetzung dieser Aufgaben und der Betonung aller russischen Wörter. Zweite, durchaus umgearbeitete Auflage. Paris, 1859, in-8 br., 191 pages..... 5 fr.
- Petit Manuel de la langue russe, ouvrage dans lequel les mots russes sont représentés avec leur prononciation figurée en caractères français et prosodés. Septième édition revue et corrigée. Paris, 1894, in-18 oblong, toile, 132 p. 2 fr.
- Lamalresse et G. Dujarric**. — Vie de Mahomet d'après les traditions. 2 vol., in-16, br..... 10 fr.
- Mourier** (J.). — Contes et légendes du Caucase. (Contes géorgiens. — Contes mingréliens. — Contes arméniens.) Paris, 1888, 1 vol. in-8 écu, imprimé à petit nombre sur papier vergé teinté, titre rouge et noir..... 3 fr. 50
- Petőfi Sandor**. — Poésies magyares, trad. par Desnonnes-Valmont et Ujfalvy ou Mezo Kovszó, Paris, 1872, in-12 br., 282 pages..... 3 fr. 50
- Quellien** (N.). — Breiz (Poésies bretonnes). In-16 br. — Sous presse.
- Chansons et danses des Bretons. Paris, 1889, in-8 br., III, 300 pages (dont 55 pages de musique notée)..... 10 fr.
- Ouvrage couronné par l'Institut.
- La Bretagne Armoricaïne, Paris, 1890, in-12 br., de vin, 244 pages et 33 illustrations hors texte, en photogravure, dont 5 cartes..... 3 fr.
- Rimbaud** (A.). — La Russie épique. Etude sur les chansons héroïques de la Russie, traduites ou analysées pour la première fois. Paris, 1876. Un beau vol., in-8 br., de 504 pages.
- Rosny** (Léon de). — La Morale de Confucius. Livre sacré de la piété filiale, traduit du chinois. Petit in-8 br..... 3 fr. 50
- Vaschalde** (H.). — Histoire des Troubadours du Vivarais, du Gévaudan et du Dauphiné. Paris, 1889. Petit in-8 écu, xu-216 pages, papier vergé, titre rouge et noir, et fac-similés des miniatures de manuscrits du Vatican, représentant les portraits des Troubadours..... 5 fr.